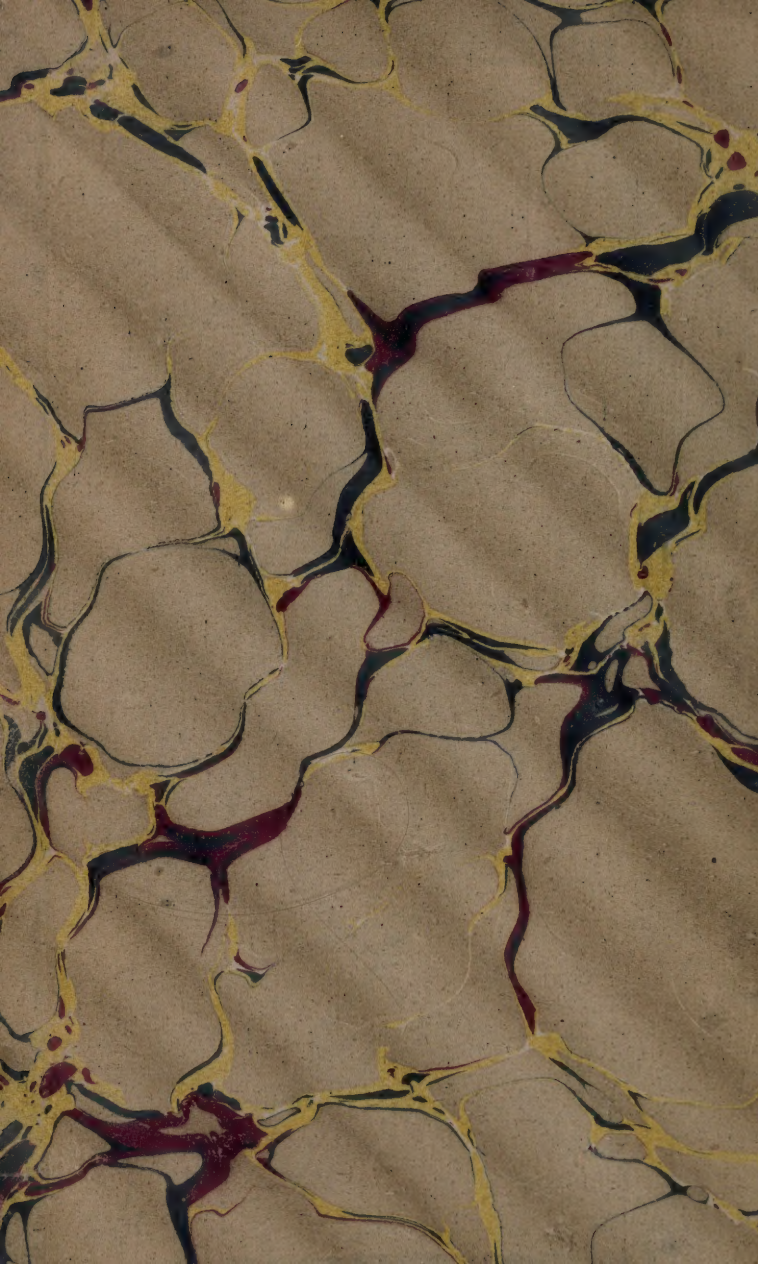
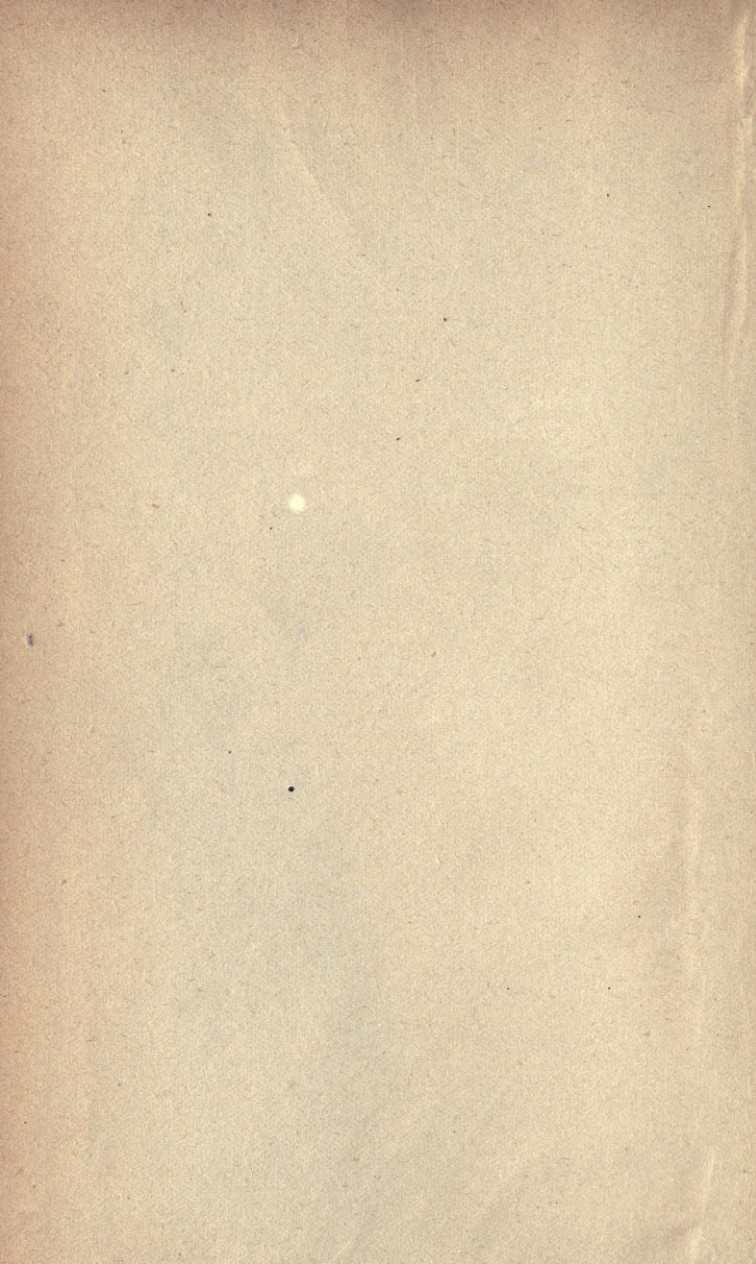




3 1761 07588207 6







Lettres à Françoise mariée

DU MÊME AUTEUR

Lettres à Françoise (90^e édition). 1 vol. . . . 3 fr. 50

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour
tous pays.

*Published 6 February 1908. Privilege of copyright in the U. S. A.
reserved under the act approved March 3 1905
by Société d'Édition et de Publications, Paris.*

~~911717~~
MARCEL PRÉVOST

Lettres

à

Françoise mariée



91324
319108.

PARIS

Société d'Édition et de Publications

Librairie FÉLIX JUVEN

122, RUE RÉAUMUR, 122

PQ
2383
PL43

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

5 exemplaires sur papier de la manufacture impériale du Japon
numérotés de 1 à 5.

40 exemplaires sur papier de Hollande à la forme de
van Gelder Zonen, numérotés de 6 à 45.

LETTRES A FRANÇOISE MARIÉE

I

La minute de Faust. — Réflexions sur la fuite du temps. — Françoise en 1902 et en 1906. — La cachette des six billets de mille. — Il y a lettres et lettres. — Vie inutile, banale et charmante. — Une note du garde des sceaux. — Quel genre de chose est le mariage ?

Je n'aime guère, ma chère nièce, les gens qui perpétuellement se lamentent sur la fuite des jours, la brièveté des heures, — en un mot sur l'inflexible loi du temps. Implorer chaque minute avec l'accent de Faust : « Arrête ! tu es si belle !... » c'est un jeu de neurasthénique et de dupe, puisque la minute qu'on implore est déjà du passé. Le sage considère que le vrai trésor de nos jours est derrière nous et non devant. Si quelque chose de cet insaisissable temps nous appartient, c'est assurément notre passé ; c'est lui le vrai prolongement du présent et non pas notre avenir, à la fois inconnu et incertain. Quand un jour, quand une année sont révolus, ne disons donc pas : « C'est un jour, c'est une année de moins à vivre », mais

bien : « C'est un jour, c'est une année de plus que j'ai acquis. »

De telles réflexions sont particulièrement réconfortantes pour ceux qui ont franchi cette « moitié-chemin de la vie » dont parle Dante aux premiers vers de son poème. Aussi m'y livré-je volontiers. Quand, hier soir, sur le coup de sept heures environ, vous eûtes quitté ma maison où votre visite avait été si impromptu, je demeurai à méditer, assis dans le même fauteuil à coussins de cuir rouge où vous m'aviez surpris en train de lire la « Dernière heure » du *Temps*. Un léger parfum d'iris persistait dans l'air, attestant la réalité de votre passage. Je me pris à méditer, à revivre quatre ans en arrière... Et ces méditations, je vous l'assure, ne m'aigrissaient pas contre la destinée.

Quatre ans passés !

Votre mère, la douce et traditionnelle Mme Le Quellien, vivait encore... Vous étiez une joyeuse fiancée de dix-huit ans, à la veille d'épouser un très jeune homme de son choix, simple sous-lieutenant, tout juste sorti de Saint-Cyr. Ce mariage occupait votre mère et moi-même, sans compter les parents de votre futur, comme s'il se fût agi de notre propre bonheur à tous. Ma partie, dans ce concert d'efforts, était, selon votre désir formellement exprimé, de vous « renseigner sur la vie » ; car, petite Françoise de transition, vous jugiez que là-dessus, la douce Mme Le Quellien était peu avertie ; et vous n'aviez pas tout à fait tort.

Je continuai donc, jusqu'au jour où vous fûtes pour tout de bon « Mme Despeyroux », à vous adresser, de

quinzaine en quinzaine, de petites homélies laïques dépourvues de toute prétention, mais auxquelles vous vouliez bien attacher quelque prix. Les idées directrices de ces conseils étaient : premièrement, que la condition de la jeune fille est en pleine transformation; secondement, que cette transformation est salutaire.

« Il me semble, vous disais-je, que la jeune fille française moderne prend un sentiment plus net de ses droits et de ses destinées ; qu'elle rompt les bandelettes où on la momifiait ; qu'elle est plus sérieuse et plus laborieuse ; qu'elle s'évade du souci exclusif des chiffons et du plaisir... » Et je m'efforçais, dans chacune de mes lettres, de préciser les détails de cette évolution et de vous aider à y participer.

Vous vous êtes mariée, et dame ! j'ai cessé de vous écrire.

Nous avons cessé de nous écrire, dans le vrai sens du mot. Je recevais de vous, de temps à autre, un court billet, ou trois lignes sur une carte postale, m'annonçant vos déplacements, la promotion de lieutenant de votre mari, me remerciant d'un livre envoyé, m'imposant quelque facile démarche. Je vous répondais brièvement, affectueusement, et c'était tout. Mais nous ne demandions plus aux lettres échangées — comme naguère — de remplacer, l'un pour l'autre, la présence réelle. Or (s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes), relisez les correspondances célèbres ; vous constaterez que celles-là surtout méritent d'être conservées qu'inspira l'impérieux besoin de vivre auprès d'un absent.

Notre amitié s'était donc abolie ou atténuée?... Non pas. Nous le sentîmes bien, n'est-il pas vrai? il y a dix-sept mois, par cette journée tiède et fleurie de juin où fut conduite au lieu de son dernier repos la chère vieille que nous aimions presque également. Vous pleuriez sur mon épaule; vous murmuriez, regardant de vos yeux désolés les verdure du petit cimetière de Passy, tellement intime, tellement jardin: « J'ai un peu de consolation à songer que vous demeurez tout près d'elle... » Plus que votre mari lui-même, j'étais ce jour-là proche de votre cœur, parce que nous remontions vers ces régions du passé où j'avais vécu avec vous, et que votre mari n'avait pas connues.

Après cette communion fugitive, les jours recommencèrent à couler, en des lieux différents pour vous et pour moi, — vous à Rouen, où votre mari exerçait (après Châteauroux) son absorbant métier de lieutenant; moi à Paris, ajoutant des lignes à des lignes, à tant de lignes déjà écrites! Ce fut de nouveau, entre nous, le régime des petits billets utiles, précis, motivés par quelque fait extérieur, non par le besoin de faire communiquer les âmes.

Aussi, hier soir, quand on m'annonça « Mme Despeyroux », mon cœur se contracta... Quel incident dans votre vie pouvait vous amener chez moi à l'improviste? Dès votre entrée, je fus rassuré: votre visage avait son air accoutumé de calme et d'énergie; vos joues, vos lèvres signifiaient la santé. Dès que vous fûtes assise dans le *cosy-corner* de la bibliothèque, vous me dîtes :

— Je suis venue à Paris tout simplement pour donner ma signature dans le règlement de cette affaire Chamerot, vous savez ? l'associé de mon grand-père maternel... Notre ingénieux notaire a réussi à repêcher six billets de mille francs que j'ai là.

Votre doigt ganté désignait le creux de votre corsage ; votre bouche et vos yeux souriaient ; il me parut évident que vous n'aviez pas sans plaisir confié les six billets à cette tiède cachette. La vie conjugale enseigne vite à la plus désintéressée des jeunes filles l'importance de l'argent.

Je vous félicitai de cette heureuse issue d'un long procès ; je m'enquis de la santé de votre mari, de vos lectures, de vos plaisirs — car il paraît que les divertissements mondains ne chôment pas à Rouen. J'appris que tous les rouages de votre vie fonctionnaient régulièrement... Pourtant, je le devinais aux silences qui suivaient vos réponses, quelque chose vous restait à me dire, que vous ne me disiez pas et qui était naturellement la chose importante, le vrai motif de votre visite. Je finis par vous interpeller :

— Ma jolie nièce, tout cela ne m'apprend pas pourquoi, n'ayant que quelques heures à passer à Paris, vous avez frappé à ma porte sans m'avoir prévenu à l'avance, et sans être le moins du monde sûre de me rencontrer.

Vous vous mîtes à rire, de ce rire d'argent qui vous refait jeune fille.

— C'est vrai, répondîtes-vous, j'ai quelque chose à vous demander et je ne sais vraiment pourquoi je

n'ose pas... N'allez pas croire, au moins, que vous m'intimidez !

— Cessez donc de vous intimider vous-même et parlez !

Vous reprîtes, après une pause, et cette fois d'un ton presque grave :

— Mon oncle, je voudrais recevoir des lettres de vous, comme autrefois... comme quand j'étais jeune fille... Attendez ! Ne faites pas encore d'objection ! Je sais ce que vous allez objecter ! Que justement je ne suis plus une jeune fille... que j'ai désormais un guide naturel qui est mon mari... Ce sont des phrases, tout cela. Est-ce que, jeune fille, je n'avais pas un guide naturel qui était ma mère?... Mon mari est mieux averti des choses que ne l'était ma pauvre maman, c'est entendu. Mais vous comprenez bien qu'étant dans ma vie même, y participant autant que moi, il ne peut pas être un juge impartial de cette vie... Il lui manque pour cela le recul, et d'être désintéressé dans l'affaire. Puis, tout de même, vous avez une autre expérience qu'un homme de vingt-huit ans.

— Cela, je l'admets.

— Eh bien ! voyez-vous, mon oncle, quand je considère les quatre années écoulées depuis mon mariage, je les trouve assurément charmantes, tendres, tout ce que vous voudrez... Mais il me semble qu'elles sont dénuées de ce qui était le meilleur dans ma vie de jeune fille : le développement personnel. Si du moins j'avais des enfants, ou même un enfant, je me dirais : « Voilà l'œuvre de ces années : je puis suivre, sur un

« petit être né de moi, un développement qui est, en « somme, *mon* développement. » Mais, malgré mon désir, je n'ai pas d'enfants... Alors, le vide réel de ma vie m'irrite un peu. Il me semble bien que, jeune fille, j'étais quelque chose de plus actif, de plus énergique et, sinon de plus heureux, peut-être de plus allègre. Il me semble que j'étais moins pareille à tout le monde, à toutes les autres jeunes femmes mariées que je fréquente. Je vous assure que je m'inutilise et que je me banalise.

Tandis que vous parliez, Françoise, je vous regardais. Vous aviez évidemment oublié les six billets bleus nichés dans votre corsage; le souci des choses pratiques vous avait désertée, et votre voilette étant relevée, j'apercevais dans vos yeux une humidité légère.

— Ma chère Françoise (répliquai-je, assez perplexe), s'il ne s'agit que de vous écrire de quinzaine en quinzaine, comme autrefois, ce n'est pas un grand embarras. Mais votre mari lira naturellement mes lettres; ainsi j'aurai la sensation d'écrire, non pas à vous, mais au lieutenant Despeyroux. Cela m'ôtera un peu d'agrément et d'aisance.

Vous répondîtes vivement :

— Mais non ! mais non ! mon mari ne lira pas vos lettres... ou du moins il ne les lira pas tout de suite. Il connaît ma démarche; il sait ce que je suis venue vous demander. Il est convenu que je recevrai seule ce courrier spécial, comme du temps de maman. J'en causerai, s'il me plaît, avec Maxime, mais je le garderai par devers moi. C'est d'ailleurs la règle ab-

solue pour notre correspondance, la sienne comme la mienne. Plus tard, vous réunirez vraisemblablement vos lettres en volumes, vous les publierez, comme celles de 1900... et alors Maxime les lira, en même temps que les autres lecteurs.

Une certaine malice luisait dans vos prunelles, tandis que vous me teniez ces propos, qui me frappèrent surtout par leur ton d'indépendance conjugale.

— Mais... objectai-je.

— Il n'y a pas de *mais*, mon oncle, répliquâtes-vous en vous levant. D'ailleurs, je n'ai pas le loisir d'écouter vos *mais*. Un fiacre automobile m'attend à votre porte et va me conduire à la gare de l'Ouest : dans une demi-heure j'aurai quitté Paris pour Rouen. Gare à vous si vous ne m'écrivez pas !... Oh ! je vous répondrai... de longues lettres, comme autrefois... Allons ! reconduisez-moi jusqu'à votre porte.

Je vous obéis, toujours perplexe. Ma perplexité semblait vous divertir. Sur le seuil, je vous embrassai paternellement. Puis je vous pris les deux mains, et, vous regardant bien dans les yeux, je vous dis :

— Voyons, Françoise... Vous êtes heureuse ?

— Très heureuse ! fîtes-vous hardiment. Je m'en veux seulement de la banalité, de l'inutilité de mon bonheur.

— Mais, insistai-je, le mariage vous a bien donné tout ce que vous en espérez ?

Après une seconde de réflexion, vous me répondîtes :

— Le mariage est une chose sérieuse.

Et là-dessus, la porte fut tirée derrière votre jolie silhouette.

Comme je regagnais mon cabinet de travail, mon valet de chambre me rejoignit et me remit une vaste enveloppe blanche. Je l'ouvris. Elle contenait un papier, portant l'en-tête du ministère de la Justice, et qui disait :

« J'ai l'honneur de vous informer que la cinquième sous-commission de réforme du Code civil, dont vous faites partie, se réunira le 8 courant, dans le local habituel de ses séances.

« Ordre du jour : *Droits et devoirs des époux.* »

Je ne repris plus la « Dernière heure » du *Temps*. Assis dans mon fauteuil de cuir rouge, je feuilletais dans ma mémoire les souvenirs d'il y a quatre ans. Je comparais la Françoise d'alors, la grande gamine intelligente, hardie, joyeuse, curieuse de tout et confiante dans l'avenir, avec la jeune femme qui, tout à l'heure, était assise dans le *cosy-corner*, plus charmante encore, plus élégante, ayant des gestes plus mesurés, proférant des propos plus graves, avec plus d'autorité, — et pourtant (c'était vrai) moins différente des autres, moins prometteuse d'avenir. Je repassais les termes de notre entretien ; il me semblait que je commençais à pénétrer le sens de votre phrase :

— « Le mariage est une chose SÉRIEUSE. »

II

Les pensées et les mots. — Recours au dictionnaire. — Trois significations d'un adjectif. — Ce que l'on appelle le sérieux du mariage. — Agnès et Valentine. — L'aide de la nature. — Crise du mariage. — Jeunes filles, jeunes femmes, jeunes maris. — Chaque épouse peut entreprendre sa réforme du mariage.

Quand on pense fortement une chose, ma chère nièce, ou plutôt quand une pensée s'est longuement, progressivement imposée à l'esprit, il advient qu'on trouve tout d'un coup le mot juste pour exprimer cette pensée, — le mot qui, dans l'esprit d'autrui, provoquera à son tour la fermentation des idées.

« Le mariage, m'aviez-vous dit en me quittant l'autre jour, est une chose SÉRIEUSE. »

Propos banal, assurément, si les termes y sont pris dans leur sens de banalité. Avez-vous observé que les mots très souvent usités semblent peu à peu perdre le relief de leur effigie, comme une pièce de monnaie trop maniée ? Tel le mot « sérieux », employé au petit bonheur des conversations pour signifier des choses assez confuses. Remontons à la source : ouvrons le dictionnaire. Nous y lisons :

« SÉRIEUX : Grave, par opposition à gai : *visage sérieux* ; — important, par opposition à frivole : *un sujet sérieux* ; — qui peut avoir des suites dangereuses : *maladie sérieuse*. »

Voilà une fort bonne analyse. Regardez-y de près ; vous constaterez, Françoise, qu'en appliquant au mariage cet adjectif, sans vous être, à coup sûr, préoccupée de le chercher par avance dans le lexique, vous n'excluez aucune des nuances que Larousse y distingue.

Vous vouliez bien dire :

« Le mariage est une chose grave, par opposition à une chose gaie. Le mariage est une chose importante, par opposition à une chose frivole. Enfin le mariage est une chose où il y a de l'imprévu, du risque — et parfois du danger... »

Aujourd'hui, mariée depuis plus de trois ans, tout cela vous semble l'évidence même. Cependant, au ton dont vous me l'avez dit, j'ai bien compris qu'avant d'être mariée, le mariage ne vous apparaissait pas sous ce triple aspect de sérieux. Tout au plus auriez-vous concédé que ce n'était pas une chose frivole. Tel est, pour la foule, l'aspect sérieux du mariage. Le mariage n'est pas une chose frivole, pour la plupart des gens qui se prétendent sérieux, parce qu'il met en jeu des intérêts importants, tranchons le mot : des intérêts d'argent. Le mariage est sérieux à cause du contrat, à cause du notaire. Il est sérieux comme l'accord de deux trafiquants qui vont s'associer pour exploiter un brevet. Il est sérieux parce que la loi y intervient, prête à mobiliser, pour la défense de son texte,

les avoués, les avocats, les juges et parfois les gendarmes.

Mais quand l'autre soir, sur le pas de ma porte, vous me disiez : « Le mariage est une chose sérieuse », je gage que ce n'était pas cette façon de sérieux qui occupait surtout votre pensée. Ce qui était dans votre esprit, c'étaient les deux autres sens du mot : la gravité opposée à la gaieté ; le risque opposé à la sécurité. Double aspect sous lequel ni les jeunes filles à marier, ni leurs conseillers familiaux n'ont coutume de considérer le mariage.

Bien au contraire !

Le mariage, dans la convention sociale et mondaine, c'est une fête, ou plutôt c'est le début d'une période de vacances. La jeune fille (qui est censée avoir mené auparavant une vie morne et comprimée) va soudain s'épanouir dans la liberté, dans le plaisir. Elle ira où elle voudra : gaieté. Elle lira tous les livres et écouterait toutes les pièces de théâtre : gaieté. Elle dépensera beaucoup plus d'argent pour sa toilette et pour toutes ses fantaisies : gaieté. Quant aux risques de l'aventure, aux « dangers » du mariage, qui le rendent *sérieux* dans le troisième sens du mot, ce serait une inconvenance d'en parler, à la veille de conclure. On enverrait promener le trouble-fête. Risques du mariage, gravité du mariage, conséquences périlleuses du mariage, personne ne veut alors y prêter la moindre attention. Une sorte de complot s'ourdit avec l'assentiment des intéressés, pour écarter tout ce qui pourrait, en provoquant la réflexion, empêcher la chose d'être termi-

née au plus vite. La consigne est de fermer les yeux et de se presser. Chacun est agité de ce souci : que l'accord pourrait manquer, si l'on se renseignait trop. Un bon mariage est un mariage qui va vite, sans accrocher. La phrase habituelle des parents en ces occasions : « Nos jeunes gens sont très impatients ! » n'est, en réalité, qu'une excuse de leur propre fébrilité à tout finir.

Et pour activer la marche des choses, pour empêcher les intéressés de poser des questions et des objections, on profite — assez cyniquement — de la griserie fort naturelle, fort légitime, de deux jeunes gens mis en présence, et auxquels on dit : « Aimez-vous... Nous permettons... »

Qu'en résulte-t-il ?

Il en résulte qu'au commencement du vingtième siècle, tout comme au commencement du dix-neuvième, la jeune fille se marie EN PLEINE IGNORANCE.

Ce n'est pas, à coup sûr, l'ignorance de l'*Agnès*, de Molière, ou de la *Valentine*, de Sand : le système de « l'oie blanche » a cessé d'être en honneur, et les jeunes filles les plus dignes de respect sourient de ces fausses pudibonderies, classique ou romantique. C'est de l'ignorance tout de même, et de la plus dangereuse. La jeune fille est induite, entretenue dans l'erreur sur la véritable signification de l'acte qu'elle signe : et cela de plus en plus à mesure que les idées sur le mariage évoluent. De plus en plus, on lui dissimule la portée réelle de l'acte, tout ce qu'il comporte de renoncement, d'abnégation, tout ce qu'il exige d'éner-

gie, d'endurance, dans l'avenir. De plus en plus on masque ces sévères arrière-plans par des rideaux de soie, des guirlandes et des fleurs. Personne ne chante plus à l'épousée la mélancolique et pourtant véridique chanson que les aïeules de Bretagne chevrotent aux oreilles des fiancées !

Une telle méthode est mauvaise.

Non pas qu'il faille représenter aux jeunes gens le mariage sous de sombres couleurs, et, par avance, les épouvanter. On irait ainsi contre le but, puisque, évidemment, chère Françoise, le mariage jeune est le mariage normal. Mais la joie des jeunes époux serait-elle amoindrie s'ils avaient réfléchi ensemble, sous le conseil de leurs aînés, à la belle gravité de l'engagement qu'ils prennent, à ce ferme propos d'être unis « pour le bon et pour le mauvais de la vie », et aussi à la nécessité de ne se rien cacher avant, puisque tout sera connu après ? N'est-ce pas folie pure que de hâter l'union en pensant : « Une fois la chose faite, il sera trop tard pour revenir en arrière : chacun devra en prendre son parti... ? » N'est-il pas criminel, de la part des parents, de « commettre » des mariages comme des délits, avec la précipitation de gens craignant d'être surpris à mal faire ?

J'entends bien la réplique des parents — principalement des parents qui ont le souci de marier leur fille :

— Vous nous la baillez belle avec votre sérieux du mariage et vos conseils de lenteur, de précaution ! Croyez-vous donc qu'il soit commode, en notre temps.

de dénicher des épouseurs ? Nous tâchons d'accorder au mieux les rapports de famille, d'assurer au jeune ménage des ressources pour l'avenir ; nous évitons, bien entendu, d'imposer à nos filles des maris qui leur déplaisent physiquement. Pour le reste, nous nous fions à la nature, qui arrange fort bien les choses dans la plupart des cas.

Oui, la nature arrange les choses en nombre de cas : c'est-à-dire qu'elle rend tolérables des associations qui, sans son secours, se briseraient dès le lendemain. Empêche-t-elle, toutefois, le malaise de peser toute la vie sur certains ménages ? Sans elle, l'institution du mariage, si imprudemment administrée par les hommes, aurait déjà péri : mais la nature ne peut obvier à cette crise vague que traverse aujourd'hui l'institution, dans tous les pays du monde. Réforme du Code civil, réforme du mariage : voilà des rubriques installées à poste fixe dans les publications d'Europe et d'outre-mer. Plus ou moins hardies selon les mœurs et le tempérament des peuples, ces réformes tendent toutes à introduire plus de liberté réciproque entre les époux, et aussi — convenons-en — plus de facilité à sortir du mariage. Cependant, le mariage idéal serait celui d'où ni l'un ni l'autre conjoint n'aurait jamais envie de s'évader, où nul des deux conjoints ne se soucierait d'être libre par rapport à l'autre.

Un tel mariage serait plus qu'un bon mariage : il serait ce mariage « délicieux » dont parle certain moraliste — lequel ajoute aussitôt qu'il n'existe pas. C'est trop de pessimisme. Accordons qu'il y en a peu. Nombre de bons mariages ont comporté, en leurs lendemains,

des déceptions : la sagesse des conjoints a passé outre. Malheureusement, tous les époux n'ont pas cette philosophie. Certaines déceptions, le conjoint déçu ne les pardonne ni à son conjoint, ni au mariage lui-même. Et il faut bien que le cas soit assez fréquent, puisque tant de gens réputés sérieux s'appliquent à réformer l'institution.

*
* *

Vous, ma chère nièce, vous avez fait le plus raisonnable et le meilleur des mariages. Très jeune, vous avez épousé un homme très jeune, dont la personne et la famille vous étaient connues, de qui la situation sociale équivalait à la vôtre, mais qui devenait votre mari surtout pour cette raison péremptoire qu'*il vous plaisait*, que vous désiriez être sa femme. Ces sages prémisses ont abouti aux plus heureuses conséquences : vous êtes une épouse satisfaite de son mari et de son mariage. Ce n'est pas vous, certes, qui réclamez le droit de vous évader, avec ou sans le consentement de l'époux. Vous avez eu, comme vous me le disiez l'autre soir, quatre années d'une vie tendre, douce, charmante.

Pendant, sans critiquer directement le mariage, vous le proclamez chose sérieuse et vous critiquez sévèrement Françoise mariée ; vous jugez sa personnalité *inférieure* à celle de Françoise jeune fille...

Est-ce la faute de Françoise ?

Est-ce la faute du mariage ?

Chère Françoise, ce n'est pas la faute de Françoise. Tout ce qui fermentait en vous d'idées généreuses, de laborieuses résolutions, de volontés altruistes n'est pas aboli dans votre cœur. Vous êtes la même Françoise que naguère, et vous le sentez bien, et votre démarche auprès de moi le prouve, et aussi le jugement que vous avez, devant moi, porté sur vous-même. Cette sorte de régression de votre personnalité, que vous déplorez, n'est vraiment pas votre fait.

Elle est le fait du mariage.

Et elle est tellement le fait du mariage que j'en ai déjà observé cent exemples autour de moi. Cent fois, retrouvant au bout de quelques mois ou de quelques années une jeune femme que j'avais connue jeune fille, j'étais frappé par la banalisation de son caractère, par l'insignifiance de sa vie. Ce qui faisait, naguère, sa spécialité, sa personnalité, semblait aboli : c'était une jeune femme pareille à toutes les jeunes femmes, qui menait la vie de toutes les jeunes femmes. Si je le lui reprochais, elle se défendait d'abord, m'assurait que je n'y entendais rien, qu'elle était, au contraire, une personnalité très supérieure à celle d'avant le mariage. Mais peu à peu, poussée dans ses retranchements, elle désarmait... et, parfois avec quelques larmes, elle disait pour toute défense : « Que voulez-vous ? Ce n'est pas ma faute... »

Elle avait raison. C'était la faute du mariage. Non pas de l'institution en elle-même, mais du mariage tel qu'il est conçu par la plupart des contemporains, par la presque totalité des maris. Ne cherchez pas ailleurs la cause profonde de cette vague anxiété qui nous

pousse tous à chercher des réformes. Vous avez entendu souvent et justement affirmer que les mariages entre deux conjoints de nations différentes sont rarement heureux. Imaginez un instant qu'on puisse marier les gens entre eux, en dépit du temps, comme en dépit de l'espace ; imaginez l'association d'une dame du dix-septième siècle avec un mari du dix-neuvième : on sent que ce couple se désunirait au bout de vingt-quatre heures... La différence n'est pas si marquée entre un jeune mari et une jeune épousée, tous deux du vingtième siècle : cependant le jeune mari et la jeune épousée *ne sont pas exactement de la même époque*. Le mari retarde considérablement sur la femme. Il y a bien, entre eux, la valeur de dix ans d'évolution.

D'où le léger malaise qui naît au lendemain des meilleurs mariages. La jeune femme s'étonne d'être en avance sur son mari dans le chemin des idées... Quoi, ce guide naturel sur qui elle comptait à travers la vie, il lui faut raccourcir son propre pas pour ne le point dépasser?... Si pourtant elle l'aime, ce guide trop lent, elle finit par marcher de front avec lui ; mais elle garde le sentiment et d'une déception et d'une abdication.

Ainsi le mariage est bien, comme vous le disiez, une chose sérieuse : il doit provoquer des réflexions sérieuses, et la crise qu'il traverse aujourd'hui ne doit pas être traitée avec nonchalance ni frivolité... Mon avis personnel est que chaque femme peut faire, dans son propre ménage, sa petite réforme pratique, sans

attendre celle des législateurs. Ce sera l'un des principaux objets de nos lettres, si vous le voulez bien, ma jolie nièce. Et rassurez-vous : toutes ne seront pas, je vous le promets, aussi graves que celle-ci.

Mais ne fallait-il pas d'abord, comme à l'entrée d'un chemin neuf, ériger le poteau et la plaque indicatrice ?

III

Retour du voyage de nocés. — Le lit Empire; le buffet de grand'mère. — Accueil de l'appartement. — La robe d'intérieur et le complet feuille-morte. — Premier déjeuner — Gaïeté et larmes d'une jeune épouse. — Pourquoi pleurer? — Le vrai mariage.

Nulle chose, chère Françoise, n'est tout à fait charmante, sans le sourire. Un jeune ménage, retour du voyage nuptial, ne serait pas une chose tout à fait charmante, s'il n'était, par certains aspects, un peu comique.

Deux jeunes gens dont les âges additionnés ne donnent pas encore quarante-cinq années — mettons vingt-cinq pour Monsieur et dix-neuf pour Madame — rentrent dans leur patrie après cette excursion de rêve qui s'appelle le voyage de nocés. Ils sont las des chemins de fer, des hôtels, des cathédrales et des musées. Disons les choses franchement, ils sont aussi quelque peu las... du rêve. Le mariage, tel qu'il est organisé dans notre vieille société, offre cette bizarrerie de démolir brusquement, d'un seul coup, la cloison jalouse qui, jusqu'à la veille, sépare les deux

sexes. Comment s'étonner que nos jeunes époux ne se comportent pas avec la mesure épicurienne, et n'administrent pas sagement leur soudaine joie?... Autant vaudrait-il demander la sobriété à un mineur demeuré vingt-cinq jours enseveli. Seulement, le mineur, on le rationne, on l'alimente progressivement. Si on le livrait à son appétit, il perdrait en un jour le goût de se nourrir... Le jeune ménage, dont personne ne règle le régime, repasse la frontière française dans un état de calme sentimental qui lui laisse beaucoup de loisir pour penser, d'accord, aux choses sérieuses... Calme qui n'exclut pas, peut-être, de vagues retours de mélancolie. Quelque chose a duré, qui est fini ; quelque chose fut, qui ne sera plus. La petite épouse principalement en éprouve un peu de tristesse. Petites épouses, je ne vous demande pas un aveu : mais interrogez-vous, et dites-vous à vous-mêmes si je me trompe !

Voilà donc notre couple regagnant le logis conjugal, en pleines préoccupations ménagères, en pleines conversations pratiques. On agite la question de savoir si l'on placera entre les deux fenêtres de la salle à manger, ou bien face à la lumière du jour, le « buffet Louis XV de grand'mère », orgueil du nouveau ménage, pièce de choix que le tapissier a évaluée au-dessus de quatre mille francs. Un autre problème est la façon dont sera conçue la draperie du lit. Madame, la petite Madame, qui est extrêmement vingtième siècle, résolument scientifique, moderne style et anti-microbienne, aurait souhaité une chambre à coucher du mode le plus récent, ruisselante de laque et dépour-

vue de toute espèce de tentures. Ce projet a été contrarié par le don autoritaire d'un lit, d'un vaste lit Empire, qui fut imposé par la mère du jeune homme. Ce lit est d'un assez joli goût. D'ailleurs, ce serait vraiment faire affront à la donatrice que d'utiliser un autre lit. Et que ferait-on du lit Empire?... Le style de la chambre tout entière se trouve par là déterminé; Madame a concédé un tout petit baldaquin très peu drapé : concession qu'elle a fait payer de quelques bouderies, de quelques : « D'ailleurs, ça m'est égal... Vous arrangerez la chambre comme vous voudrez ; moi, je trouve cela affreux ... » L'accord s'est établi de même, non sans légères disputes, sur le droit qu'aura le mari d'utiliser le petit salon comme cabinet de travail. Il lui sera seulement interdit de dire : « Mon cabinet de travail », tandis que Madame aura le droit de dire : « Mon petit salon... »

En ces dispositions conciliantes, le jeune ménage débarque, un beau matin, dans l'appartement choisi et provisoirement installé avant le voyage de noces. Et ce qui frappe à la fois Monsieur et Madame, sans qu'ils osent du reste se communiquer leur impression décevante, c'est que dans cet appartement, estimé la veille du voyage de noces comme le comble du luxe et du goût, il n'y a *rien*. Cela n'a pas l'air d'un véritable appartement ; les quelques meubles qu'on y rencontre ont une apparence de dépaysement ; ils ont l'air de se demander : « Qu'est-ce que nous faisons ci ? Il n'est pas possible qu'on nous y garde ?... » Les domestiques ont, en outre, avec un louable zèle, im-

primé à cette installation le cachet de leur goût esthétique. Dans le grand salon, les sièges sont disposés en cercle autour du tapis central : ils semblent conspirer, le dos tourné aux arrivants. Une redoutable symétrie règne dans l'ordonnance des rares bibelots, qui s'en vont deux par deux, se faisant pendant aux angles des cheminées, ou bien fièrement isolés au beau milieu des tables... Dans la chambre à coucher, seule pièce jusqu'à présent pourvue de rideaux (les autres fenêtres n'ont que des « vitrages »), le lit Empire exagère son importance ; on ne voit que lui, son acajou et ses bronzes ; on le dirait plus grand que la chambre qui le contient : tout au moins la chambre semble-t-elle humiliée d'être si exigüe pour abriter un si vaste lit. Au delà de la chambre à coucher, le cabinet de toilette exhibe modestement un lavabo provisoire et quelque autre meuble portatif ; au delà, c'est la salle de bains, où la baignoire apparaît dissociée de tout l'appareil de tuyaux, car, disent les domestiques, « le propriétaire a voulu laisser Monsieur et Madame choisir le système de chauffage » ; au delà encore, c'est une pièce nue où gisent des malles, des paquets et des rouleaux de papier de tenture. Le jeune ménage regagne hâtivement le salon. Monsieur dit timidement :

— Eh bien ? mais... c'est très gentil, notre petit nid.

Madame, un peu nerveuse, ne répond pas. Elle a confusément la sensation que quelque chose est manqué. Elle pense à l'appartement maternel, avec ses meubles Napoléon III et Mac-Mahon, ses peluches

aux glaces, ses armoires en poirier noir, tout ce qu'elle jugeait si vieux jeu, si ridicule, tout ce dont elle se moquait impitoyablement en présence même de ses parents. Tout cela s'évoque un instant devant sa mémoire comme un asile réel, comme un vrai *nid*, le nid où elle a été couvée par une tendresse désintéressée, à l'abri de toute intempérie et de tout danger. Cet appartement-ci, avec son odeur de tapis neufs, ses fenêtres dégarnies, la sarabande des sièges, tout son air d'impromptu et de faux départ, — non, ce n'est pas un nid... Ce n'est que la place du nid qu'il s'agit de construire désormais, brin à brin, plume à plume, comme des oiseaux industriels.

— Nous nous sommes demandé, fait la femme de chambre, s'il fallait allumer du feu... Si madame en désire, tout est préparé.

Du feu? du feu en plein milieu de l'automne? Quelle plaisanterie! La jeunesse des deux époux proteste, d'accord, cette fois... A vrai dire, ils sont obligés de convenir que l'appartement n'est pas des plus chauds. Exposé au nord-est, il se rappelait à leur mémoire, durant le voyage de noces, tout inondé de soleil matinal, tout plein de fraîche gaieté, délicieux après la chaleur de la rue. Aujourd'hui, bien que le temps soit beau, l'air de toutes les pièces sent l'humidité. Monsieur est sur le point de rappeler que sa mère émit naguère des objections sur le choix de cet appartement, justement à cause de l'exposition au nord-est. Mais, ayant inspecté le visage de sa femme (qu'il commence à savoir interpréter), il juge plus sage de ne rien dire du tout.

Tant bien que mal, on se débarrasse de la poussière du voyage. Impossible de prendre un bain, puisque le gracieux propriétaire n'a pas voulu décider le choix de l'appareil à chauffer ; enfin, on se contente d'amples tubs. Madame revêt une délicieuse robe d'intérieur, une robe style Directoire-Fallières en tulle brodé, doublé de rose et décoré de mille dentelles. Monsieur s'est refait ce qu'il appelle : sa tête de Parisien ; c'est-à-dire que le coiffeur, convoqué dès la veille par lettre pressante, a corrigé les coups de ciseaux imprudents des barbiers étrangers ; qu'un linge blanchi à Paris (où maintenant les Anglais envoient blanchir le leur) a remplacé la chemise et le col bousillés par les blanchissages d'hôtel ; qu'un complet non emporté en voyage, un complet feuille-morte tout frais, rehausse la bonne mine du sujet et affirme son élégance. L'un à l'autre, Monsieur et Madame se plaisent. Ils se le disent. Et quand on vient leur annoncer que le déjeuner est servi, la robe Directoire-Fallières est obligée de s'échapper brusquement des bras du complet feuille-morte.

La pièce la plus décidément comique de tout l'appartement d'un jeune ménage, c'est sans nul doute la salle à manger. Cela tient : premièrement, à ce que la plupart des salles à manger sont laides ; secondement, à ce que les fiancés pensent à tout avant de penser à la façon dont ils mangeront... La salle à manger de notre jeune ménage est encore un simple projet : car, avant le voyage de noces, l'entente a été impossible là-dessus, entre les conjoints. Madame tient pour une

certaine salle à manger en citronnier anglais qu'elle a vue exposée aux environs de l'Opéra. Monsieur (qui, au fond, déteste le style moderne et ressent une secrète haine pour tout ce qu'il devine de moderne dans sa femme) veut une salle à manger Louis XV, qui mette en valeur le « buffet de grand'mère », — le buffet qui vaut plus de quatre mille francs... Il est là, triomphant, unique, le buffet Louis XV, beau meuble de sacristie adroitement transformé, avec ses hautes pattes courbées, ses vitrines cintrées, son couronnement à coquilles. Il « s'avère » — comme disent les gens soucieux de beau style, — il s'avère impossible à apparier avec quelque autre meuble que ce soit ; il défie hautainement l'installation d'une salle à manger. Pour l'instant, d'ailleurs, on n'a pas même engagé la lutte avec lui. Le jeune ménage déjeune sur une table à jeu, assis sur des chaises cannées empruntées au cabinet de toilette. Le déjeuner a été établi par la cuisinière, sans consulter Madame. Il est copieux, trop copieux, trop long. Et il faut avouer qu'il paraît encore plus long qu'il n'est, parce que, dans la salle à manger du jeune ménage, il fait un froid intolérable.

Tellement intolérable que le jeune ménage ne peut plus dissimuler son malaise.

— A quelle date allume-t-on le calorifère ? » questionne Monsieur d'un ton indifférent.

Ce n'est, hélas ! qu'après le premier novembre. Encore plus d'une quinzaine à attendre. Ne peut-on, du moins, allumer ce beau poêle de faïence rouge, aux cuivres étincelants ? Non... Là seulement le feu n'a

pas été préparé, parce qu'il faut un bois de dimensions spéciales. D'ailleurs les domestiques ne prévoyaient pas qu'on pût exiger du feu dans la salle à manger. Ils sont invectivés pour cet oubli. La femme de chambre, dont l'âme est sensible, verse quelques pleurs.

— Allez me chercher mon pardessus ! s'écrie Monsieur.

— Allez me chercher ma cape de voyage, dit Madame.

— Et faites chauffer une boule !...

— Deux boules !... »

Ainsi s'achève le déjeuner. Et comme Monsieur et Madame n'ont pas, à eux deux, quarante-cinq ans, ils finissent par rire joyeusement, ensemble, de leur mésaventure et par « blaguer » eux-mêmes le dénuement de leur logis, et le lit Empire, et le buffet de grand-mère et tout le désarroi comique de leur installation de gamins mariés.

Gaiement, leurs jeunes rires se mêlent, tandis que Monsieur fume un bon cigare roux et que Madame, avec des mouvements de lèvres qui ressemblent assez à des baisers, taquine une imperceptible cigarette de tabac blond. (Elle trouve cela détestable ; mais serait-ce la peine d'être mariée si l'on ne faisait pas, d'abord, tout ce qu'on défend aux jeunes filles ?) Ils rient, ils s'amuse et se raillent eux-mêmes... Seulement, tout à l'heure, quand Monsieur sera sorti pour aller rendre visite à ses parents, et que la petite Madame demeurera toute seule entre les murs froids, elle se sentira soudain terriblement triste, triste comme

si on l'avait abandonnée dans un désert. Elle se réfugiera dans sa chambre à coucher, l'unique pièce à peu près habitable ; elle se jettera sur le lit Empire, faute de chaise longue... Et là, la tête enfoncée dans les oreillers, le corps secoué de tressaillements nerveux qui froissent les dentelles de la jolie robe d'intérieur, elle se donnera le soulagement de sangloter sans penser à rien, sans se plaindre de rien, tout simplement pour satisfaire un besoin physique.

Pleure, petite épouse ; épanche la mélancolie de ton cœur avec l'eau de tes yeux. Tu ne sais pas la cause de tes larmes ; plus tard seulement (si personne ne t'explique à toi-même), beaucoup plus tard, tu comprendras sur quoi tu pleurais. Moi, je sais pourquoi tes larmes coulent, petite épouse pourtant heureuse, et qui redirais assurément, aujourd'hui, le « oui » prononcé il y a six semaines.

Tu pleures sur un achèvement et sur une déception.

Le temps du rêve est fini ; tu le sens, tu en souffres. Ce temps *qui n'est point le mariage*, ce temps d'irréalité délicieuse que l'amour prête au mariage, ne saurait persister dans le mariage, œuvre de réalité. Autour de cette féerie passagère, le monde a fait silence durant quelques semaines ; voilà la féerie terminée : le bruit du monde recommence, les nécessités de la vie pratique qui te ressaisissent... « Cela n'aurait donc pas pu durer toujours ? » penses-tu... Et tu sanglotes.

Tu pleures aussi sur une déception. Le retour t'a déçue : l'entrée dans ton « chez toi » t'a déçue. Il y a

six semaines, au lendemain de ton mariage, quand tu te réveillais auprès de ton mari, on t'aurait bien étonnée si l'on t'avait dit que tu n'étais pas au bout du mariage, que ton évolution d'épouse était loin d'être accomplie... La révélation de cela t'est venue tout à l'heure, en pénétrant dans ce logis froid et désespéré : tu as commencé à percevoir que, de ton mariage, dans le profond sens du mot, presque rien n'est fait encore. Il ne s'agit plus, en effet, d'être deux jeunes gens qui se plaisent et se divertissent ensemble : cela n'est qu'une préface du mariage.

Il s'agit d'être cette harmonie infiniment grave et belle : un mari et sa femme. Harmonie qui ne s'établit pas avec des paroles prononcées, de la musique, des fleurs, un voyage amusant et tendre...

C'est bon de pleurer toute seule, n'est-ce pas ? Les nerfs se détendent bien dans l'humidité des larmes. Seulement, il importe de sécher tes yeux avant le retour de ton mari : les hommes, surtout les très jeunes, ne comprennent pas, n'aiment pas les larmes féminines. Sèche tes yeux ; baigne-les d'eau tiède ; rappelle, de force, le sourire sur ta gentille frimousse. Il n'y a pas de quoi pleurer, va ! La grave réalité que tu découvres te donnera plus de joie (si seulement tu t'y efforces) — bien plus de joie que ce temps de rêve aujourd'hui passé, et qu'on t'avait dit être tout le mariage.

IV

Ce qu'une jeune femme regarde en traversant la place Vendôme. — Le n° 13. — Réforme du Code civil. — La « grande » sous-commission. — Obéissance conjugale. — Histoire édifiante d'un tyran et d'une victime.

Quand vous traversez la place Vendôme, à Paris, ma chère Françoise, vous admirez la belle harmonie de son architecture, vous saluez le monument de la Grande Armée, fondu avec le bronze des canons pris sur l'ennemi en 1805 ; peut-être, mon Dieu ! jetez-vous un coup d'œil amical aux enseignes des nombreux magasins de couture, de bijouterie, de modes, d'attifage féminin sous toutes ses formes ; peut-être aussi hâtez-vous le pas vers une célèbre maison de thé... Mais vous négligez certainement de donner un regard ou une pensée à celui de ces somptueux édifices qui porte le n° 13.

Aucun atelier du luxe parisien n'en a encore envahi les étages ; il demeure sévère et nu, avec les baies cintrées de son rez-de-chaussée, ses pilastres, les hautes fenêtres de son premier étage, son attique et ses

toits d'ardoise. Sur le fronton triangulaire, lui aussi porte une enseigne en caractères dorés : mais cette enseigne n'annonce ni colliers de perles, ni blouses d'Irlande, ni mignonnes bottines haut perchées sur les talons, ni friandises pour les goûters de cinq heures. Pourtant, ma jolie nièce, il s'est élaboré, et il s'élabore derrière cette façade sans aménité, une œuvre plus importante pour les intérêts de la femme que toutes les fanfreluches, tous les colifichets et tous les *five o'clock*. L'immeuble n° 13 contient en effet le ministère de la Justice ; et c'est là que la commission de la réforme du Code civil, réunie en décembre 1904 sous les auspices de M. Vallé, alors garde des sceaux, a tenu et tiendra ses assises.

Je ne m'attarderai pas, ma charmante nièce, à vous expliquer par le menu comment est constituée et comment fonctionne une commission de cette sorte. En deux mots, je vous rappelle que celle-ci se compose de juristes, d'avocats, de magistrats, d'hommes politiques, ce qui était vraiment tout naturel, auxquels le ministre jugea bon d'adjoindre trois hommes de lettres ; innovation qui fut approuvée par les uns et critiquée par les autres. N'attendez pas que je me prononce dans l'espèce, puisque, deux des trois hommes de lettres choisis ayant été Paul Hervieu et Eugène Brioux, je fus le troisième. Aux innombrables « interviewers » qui nous assiégèrent alors, je répondis simplement que cet honneur m'était échu tout à fait à l'improviste, et sans qu'on m'eût consulté ; que je n'avais en effet aucune compétence professionnelle en la matière du Code civil, — mais que tout de même

je n'étais pas sans opinion sur quelques-uns des articles de ce Code, — et qu'à tout prendre mon incompetence était encore bien plus radicale sur un grand nombre de problèmes que nous soumettent quotidiennement les journaux. Un rédacteur du *World*, de New-York, ne demanda-t-il pas un jour à mes confrères et à moi : « Quelle était la femme qui avait eu le plus d'influence sur le Christ ? » Et quand nous répondions que nous n'en savions rien, il nous accusait de mauvaise grâce confraternelle.

La commission de réforme du Code civil compte, littérateurs compris, une soixantaine de membres. On partagea le travail total entre un certain nombre de sous-commissions. Les trois hommes de lettres ne se trouvèrent pas réunis. Brieux, auteur célèbre de *la Robe rouge* et des *Remplaçantes*, ne collabore pas aux travaux de la cinquième sous-commission, dont j'ai l'honneur de faire partie avec M. Cazot, président, avec MM. Paul Hervieu, Viviani, Poincaré, Bulot, etc. Le domaine spécial qui nous fut attribué était : le contrat de mariage, les droits et les devoirs respectifs des époux. Il fut exploré en conscience : je crois que la cinquième sous-commission gagna la réputation d'être parmi les plus actives. Aujourd'hui, elle a terminé la première période de son labeur ; son rapport est fait, et attend patiemment les événements, c'est-à-dire l'examen de la commission plénière et l'homologation des travaux de toutes les sous-commissions. Mais elle n'est pas pour cela tombée dans l'oubli. Tout récem-

ment, je me rendis au ministère pour consulter le dossier de nos séances ; et comme je désignais le numéro d'ordre de la sous-commission qui m'intéressait, l'employé répondit vivement :

« Ah !... la cinquième sous-commission... »

Et, avec un sourire, il ajouta :

« La grande ! »

Pourquoi « la grande » — que l'adjectif fût d'ailleurs ironique ou sincère ? D'autres sous-commissions furent composées de personnalités aussi notoires, et dépensèrent la même bonne volonté. Seulement, par la nature même de son programme, la cinquième sous-commission excita du premier coup la curiosité de la presse et de la foule. Elle seule (je le crois bien) eut le privilège de déchaîner à ce degré les enquêtes de journaux, voire les couplets de revues. Rendons-lui cette justice qu'elle a tenu au moins deux séances mémorables : celle où le mot *obéissance* fut (d'un accord unanime) rayé du nombre des devoirs de l'épouse, et celle où le mot *amour* fut (sous l'inspiration de Paul Hervieu) inséré parmi les obligations réciproques des époux.

Je vous entretiendrai une autre fois, chère Françoise, de cette très importante question : l'amour dans le mariage. Ou plutôt, j'y reviendrai à différentes et fréquentes reprises : car toutes les fausses pudibonderies du monde n'empêcheront pas que ce soit là le point capital, la clé de la voûte conjugale. Aujourd'hui je veux vous parler de la première des deux grandes réformes proposées par la cinquième sous-commis-

sion : celle qui touche au devoir d'obéissance envers le mari, prescrit à la femme par le vieux Code. La nouvelle rédaction (si elle devient légale un jour) dira simplement :

« Les droits des époux sont égaux dans le mariage. »

L'ancienne rédaction, toujours en vigueur, dit au contraire :

« La femme doit obéissance au mari... La femme doit suivre son mari, etc. »

Il me semble, Françoise, que je vous vois sourire... Voilà même que vous riez tout franchement. Je ne m'en étonne guère. Chaque fois qu'on parle à une jeune femme moderne de son devoir d'obéissance conjugale, elle ne peut pas s'empêcher de rire. C'est une observation que vous pourrez faire vous-même quand vous assisterez à un mariage civil, une observation que tous les maires et adjoints vous confirmeront : au moment où l'officier de l'état civil lit le fameux article du Code, le mari prend un air embarrassé et la mariée se pince les lèvres pour ne pas éclater. Et cela, non pas seulement à Paris, non pas seulement dans les villes de la province, mais dans les moindres hameaux, dans les bourgades les plus reculées.

Qu'est-ce que cela signifie ?

Cela signifie qu'en France, selon la pratique des mœurs conjugales, l'épouse ne se croit pas tenue à obéir à son mari, dans le sens où un enfant obéit à ses parents : sens qu'attribuait le Code Napoléon, il y a cent ans, à ce devoir d'obéissance féminine. Le Code Napoléon ne se gêne pas pour laisser comprendre qu'il

considère la femme comme une enfant mineure, destinée à subir une volonté supérieure, plus ferme, plus éclairée. Mais cent ans, et même un peu plus, ont passé depuis la promulgation du Code civil : la doctrine de la femme-enfant est fortement combattue par les femmes ; peu d'hommes osent encore la défendre. Quant à la pratique des ménages, — même en négligeant le cas, souvent célébré par les vaudevilles, où la femme gouverne tyranniquement le mari, — l'usage courant est qu'aucun des conjoints ne commande vraiment à l'autre. Le mari, la femme ont chacun son département : par exemple, Monsieur a les ministères des finances et du travail ; Madame a ceux de l'intérieur, de l'enseignement, des relations extérieures. Chacun d'eux prétend garder la primauté dans son ministère ; mais la vie conjugale harmonieuse offre l'occasion d'un perpétuel conseil des ministres ; et si les époux discutent parfois une décision à prendre, ils ne la prennent que d'accord. En somme, il n'y a pas aujourd'hui (sauf la lettre du Code) de chef de la communauté. Il y a deux associés s'attribuant des droits égaux. La suppression du mot *obéissance*, l'insertion du principe d'égalité mettront donc simplement la loi d'accord avec les mœurs.

Toutefois, une femme adroite comme vous, Françoise, et comme vous soucieuse de la bonne entente, fera sagement, sur le point de l'obéissance, d'opérer sa petite réforme beaucoup plus dans le fait que dans la charte conjugale. N'oubliez pas, ô jeunes femmes, que la conception 1805 du rôle social de la femme, cette conception que vous répudiez, que vous détestez,

est encore (qu'ils l'avouent ou non) celle de neuf sur dix de vos maris. Vîtes-vous jamais privilégiés immoler avec enthousiasme leurs privilèges?... Oui, je sais bien : la nuit du 4 août... On n'en cite qu'une : et le lendemain ne fut pas pour encourager des imitateurs. Vos maris trouvent un évident avantage au régime du Code Napoléon, qui vous fait mineures, sous leur tutelle. A moins d'être héroïques ou supérieurement intelligents (qualités également rares), ils souhaiteraient le maintien strict de ce vieux Code. S'ils cèdent dans la réalité, c'est que la force des idées est irrésistible, et que vous travaillez sans cesse, vous les femmes, à faire triompher vos idées, qui sont justes. Vos maris ne feront pas la nuit du 4 août ; mais vous avez, vous, toutes les nuits et tous les jours pour imposer, non point par la ruse, mais par l'autorité de la raison et de la tendresse, ce principe d'égalité conjugale, loi du ménage moderne. Établissez-la en fait ; ne la proclamez qu'une fois établie. La plupart des privilégiés ont plus peur de l'annonce des réformes que des réformes elles-mêmes. Ah ! qu'une femme est maladroite, si elle se pose, dans son propre ménage, en réformiste du Code civil ! Aussitôt, elle incite son mari à penser à ce Code, que la plupart d'entre nous ignorent ou qu'ils ont oublié, à ce vieux Code qui nous arme terriblement contre la femme !

Il est vrai que, pratiquement, le temps a bien rouillé ces armes légales ; je demande le moyen que possède un mari pour contraindre sa femme à l'obéissance passive, par exemple à s'asseoir quand elle a envie de res-

ter debout ! Je ne vois que les coups, qui sont un cas de divorce. Toute dispute sur l'obéissance, dans un ménage, est donc stérile ; mais c'est une dispute et, par conséquent, un désordre conjugal. La femme dit : « Je ne veux pas. » Le mari répond : « Tu dois !... » Cet échange de répliques contradictoires n'a d'autre effet que d'exaspérer les nerfs des deux conjoints. La sagesse commande aux ménages modernes de pratiquer sincèrement le système de l'égalité des droits, mais aussi, sauf si le mari est très particulièrement intelligent et accessible aux idées, de discuter le moins possible la question de principe. Car cette discussion engage les conjoints dans une impasse. Le mari rétrograde a la loi pour lui ; l'épouse réformiste a pour elle les mœurs. Ce dernier lot étant de beaucoup le meilleur, la femme peut le payer d'un peu de modestie.

— Et les maris, suggérez-vous, ne serait-il pas opportun de leur donner quelques conseils sur la matière ? Maxime lui-même, quand il s'est fourré une idée dans la tête, est insupportable. J'ai beau le raisonner, lui montrer qu'il a tort : quand je l'ai effectivement convaincu de son tort, il conclut d'un air boudeur : « Assez discuté, ce sera comme ça... »

— Et c'est « comme ça » ?...

— Ah ! non, par exemple...

Vous avez raison, Françoise ; il convient que je fasse aussi la leçon à Maxime. Mais je me garderai bien de la lui faire par des raisonnements, comme à vous : sous prétexte qu'ils travaillent une partie de la journée, les maris prétendent exercer à domicile une paresse intellectuelle absolue. Je me contenterai de

lui raconter, par votre gracieuse entremise, certain souvenir de ma jeunesse.

Quand j'étais tout petit enfant, en province, j'avais un très vieil oncle, marié à une très vieille tante, qui vivaient dans la même ville que nous. La vieille tante portait des jupes plissées autour de la taille, des bonnets noirs ornés de petits rubans de velours, et toujours un châle de laine tricotée autour du cou et de la poitrine, car elle était très frileuse. L'oncle était un grand vieillard sec et jaune, très soigné, toujours en redingote sombre et en pantalon clair. Il respirait bruyamment, — car il souffrait d'emphysème ; — sa parole était brève et coupante, et je n'aimais pas à regarder ses petits yeux dont le bleu verdissant faisait penser à une turquoise morte.

Mon oncle avait la réputation d'un tyran ; ma tante celle d'une victime. Non pas qu'il la battît ; il se piquait d'excellentes manières. Mais l'objet de toute son activité était évidemment de taquiner sa femme, de lui imposer exactement le contraire de ce qu'elle souhaitait. Au moment de partir pour dîner en ville, s'il s'apercevait que la pauvre dame coiffait son chapeau avec quelque entrain, il déclarait sèchement qu'il sentait la menace d'un étouffement et qu'on ne sortirait pas. Chaque repas était le prétexte à de savantes tortures morales infligées à la ménagère : un rôti mal cuit valait quinze jours de reproches et de railleries. Toutes les fenêtres, soudain, devaient être ouvertes dans l'appartement, en plein mois de janvier, parce que l'asthme du mari exigeait de l'air ; cependant, la

pauvre épouse était contrainte de demeurer, serrant son châle de laine contre sa bouche pour ne pas tousser : la toux de ma tante exaspérait mon oncle... Enfin, ce digne homme avait inventé une taquinerie quotidienne, qui, le soir, lui aiguissait certainement l'appétit : c'était de maintenir chez lui l'usage, peu à peu désuet, de dîner à cinq heures. Tout le monde autour de lui dînait aux environs de six heures et demie ; quelques novateurs risquaient même sept heures : seul, mon oncle exigeait que le potage fumât à cinq heures sur sa table. Et cela exaspérait ma tante, qui se plaisait aux visites, aux papotages d'après-midi, et serait volontiers rentrée le plus tard possible auprès de son tyran.

Les tyrans meurent parfois avant les victimes. Mon oncle mourut un beau matin, non pas d'asthme, mais d'indigestion, tout simplement. Il mourut ; on l'enterra ; je suivis son convoi, avec toute la ville ; et je dois confesser qu'en le conduisant à sa dernière demeure ses concitoyens ne célébrèrent pas sa mémoire.

Ma tante ne figurait pas au cortège : c'était un jour d'avril assez humide ; le médecin, disait-on, craignait qu'elle ne prît froid. Quand nous revînmes, avec toute la famille, lui offrir nos condoléances, nous la trouvâmes assise au coin d'un joli feu clair, dans son salon dont les fenêtres demeuraient soigneusement closes. Elle écouta d'un air distrait les consolations qui lui furent offertes. Puis, tout le monde ayant accompli ce devoir, elle tira le cordon de sonnette voisin de la cheminée. La vieille cuisinière parut. Et la

famille assemblée entendit ma tante prononcer ces simples mots :

— Marceline, vous servirez ce soir le dîner à six heures et demie.

Ce fut toute l'oraison funèbre du tyran.

Racontez cette histoire à Maxime, ma chère Françoise ; et qu'il médite sur cette vérité, plus vraie encore dans un ménage d'aujourd'hui que dans un ménage de jadis :

Il faut que le mari choisisse entre l'amour et l'obéissance de sa femme.

V

Histoire de la dame potelée

N'allez pas croire, chère Françoise, que vous seule me fassiez l'honneur de me demander parfois une consultation sur les cas ambigus. Mon incompetence universelle est souvent questionnée, soit par des reporters, soit même par des visiteurs inconnus.

Oh ! je ne m'illusionne pas. Les reporters frappent à ma porte parce qu'elle est réputée complaisante : lorsqu'on fait soi-même profession d'écrire, ne serait-ce pas un laid égoïsme que de refuser l'aubaine de quelques lignes à un jeune confrère en mal d'interview ? Quant aux inconnus — des inconnues, le plus souvent — ce qui les attire est un vague renom de spécialité en psychologie féminine. Voyez-vous, ma nièce, j'aurais beau consacrer mon âge mûr à publier des tables de logarithmes, on y signalerait encore une certaine habileté à analyser la femme. Vaille que vaille, je me sens d'ailleurs moins ridicule dissertant sur les

cas de conscience féminins que sur le Maroc ou l'opéra populaire. De telles consultations, dites « psychologiques », ont en outre cet avantage qu'elles sont rarement publiées, et qu'on ne lit pas le lendemain, au-dessus de sa propre signature, le contraire des propos qu'on a tenus.

Un soir de la semaine dernière, comme je rentrais au logis, mon valet de chambre, en me débarrassant de mon pardessus, me dit :

— Il est venu une dame pour Monsieur.

— Quelle dame, Constant ?

— Une dame que je ne connais pas, et qui n'a pas voulu se nommer.

Aucun désir de voir cette dame ne me travailla. La curiosité pour l'anonyme passe aux écrivains avant trente ans et après trois ou quatre expériences.

— J'ai dit que Monsieur recevait tous les jours entre une heure et demie et deux heures, reprit Constant.

— Diable ! Alors, elle reviendra ?

— Oui. Elle reviendra demain, probablement.

Comme pour se justifier de n'avoir pas définitivement éconduit l'inconnue, il ajouta :

— C'est une dame « bien ».

Il dit cela d'un ton pénétré, qui m'égayait.

— Vraiment, Constant, elle vous plaît ? Quel type de femme est-ce donc ? Petite ou grande ?

— Ni grande, ni petite, Monsieur.

— Grasse ou maigre ?

— Ni grasse ni maigre... Plutôt pas maigre. C'est une dame... comme on dit... une dame... potelée.

— Eh bien, Constant, si je suis là demain quand elle viendra, vous recevrez la dame potelée.

Le lendemain, après déjeuner, je fumais paisiblement le dernier tiers de mon cigare, — le tiers amer qui parfois roussit la moustache, — lorsque Constant entr'ouvrit la porte de mon cabinet.

— Monsieur... c'est la dame.

— La dame ?...

J'avais déjà oublié la visiteuse annoncée.

— Monsieur, reprit l'honnête serviteur en baissant les yeux comme s'il proférait une inconvenance, c'est la... dame potelée.

L'attitude pudique de Constant me mit de nouveau en bonne humeur :

— Priez cette dame de m'attendre au salon : je vais l'y rejoindre dans un instant.

Il faisait un aimable temps, sans froidure et sans soleil, un de ces jours où l'automne semble trop se plaire à Paris pour jamais céder sa place à l'hiver. En entrant au salon, j'aperçus une dame assise à contre-lumière ; elle me parut, au premier coup d'œil, vêtue et coiffée avec soin, mais sans ce je ne sais quoi de rare, de personnel, d'amusant, que l'Académie elle-même, en son dictionnaire, et sur l'insistance du cardinal Perraud, fut bien forcée d'appeler du « chic ». Le plus notable de son attifage était une voilette abat-jour entourant le chapeau ; une voilette de tulle mauve à gros pois violets, plus gros, plus rapprochés qu'on ne les porte lorsqu'on cherche seulement à parer son visage et non à le dissimuler. Et déjà cette voi-

lette me fut un indice sur le caractère de la visiteuse.

« Elle s'est mise en tenue de confiance, de mystère, de roman, pensai-je.. A quoi bon, grands dieux ! »

D'instinct, je me sentis en garde contre sa sincérité : les sentiments sincères, les vifs mouvements du cœur, les grands désarrois d'âme n'ont point coutume de faire toilette, et de choisir une nuance ou un dessin de tulle appropriés.

— Ah ! Monsieur, fit-elle en se levant à demi, puis se rasant aussitôt, tandis que moi-même je m'installais en face d'elle... Ah ! Monsieur, comme je suis confuse de vous importuner... et comme je suis touchée de votre accueil ! Quelque chose me disait que vous voudriez bien me recevoir... Oui, je viens ici, je vous l'avoue, poussée par une véritable impulsion intérieure... Croyez-vous à la télépathie ? C'est un phénomène de télépathie qui m'a attirée, comme on court au médecin ou au confesseur...

Quand on me tient de pareils propos, ma chère nièce, on me cause un réel malaise, à moins que l'on me donne envie de rire. Mais, je vous l'ai dit, ce jour-là, Constant m'avait égayé : je laissai donc parler l'inconnue, et je me divertis à l'écouter comme si elle eût parlé à un autre.

J'appris ainsi qu'elle faisait de mes livres sa nourriture spirituelle ordinaire (elle n'en avait pas lu un seul jusqu'au bout, cela me devint manifeste par la suite) ; qu'on l'avait mariée à dix-sept ans avec un homme excellent, oh ! excellent... « mais enfin, vous comprenez... haute situation dans un établissement financier... très occupé... un homme de précision et de

chiffres... » ; qu'elle avait été une jeune fille « tellement, tellement pure », et que maintenant elle était une épouse « inattaquable... pour cela... elle défiait la calomnie... » J'appris enfin qu'elle était mère d'un jeune potache de onze ans, pensionnaire au lycée Lakanal. Onze et dix-huit vingt-neuf ; elle me signala ce fait arithmétique pour bien me convaincre qu'elle n'avait pas trente ans. Elle me convainquit surtout qu'elle était résolue à ne pas les avoir de longtemps.

Cependant, je la regardais, je la soumettais à cette minutieuse inspection où excellent les yeux de myope, à bonne distance. Elle avait, pour parler plus à l'aise, relevé sa voilette abat-jour ; bien qu'elle tournât le dos aux fenêtres, je la voyais fort bien. J'admiraï la justesse de l'épithète choisie par Constant : ma « cliente » était vraiment une dame potelée.

Le visage, rond sous le chapeau mauve et les cheveux blondis, — le visage aux traits menus, bouche en cerise, nez puéril, petits yeux bleu vert, petit front, petit menton fosseté, — était celui d'un bébé prospère, d'un bébé primé au concours. Des mains gras-souillettes gonflaient les gants de Suède un peu justes. Les pieds, courts et cambrés, supportaient avec impatience l'étau des chaussures. La taille, — j'entends celle qu'enveloppe le corset, — semblait étroite, peut-être grâce au corset ; mais, au-dessus et au-dessous de cette ligne équatoriale, des contours gentiment arrondis décelaient les intentions généreuses de la nature sur ce corps féminin mûrissant.

Constant avait raison : la dame n'était pas une dame grasse : c'était une dame potelée dans toute la force

du terme. On eût dit même qu'elle se potelait à vue d'œil. N'importe, c'était une appétissante personne. Et ses façons prétentieuses, son défaut de « chic », les erreurs de sa toilette, son bavardage même, tout cela devenait tolérable (pourquoi ne vous l'avouerais-je pas), justement parce qu'elle était appétissante.

Tolérable, à condition toutefois de n'être pas interminable. Je commençai d'être inquiet lorsqu'elle entama une dissertation latérale, sur sa façon d'amour maternel à l'égard du potache de Lakanal.

— Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de mères aussi dévouées que moi à l'éducation de son enfant. J'ai là-dessus des idées modernes. L'éducation...

— Madame, interrompis-je, excusez-moi... je crains de ne pouvoir vous consacrer tout le temps que je souhaiterais... Or, vous ne m'avez pas dit encore ce qui me vaut l'honneur de votre visite et en quoi je puis vous servir.

Elle s'arrêta, un instant interloquée... Puis :

— Oui, je conçois... vos moments sont précieux... Mais il fallait bien vous mettre en état de juger mon cas... et de me juger... D'ailleurs, vous dire tout de suite le fond des choses, non, je ne pouvais pas... ça se serait arrêté là (elle désignait le creux imperceptible de son corsage, juste à l'endroit où pendait, au bout d'une chaînette d'or, une perle baroque). Monsieur, *maintenant que vous me connaissez*, je vais vous demander un grand service : aidez-moi à sauver un être humain digne de pitié, digne d'estime... voulez-vous m'y aider, dites, voulez-vous ?

Elle joignit, pour corser cette prière, ses deux mains,

autant qu'on peut joindre deux mains dont l'une est libre et l'autre enfoncée dans un minuscule manchon de zibeline.

Je fis un geste vague, un geste de sympathie avec réserve, qui s'efforçait de signifier :

« Mon Dieu, Madame, avant de mériter la médaille, je tiens à connaître le genre de sauvetage que vous me proposez. »

Elle comprit et se hâta d'ajouter :

— Oh ! je ne vous demande aucune démarche, Monsieur ; un conseil seulement... pour moi un peu... et surtout pour un pauvre enfant très malheureux... (Elle soupira, comprimant sa poitrine, comme au théâtre.) Imaginez ce que souffre une honnête femme quand un ami jeune, bon, charmant, délicat, pour qui elle éprouve une sincère affection, lui demande... de cesser d'être honnête femme, en lui assurant qu'il ne peut vivre si elle résiste ; que, si elle résiste, il ira chercher la mort ; oui, Monsieur, la mort... dans les pays lointains, aux colonies, là où l'on meurt infailliblement de la fièvre. Et encore, c'est moi qui ai obtenu cela de lui ; il voulait d'abord se tuer ici, à Paris, d'un coup de revolver... ou bien en laissant ouvert dans sa chambre un robinet à gaz... Je lui ai dit : « Émile... je vous le défends... (Je l'appelle par son prénom, il est si jeune, vingt-trois ans, et parent de mon mari.) Émile, si vous ne le faites pas pour vous, faites-le pour moi ; songez au scandale !.. On chercherait les causes de votre suicide, on finirait par les découvrir, et je serais perdue de réputation... » Il a cédé, il a renoncé au revolver et au gaz ; mais il s'est écrié :

« Soit, j'irai mourir de la fièvre aux colonies... » Et alors... Monsieur, j'ai cette menace... suspendue au-dessus de ma tête. A chaque refus... je risque de voir cet enfant plein de vie courir au-devant de la mort...

Ici la dame potelée tira du manchon de zibeline une petite boule de batiste et se tamponna les yeux, qu'elle avait un peu humides. Beaucoup de personnes sont, en effet, surtout sensibles à leur propre éloquence : rien ne les attendrit à l'égal des choses touchantes qu'elles profèrent...

Accusez mon cœur d'être pétrifié, Françoise : je n'avais pas les yeux humides. Le danger, couru par Émile ne m'ôtait pas ma sérénité, parce que dès lors, j'étais bien sûr qu'Émile n'en courait aucun. On peut être parfaitement rassuré sur le compte des hommes qui usent couramment, comme moyen de pression en amour, de la menace de se supprimer. L'aisance, l'abondance avec laquelle ils parlent de cette éventualité prouvent qu'ils ne l'envisagent pas sérieusement. Tout être humain qui, vraiment, regarde en face sa propre fin, et qui, tenant en main l'arme de Werther, se dit comme lui : « Voilà la clé de ma prison » — une gravité singulière se répand aussitôt sur ses actes et ses paroles. Il n'aurait garde d'annoncer son projet, puisque le divulguer, c'est risquer des entraves : la discrétion de la tombe est déjà sur lui. Au contraire, celui qui clame à tout bout de champ : « Je vais me tuer » révèle seulement un fâcheux penchant au chantage sentimental. Si quelque jour il se détermine à l'action, ce sera, soyez-en sûr, non pas pour

se faire le moindre mal à lui-même, mais pour faire à *l'autre* le plus de mal possible.

— Ne vous alarmez pas, Madame, dis-je à la dame potelée. Émile ne se tuera pas, et il ne quittera pas Paris.

— Vous croyez, n'est-ce pas ? répliqua-t-elle, le visage de nouveau pimpant et paré. (La boule de batiste du mouchoir contenait évidemment une minuscule houppe à poudre.) Il m'aime trop pour renoncer à me voir !

Et elle ajouta, me prouvant ainsi que beaucoup de naïveté s'accordait en elle avec tant de minauderies :

— Deux fois déjà, il m'a laissée sur cette menace... J'ai passé deux nuits horribles. Le lendemain, il est, chaque fois, venu se jeter à mes pieds, en me disant : « Je ne peux pas... Mourir n'est rien, mais je ne peux pas vous quitter. » Chaque fois, aussi, naturellement, j'ai dû lui faire quelques menues concessions... Oh ! rien de grave, je vous le jure... je suis sûre de moi... mais pourtant... cela crée entre lui et moi une complicité... et cela l'encourage.

Elle fit une pause assez longue puis, brusquement, me demanda :

— Avez-vous lu l'*Amour*, de Michelet, Monsieur ?

— Oui, Madame, répliquai-je, point autrement surpris de ce crochet subit dans une conversation féminine.

— Eh bien ! il y a dans l'*Amour*, de Michelet, l'histoire d'un jeune cousin malade qui s'éprend de la jeune femme mariée chez qui il est soigné... et elle aussi s'en éprend, bien qu'elle soit une honnête femme. Vous voyez que c'est mon cas.

— Sauf, objectai-je, que M. Émile n'est point malade.

— Oh ! non. Il a même une santé de fer... Dans Michelet, la jeune femme se décide à tout raconter à son mari : que son cousin lui fait la cour et qu'elle est tentée de céder ; tout, enfin. L'auteur recommande ce système. En effet, le mari pardonne, embrasse sa femme, éloigne le cousin et chacun redevient heureux. Est-ce qu'il faut me résoudre à cela, Monsieur ? Est-ce qu'il faut aller me jeter aux pieds de mon mari et tout lui avouer ?... Voilà le conseil que je suis venue solliciter. Ne me le refusez pas, Monsieur, je vous le demande en grâce...

Et les deux mains grassouillettes, cette fois libérées du manchon, se joignaient de nouveau dans un geste un peu gauche, un peu appris, mais gentil tout de même.

— Madame, répliquai-je, après quelques instants de réflexion, il serait bon de lire Michelet touchant l'amour, ne fût-ce que pour se convaincre que ce sentiment, essentiel, éternel, est soumis à la mode quant à son expression. Michelet écrivait à une époque où l'amour se portait grand et empanaché comme vos chapeaux d'aujourd'hui. Quand une femme de cette époque allait — selon vos expressions — se jeter aux pieds de son mari pour lui avouer des choses désobligeantes, le mari était incité, par les mœurs, par la littérature et même par la loi, à la relever et à lui pardonner. S'il était officier de marine en retraite, il saisissait même cette occasion pour l'appeler « créature de Dieu ». Aujourd'hui, la loi, les mœurs et la littérature traitent l'amour avec plus de réalisme. Libre à vous de regretter le temps de Michelet et de M. de Montaignin : vous n'en vivez pas moins au début du vingtième siècle ; il vous faut traiter l'amour,

non comme une pure poésie, mais comme du réel. Cela importe d'autant plus que, même si on le traite en poésie, il s'arrange toujours par finir en réalité.

— Oh ! Monsieur !

— Il n'y a pas de « Oh ! Monsieur... » qui tienne, et, puisque vous voulez une consultation, je commencerai par établir votre diagnostic. Vous avez beau vous leurrer de poésie, et vous comparer aux héroïnes de Michelet, vous êtes de notre temps, Madame. Vous êtes, en matière d'amour, une réaliste, et M. Émile (souffrez que je vous le dise), ne me paraît pas disposé à vous guider vers le rêve. Donc, prenez garde ! Toute cette poésie, agrémentée de psychologie et même de tendres remords, tend tout simplement à une chose réelle... et vulgaire... D'autre part, je tiens de vous même que monsieur votre mari est un homme à l'esprit exact et positif. Quand vous lui jouerez la scène de Michelet, savez-vous ce qu'il en retiendra ? Que vous avez eu besoin de votre vertu, et du sentiment de vos devoirs, pour ne pas le frustrer de son dû. Gardez-vous d'espérer qu'il vous en estimera davantage ! Il trouverait monstrueux que vous n'eussiez pas résisté ; il vous tiendra rancune d'avoir lutté avec vous-même pour résister. Ce que veulent les maris, ce n'est pas qu'on leur demeure fidèle à force de renoncement, mais bien *qu'on les préfère sans effort*. Réjouissez-vous donc que votre mari ignore les sentiments à la fois affectueux et craintifs que vous inspire M. Émile ; veillez à ce qu'il ignore même votre vertu : elle lui semblera toujours moindre qu'il ne l'espérait. Il n'est jamais bon et il est rarement utile de mentir en

amour : cependant, on ne doit pas accabler les gens de vérités désagréables, sous couleur de franchise.

— Mais, Monsieur, si je n'avoue pas tout à mon mari, comment résister à Émile ?

— Le point est de savoir si vous êtes résolue à la résistance. Oui ? Alors, soyez réaliste à votre tour. Abjurez les rêves de scène pathétique : tout cela, voyez-vous, c'est encore une pâture sentimentale ; c'est ce que les casuites appellent de la *délectation morose*. Il n'est pour vous qu'un moyen de salut : ne plus voir du tout M. Émile, car, puisque vous le voyez avec plaisir, vous êtes, à chaque entrevue, moins forte contre lui. — Votre mari vous impose-t-il de voir M. Émile ? Vous n'osez dire oui... Vous voyez M. Émile surtout hors de chez vous, n'est-ce pas ?... (La dame potelée fit un petit signe de tête affirmatif.) Et quand il est venu vous voir chez vous, vous ne le dites pas toujours à votre mari ? (Nouveau petit signe de tête, afflux de sang aux joues.) Bon... Vous n'avez jamais été le voir chez lui ?

— Oh ! non, jamais ! jamais ! Mais il devient si pressant... si menaçant... que je ne sais plus comment refuser.

— Laissez-le presser, menacer. M. Émile ne fera pas de scandale. Le jour où il vous verra décidée à n'entretenir avec lui que des relations de politesse, il n'insistera pas. Il dépassera même vos intentions, probablement, et deviendra hostile.

— Ah ! vous ne le connaissez pas... C'est le cœur le plus tendre...

— Je connais M. Émile, chère Madame, mieux que vous, parce que je le juge de sang-froid. Certes ! vous allez souffrir quelque peu, subir des angoisses, et peut-

être des ennuis. Que voulez-vous, Madame, il ne fallait pas permettre à un jeune homme de s'éprendre de vous. C'est très facile de barrer la première tentative d'un courtisan par de l'ironie ou de la sévérité ; à la seconde, c'est déjà plus malaisé si on a toléré la première. Au bout de six mois, c'est un petit drame intime à dénouer. Très peu de femmes se résolvent expressément à la faute. Elles y glissent par de menues concessions, dont les dernières, parfois, leur semblent des contraintes. Surtout les femmes dont la volonté n'a pas été éduquée, formée, entraînée dès l'enfance, et c'est le cas de la plupart de vos contemporaines... On ne vous a pas habituée, Madame, à regarder en vous-même, à vous demander : « Voyons, où vais-je?... » Vous voulez sans vouloir. Je vais être un peu dur pour vous, mais tout à l'heure, quand vous m'aurez quitté, vous reconnaîtrez que j'avais raison. Eh bien ! vous souhaitez être vaincue ! Vous avez une peur extrême que M. Émile ne s'en aille ! Votre état de tentation, de fermentation, vous ravit... Ne protestez pas, je vous en prie ! Vous ne vivez vraiment, vous semble-t-il, que depuis cette intrigue. Et votre visite ici est un des épisodes du roman. Allons ! Allons ! un petit effort de sincérité, de réalité ! Michelet, *l'Amour, l'Oiseau, la Femme*, tout cela est fort bien : mais c'est de la littérature. Le mariage est une réalité, un contrat positif : on ne peut à la fois l'observer et le trahir. Nombre de femmes essayent de composer avec cette vérité de la Palisse, vaine tentative qui aboutit infailliblement à trahir le contrat, moitié voulant, moitié ne voulant pas. En sortant

d'ici, Madame, je veux que vous vous disiez : « Je ne suis pas une héroïne de vertu. Je suis une femme qui a envie de tromper son mari. » Répétez-vous cela un certain nombre de fois. Si, après, vous n'êtes pas disposée à éloigner votre M. Émile, il n'y a rien à faire ; l'inévitable s'accomplira...

A plusieurs reprises, la dame potelée avait essayé d'arrêter cette petite mercuriale par des gestes et des interjections. Elle finit par renoncer à me faire taire ; elle pâlit ; je crus un instant qu'elle allait répliquer, à son tour, des choses pénibles. Mais, aux derniers mots que je lui dis, elle laissa couler son mouchoir par terre ; sa figure de bébé prospère se décomposa, vraiment comme une figure d'enfant...

Et, cette fois, naturellement, puérilement, gentiment, elle fondit en larmes.

Déjà je maudissais ma franchise et mon rôle improvisé de conseiller pour perruche, quand elle se leva, essuya ses yeux, prit son manchon que je lui tendais et, rabattant la voilette abat-jour, se dirigea vers la porte.

Je l'accompagnai, assez penaud, jusqu'à l'escalier. Sur le seuil, elle me dit :

— Vous savez... je ne vous en veux pas... seulement... seulement... voyez-vous... je l'aime tant !

Des pleurs rejaillirent à travers les réseaux violets de la voilette. Elle se sauva vite, vite, sans se retourner.

J'ai dans l'idée, Françoise, que je reverrai quelque jour la dame potelée. Et, dans ce cas, je vous tiendrai au courant de l'aventure.

VI

Coquetterie de jeune fille, coquetterie de jeune femme. — Le budget de toilette. — La course au « toujours plus cher ». — Petite chose infiniment coûteuse. — Deux axiomes. — Espoir de réforme : les diverses élégances. — Un bon programme.

Naguère, ma chère Françoise, quand l'Institut Berquin abritait encore votre calme vie de jeune fille, il m'arriva de vous adresser une petite homélie épistolaire sur ce que j'appelais : les deux coquetteries. Il y en a, vous disais-je, une bonne et une mauvaise. La bonne coquetterie est tout simplement une des formes de la courtoisie sociale : s'efforcer de rendre, le plus possible, sa présence agréable aux autres. Une femme mal habillée est offusquante, comme un homme de mauvaises manières. Contribuer à l'agrément de son milieu par la façon dont elle se vêt, voilà, pour la femme, la bonne coquetterie. C'est, en somme, un effort d'équilibre et d'harmonie ; c'est la coquetterie *altruiste*.

L'autre coquetterie — la mauvaise — s'efforce, au contraire, non pas de favoriser l'équilibre et l'har-

nie du milieu où l'on fréquente, mais bien de bousculer cet équilibre et de rompre cette harmonie. Elle ne souhaite pas tant plaire à autrui que l'étonner, que l'aguicher, voire l'humilier. C'est la coquetterie *égoïste*.

Je vous disais encore, ma charmante nièce, qu'à mon sens la toilette d'une femme doit être « sincère », c'est-à-dire qu'elle doit exprimer, autant que possible, l'état social et l'état de fortune de la femme qui la porte. Fâcheuse enseigne qu'une toilette de femme, si c'est une enseigne mensongère ! Non pas-seulement parce que la sincérité est belle et le mensonge laid, mais parce qu'une femme se prépare cent déboires, cent humiliations, si elle s'habille « au-dessus de son état de vie ».

Telles étaient les directions générales que je donnais à la jolie pensionnaire de Mme Rochette. Il me faut vous avouer qu'en vous les donnant, je souriais un peu derrière mon écritoire. Une pensionnaire de Mme Rochette ne risquait guère, en effet, d'être ravagée par la coquetterie : ou du moins sa coquetterie était condamnée à demeurer platonique. Certes j'avais surpris, certaine fois que l'honneur m'était échu d'accompagner Françoise dans ce qu'elle appelait « les magasins », une réelle fièvre dans ses regards, dans ses gestes, et une attirance instinctive vers les choses de luxe. Mais, comme je savais les limites de son budget, — et aussi les idées de la chère Mme Le Quellien touchant la toilette, — j'étais bien rassuré sur l'échec final de ces velléités somptuaires. Et je me divertissais à vous exposer des théories générales sur la co-

quetterie, bonne ou mauvaise, plutôt pour rester fidèle à mon rôle d'oncle sermonneur que pour parer à un péril immédiat.

Aujourd'hui, Françoise, les choses ne vont plus de même. Vous êtes mariée : vous êtes, dans une large mesure, maîtresse de votre budget. (Quel que soit le système adopté dans un ménage, la femme est presque toujours l'intendante de la plus grosse portion du budget, encore que certains maris naïfs s'imaginent le contraire.) Il dépend donc de vous d'utiliser les ressources communes dans l'ordre et la mesure de vos goûts. Or, de tous les goûts de la femme moderne, celui qui est sans contredit le plus coûteux à satisfaire, c'est le goût de la toilette luxueuse. Ainsi, tandis que la coquetterie d'une jeune fille ne saurait être jamais qu'un jeu sans conséquence, la coquetterie de l'épouse se répercute aussitôt sur l'un des liens essentiels du mariage : *l'intérêt*. Je vous montrerai d'ailleurs qu'elle n'a pas moins d'effet sur les deux autres liens, qui sont : *l'amour* et *l'habitude*.

La répercussion sur les intérêts du ménage est d'autant moins négligeable que la caractéristique de la toilette féminine moderne, c'est d'être coûteuse, et de plus en plus coûteuse.

Observez les femmes que, l'après-midi, déversent rue de la Paix, en cette saison, les automobiles et les équipages : vous qui savez maintenant le prix des choses, vous supputerez rapidement que beaucoup d'entre elles, ne portassent-elles comme bijoux qu'un rang de perles et quelques bagues, arborent, étoffes, dentelles, fourrures et chapeau, pour cent mille francs de toi-

lette. Et vous-même me confessiez récemment que « cela augmente d'année en année ». Rien n'est plus facile que de s'en convaincre : il suffit de feuilleter les collections de journaux mondains d'il y a dix ans, quinze ans, vingt ans. Même sous le second Empire, célèbre par ses prodigalités, une femme était élégante à moitié compte d'aujourd'hui. Et Balzac fait sourire de pitié une mondaine de 1906, à lire la description des toilettes de Mme de Mortsauf ou de Delphine de Nucingen.

Je me suis souvent demandé, ma chère nièce (et ceci sera, si vous le permettez, une digression), à quoi tient cette perpétuelle surenchère des modistes et des couturières en matière de toilette féminine. Elles y renonceraient certainement si leur clientèle ne les suivait pas : on doit même penser que la clientèle les précède et les stimule. Les raisons qu'ont les femmes de vouloir toujours du plus cher, — et cela avec l'assentiment de leurs époux, car, autrement, la progression serait tôt arrêtée, — sont évidemment des raisons de vanité. On ne se distingue guère plus de son voisin, de nos jours, à Paris du moins, par le luxe de l'appartement, des laquais et des équipages. Le nombre des hôtels particuliers décroît sans relâche : tous les appartements tendent à se ressembler. Les automobiles soumettent à une règle quasi-uniforme le luxe de la locomotion : bien malin qui perçoit à l'œil nu une différence de trois mille francs entre une limousine et une autre. Tout le monde fait des déplacements analogues dans les mêmes saisons. En un mot, un certain état de vie moyennement luxueux

s'est répandu, démocratisé à l'extrême, au grand dommage des vanités très riches. Il a donc fallu trouver la petite chose infiniment coûteuse qui séparât les très riches des riches médiocres. La toilette féminine moderne est cette petite chose. Par l'utilisation des dentelles, des broderies anciennes, par l'adjonction des fourrures rares, on est parvenu à faire tenir une dépense énorme sous un très petit volume. On hésite encore à décider l'adjonction des pierres précieuses : mais soyez assurée qu'on y viendra. Les milliardaires américains n'en sont-ils pas déjà à boutonner leurs caleçons avec des diamants de prix ? Du moment que la toilette féminine est devenue le signe extérieur de la richesse (comme jadis les laquais et les équipages), la vaniteuse richesse ira jusqu'au bout de son effort.

Une digression !... vous disais-je en commençant le précédent paragraphe. Eh bien ! je me trompais ; ce n'était pas une digression. C'est le sujet même de cette lettre. Puisque la toilette féminine devient un objet de concours entre gros budgets, à qui manifestera le mieux son embonpoint et sa solidité, il est clair que les budgets fragiles et minces sont d'avance vaincus dans la lutte. Et non seulement les fragiles et les minces, mais tous ceux dont l'ampleur et la résistance sont seulement moyennes.

Femmes, qui vous imaginez pouvoir donner l'impression de l'élégance suprême en consacrant chaque année trois mille, cinq mille, huit mille, dix mille francs à votre toilette (ce qui est déjà démesuré pour la plupart des budgets moyens, même à Paris), quittez

toute espérance : vous ne tromperez pas les connaisseurs, les seuls dont, au fond, vous souhaitez le suffrage. Vous donnerez seulement l'impression de l'effort... Réfléchissez un instant ! A Paris, et dans les villes où l'on prétend s'habiller « comme à Paris », toutes les femmes soucieuses de toilette sont merveilleusement averties du prix des choses, du nom et de la qualité des fournisseurs. Une Parisienne élégante, en trois coups d'œil, aura évalué votre vêtue à cinquante francs près, et ne se trompera guère sur les adresses où vous l'avez prise. Votre dépense de toilette sera donc immédiatement classée. L'opinion, pour laquelle vous vous saignez aux quatre veines, refuse absolument de se laisser égarer. Elle vous en donne pour votre argent, sans plus. Vous ne faites illusion qu'à vous-même, — cas très fréquent d'ailleurs chez les gens qui s'efforcent de simuler la jeunesse ou la fortune, — par exemple en se teignant les cheveux ou en se décorant de perles fausses.

Arrêtons-nous un instant, pour inscrire deux axiomes sur nos tablettes :

I. *De plus en plus, la confusion tend à s'établir, dans l'opinion, entre l'élégance d'une femme et sa dépense de toilette.*

II. *Sur la valeur de ses toilettes, aucune femme ne réussit à tromper l'opinion.*

Durs axiomes ! Amères vérités ! Si certaines femmes les lisent après vous, Françoise, je suis certain qu'elles honniront l'auteur qui a le courage, non méprisable, de les graver sous leurs yeux, de les imposer à leur méditation. L'illusion d'être la mieux parée est douce

au cœur de la femme frivole : la lui ôter, c'est faire saigner ce léger cœur comme si l'on en arrachait de l'amour. Mais je n'écris pas pour une femme frivole, n'est-il pas vrai, ma jolie nièce ? J'écris pour une femme qui, goûtant certes l'élégance de la parure, préfère à tout la santé de l'esprit et veut accorder sa vie aux règles de vérité. Et je défie un sain esprit de femme de ne pas contresigner les deux axiomes précédents, après réflexion.

Tenons-les donc pour acquis, et tâchons d'en déduire des conséquences pratiques.

La première serait de tenter une réaction contre cette vilaine coutume de chiffrer l'élégance d'une femme au prix de sa toilette : c'est-à-dire, en somme, de réagir vers la simplicité. Une pareille tentative fut essayée, à la fin de l'avant-dernier siècle, par la reine de France elle-même : elle eut peu de succès. Si les reines de l'élégance parisienne recommençaient aujourd'hui l'effort ingénu de Marie-Antoinette, je ne suis pas sûr qu'elles atteignissent mieux le but. Paris, en somme, n'appartient plus aux seules Parisiennes. Le Paris luxueux, pour trois quarts au moins, est devenu le domaine des étrangères. Ne cherchez pas ailleurs la cause de cette confusion déplorable entre l'élégance et la dépense. Elle est née à Paris, mais de graine exotique : ce n'est pas une plante française. Tant que l'influence française a été prépondérante dans le monde, la toilette féminine a été recherchée, mais relativement simple. La rage de la toilette chère nous est venue d'outre les océans, des pays où les hommes attachent leurs cravates avec des perles grosses comme

des noix et s'incrument des diamants dans les dents. Et comme cette clientèle étrangère, habitant Paris pour dépenser de l'argent, est, en somme, la meilleure clientèle au point de vue commercial, il n'est pas surprenant que les fournisseurs se soient pliés à son goût.

Tant qu'elle régnera, je crois bien que la réaction vers la simplicité ne pourra sortir que de l'excès même du luxe coûteux. L'espoir est là. Une progression aussi rapide amènera certainement la faillite des bonnes volontés, parmi les femmes qui n'ont pas pour budget l'infini. La nécessité même accomplira la réforme. Dès que le nombre sera du côté des femmes élégantes ayant « abandonné la course », on peut prévoir la renaissance d'une élégance non tapageuse, où le chic sera d'éviter ce qui marque la dépense, par opposition à l'autre chic, au chic de parade et d'argent. Celui-ci, d'ailleurs, ne disparaîtra pas pour cela. Il s'établira pour les femmes à peu près ce qui est depuis longtemps établi parmi les hommes, où il n'est pas *chic* de s'habiller trop, et surtout de façon à souligner sa dépense. Le monsieur dont la main s'orne de trop précieuses bagues, dont la pelisse doublée de zibeline accuse soixante mille francs, dont les boutons de chemise sont manifestement des choses très chères, est immédiatement classé à Paris dans la vaste catégorie des rastaquouères. Le chic anglais, qui continue à régner dans la toilette masculine, est extrêmement simple, et les *smarts* londoniens raillent même nos chemises à plis. José-Maria de Heredia disait fort justement : « Un homme bien habillé est celui de qui la toilette ne saurait être remarquée. »

Ainsi en ira-t-il sans doute un jour, même pour les femmes. Mais que ce jour soit encore éloigné, je n'en disconviens pas, sans oublier cependant que moins de dix ans ont suffi à nos pères du dix-huitième siècle pour échanger définitivement leurs habits brodés d'or contre des redingotes et des fracs de drap uni. Vous m'objecterez que, dans ces dix années, il se passa... la Révolution.

Ne croyez-vous pas que la réforme du costume féminin pourrait bien s'accomplir, elle aussi, comme contre-coup des révolutions qui menacent le capital ?

*
* *

Quand une réforme générale des mœurs ne dépend pas de notre bonne volonté individuelle, chère Françoise, — et que cependant nous la jugeons raisonnable, — je vous ai dit déjà que le plus sage parti est d'accomplir la réforme *pour soi*, dans le domaine que l'on régit. Ainsi pour l'obéissance conjugale. Ainsi pour la toilette féminine. Bien pénétrée de la vérité des deux axiomes que nous avons posés tout à l'heure, une femme raisonnable doit-elle attendre qu'un autre 89 change, avec l'ordre social, les règles de la toilette ? Non. Elle doit se tenir à elle-même le discours suivant :

« Ma petite Françoise, tout cela est bel et bon, mais je commence à ne plus pouvoir suivre le mouvement. Les plumes coûtent, cette année, moitié plus que l'an passé ; les fourrures coûtent le double. Les gants ont augmenté de vingt pour cent, et on les porte jusqu'au

coude. Les bottiers annoncent au public la dure nécessité où les voilà de prélever sur leurs clients une dîme supplémentaire... Or, mon mari et moi, nous avons, à peu de chose près, les mêmes revenus que l'an dernier : ils s'augmenteront fort lentement par la suite. L'écart ira donc s'accroissant entre mes nécessités de toilette et mes disponibilités. Jusqu'ici j'ai tenté d'accommoder mon budget aux exigences de ma toilette. A partir d'aujourd'hui je suis résolue à régler ma toilette sur les exigences de mon budget. »

Dès qu'une femme a ainsi regardé les choses en face et qu'elle s'est bien résolue, vous n'imaginez pas, ma chère nièce, quelle tranquillité s'établit en elle. Croyez-moi, pour la plupart des Parisiennes, la toilette ne rend pas en agréments ce qu'elle vaut de soucis. On a beau garder l'illusion chevillée à l'âme, telle circonstance advient, où, soudain, l'on est bien forcé de s'avouer qu'on est « moins élégante que Mme Une Telle... » Affreuse constatation pour quelqu'un dont l'objet, dans la vie, est d'apparaître toujours « mieux que Mme Une Telle ! » Et puis, quelque imprudente que l'on soit dans la gestion de ses deniers, il y a toujours une « plus grande dépense » à laquelle il faut renoncer. Enfin il y a, tranchons le mot, les embarras d'argent, qui sont, pour la femme dont l'imprudence les a causés, comme la première tache sur un beau fruit.

Ne vaut-il pas cent fois mieux renoncer à l'avance, puisqu'il faudra toujours renoncer ? Une femme sage pensera : « Voici ce que je peux dépenser chaque année. D'après cela, je déterminerai mes dé-

placements, mes sorties, mes divertissements ; et je supprimerai ce qui m'entraînerait au delà de mes limites budgétaires... » Entre ces limites, par exemple, rien n'empêche une femme d'appliquer son ingéniosité à tirer le meilleur parti possible de ses ressources. Votre programme doit être : « Manifester dans ma toilette, non pas plus de revenus que je n'en ai, mais le meilleur emploi possible de mes revenus réels. »

Ce n'est pas la première fois, chère Françoise, qu'un moraliste exhorte les femmes à ne pas naufrager dans l'excessif luxe de l'habillement. Laissez-moi pourtant vous faire observer que je n'ai invoqué aucun argument de moralité ; je les suppose tous connus de vous. J'ai tenu à ne parler qu'à votre raison, comme si je vous expliquais de la géométrie.

Quelqu'autre fois, je vous parlerai de la coquetterie féminine dans ses rapports — non plus avec l'intérêt — mais avec les deux autres puissants liens d'un ménage : l'amour et l'habitude.

VII

Commentaires sur les trois liens du mariage. — Le système d'Asmodée. — Maurice et Julie. Le vieux Code, les vieilles mœurs. — De l'intimité dans un ménage de convenance. — Jean et Henriette. — Petite scène conjugale. — Théorie de l'habitude. — Le tendre égoïsme. — Et l'amour ?

Dans ma dernière lettre, chère Françoise, je vous disais — incidemment — que les trois liens du mariage sont l'intérêt, l'habitude et l'amour. Ce propos vous a frappée : et voilà que vous lui voulez un commentaire. Avec une charmante impatience, vous l'exigez tout de suite... Obéissons, comme il sied. Et pour ne point vous fatiguer de doctrines, empruntons la manière d'Asmodée ; projetons un regard indiscret dans quelques intérieurs de jeunes ménages.

Premier jeune ménage : Maurice et Julie.

Maurice et Julie ne se connaissaient pas trois mois avant leur mariage. Ni l'un ni l'autre ne sont des êtres d'exception, par les qualités physiques non plus que par l'esprit ; tous deux sont cependant ce qu'on est convenu d'appeler « agréables » et « intelligents ».

Certainement ils auraient passé l'un à côté de l'autre sans se remarquer, si l'ingénieux travail préparatoire auquel se dévouèrent leurs parents n'avait agencé leur rencontre en dehors de leur initiative, mais toutefois avec leur consentement.

Ne vous récriez pas, Françoise : vous savez fort bien que, dans la bourgeoisie française, surtout dans la bourgeoisie riche, la plupart des unions se pratiquent ainsi. Et ne requérez pas de moi des phrases à grand effet contre ce mode d'union. Il est plat ; il est terre à terre ; il exclut le désintéressement et la fantaisie ; mais il a fait ses preuves depuis plus d'un siècle, et le souci de la vérité m'oblige à confesser que nombre de ménages ainsi établis furent excellents. C'est d'ailleurs le genre de mariage le plus conforme, d'abord à l'esprit du vieux Code, ensuite aux doctrines morales qui furent en vigueur jusqu'au début du vingtième siècle. Le vieux Code ne s'occupe guère de l'amour entre les époux : j'ose même avancer qu'il s'en fiche complètement, le vieux Code ! Son grand souci est d'assurer la gestion de la propriété et sa transmission d'une génération à l'autre. Si le contrat défend bien la propriété et garantit l'héritage à qui de droit, tout va bien : peu lui chaut, au vieux Code, que Monsieur ne goûte à embrasser Madame qu'une joie distraite, et que Madame préfère une séance chez le dentiste aux lubies amoureuses de son mari.

D'ailleurs, chère Françoise, les idées morales, les vieilles idées morales de notre bourgeoisie furent d'accord avec ce Code fait à son image. La morale bourgeoise du dix-neuvième siècle est, au fond, *hostile à*

l'amour dans le mariage. Les plus honnêtes bourgeois français, parmi ceux qui sont grands-parents aujourd'hui, vous soutiendront que *l'inclination* (ils ne disent pas *l'amour*, c'est inconvenant) est un périlleux élément dans l'accord conjugal. Ce qu'il faut, c'est, sans plus, l'attrait d'un sexe pour l'autre : cela suffit à griser deux jeunes cerveaux, à leur ôter toute envie et tout pouvoir de discuter, alors que les parents ont équilibré les intérêts et préparé une union conforme au Code.

Ma chère Françoise, c'est une ironie de l'histoire que parfois des institutions absurdes donnent, à la pratique, des effets excellents. Elles ne donnent ces effets, bien entendu, que parce que la pratique corrige et adapte la doctrine ; mais enfin, il advient qu'elles les donnent. La plus immorale conception de la magistrature — l'achat des charges — a fourni à la vieille France une incomparable équipe de magistrats, érudits, indépendants et honnêtes. Pareillement le mariage dit « de convenance », le mariage arrangé par les parents et substituant l'accord des intérêts à l'attrait réciproque des personnes, — cette invention absurde et coupable a valu à la bourgeoisie française quantité d'excellents ménages, d'où l'amour n'était pas nécessairement exclu. Car, après tout, les deux jeunes gens avaient beau se « convenir » matériellement, il ne s'ensuivait pas qu'ils se déplussent au physique et au moral. Dans cet heureux cas, le ménage était parfait. Et même quand l'amour ne descendait pas du ciel pour vivifier et poétiser l'association légale, telle est la force du lien « intérêt » que, la plupart du temps,

le ménage tenait tout de même, et, *grosso modo*, restait bon ménage.

Observez plutôt Maurice et Julie, — que nous avons, il me semble, un peu perdus de vue dans nos digressions. C'est le soir, après le dîner qu'ils ont pris chez eux, en tête à tête : la scène se passe dans le petit salon de leur appartement, confortable, sans excès de luxe. Maurice est assis dans un bon fauteuil de cuir, au coin du feu : il lit un journal financier. Rentré à sept heures de son ministère (il est chef-adjoint d'un cabinet), il n'a point fait de toilette : il a simplement échangé sa jaquette et son gilet contre un moelleux veston d'intérieur. Madame est assise à son petit bureau Louis XVI ; elle vérifie des livres de dépenses et arrête des comptes, vêtue d'une robe de chambre qui fit naguère le voyage de noces, et qui, conséquemment, est un peu fatiguée ; mais qu'importe, n'est-ce pas ? entre mari et femme, après deux ans de ménage, on « n'en est pas à se gêner » ? Le silence vespéral n'est interrompu que par le froissement des pages du journal financier et le bruit de souris que fait la plume de Madame en glissant sur le papier.

Puisque nous avons au doigt l'anneau de Gygès, ma chère nièce, et que nous observons ce jeune ménage sans qu'il nous voie, je m'en vais vous enseigner un moyen de découvrir si ces deux êtres-là, seuls ensemble et si voisins l'un de l'autre, s'aiment dans le profond sens du mot. Cinq minutes, dix minutes, un quart d'heure passent : Maurice n'a pas levé les yeux de son journal financier ; Madame n'a cessé de feuil-

leter ses cahiers que pour tracer des chiffres ou mordiller la pointe dorée du porte-plume. Françoise, ces deux êtres ne s'aiment pas. Paul Bourget a signalé très justement l'impérieux « besoin de *regarder* ce qu'on aime ». Besoin de la présence d'un être, besoin de souvent regarder cet être quand il est là, voilà la double douce tyrannie de l'amour. Ne croyez pas les gens qui prétendent s'en affranchir et cependant aimer !

Maurice et Julie ne s'aiment pas : cependant leur union est solide. Ils sont contents d'être unis ; ils referaient le même mariage, s'il était à refaire. C'est qu'ils sont fortement associés pour un commun objet : progresser dans la fortune et dans l'importance sociale. Ainsi, tout en ne pensant pas constamment l'un à l'autre, ils ne cessent pas de penser ensemble à la même chose, et ce qu'ils désirent, chacun le désire pour les deux à la fois. Sorte d'égoïsme à deux que les psychologues superficiels confondent avec l'amour. Ne commettez pas cette erreur, Françoise. L'amour n'est pas un égoïsme, même à deux. Il est tout le contraire. Il est une abnégation à deux, chacun cherchant le bonheur de l'autre.

... Maurice a quitté son fauteuil de cuir, appelé par Julie. Le voilà maintenant penché sur l'épaule de sa femme, lisant les résultats qu'elle lui montre. Résultats importants : c'est le bilan général des dépenses et des économies durant deux années de vie commune. Julie, très sérieusement élevée, est une maîtresse de maison experte et un scrupuleux comptable. On peut

se fier à elle pour l'exactitude des chiffres. Puisque les chiffres de Julie établissent qu'en deux ans le jeune ménage a, sur ses revenus, soldé tous les arrérages de l'installation, défrayé le train courant, et tout de même placé en solides charbonnages trente-deux mille cent vingt et un francs soixante-trois centimes, telle est certainement la réalité des choses. Maurice n'en doute pas un instant ; l'orgueil et le contentement qu'il éprouve, il en reporte une part légitime sur la comptable à cheveux blonds, qui lui offre un visage triomphant. Leurs regards, cette fois, se rencontrent : de leur commune joie naît un besoin de tendresse. Julie se lève, Maurice la prend dans ses bras... et si quelqu'un pénétrait en cet instant dans le petit salon, il ne pourrait s'empêcher de penser : « Voilà un jeune ménage très épris... »

*
**

Le souci de l'argent et de l'importance sociale est très commun, ma chère Françoise, parce qu'il est très humain. Il est presque universel dans la riche bourgeoisie française. Mais si l'on sort de cette solide catégorie on trouvera sans doute beaucoup de ménages, j'entends de bons ménages, où le souci de l'intérêt n'est pas tyrannique. Tant de gens vivent au jour le jour ! Les couples sans patrimoine, dont la vie médiocre n'est pas susceptible de s'élargir, sont souvent fort peu curieux de prévisions budgétaires et de bilans. Mari et femme préfèrent ne parler de leurs intérêts qu'à la dernière extrémité, quand ils deviennent de pressants

soucis. Et certes, d'avoir ensemble les mêmes soucis, c'est encore être reliés par l'intérêt. Mais partout où la force de ce lien ne se fait sentir qu'accidentellement, il en faut un autre pour consolider le ménage. Si ce n'est pas l'amour, ce sera l'habitude.

Remettons à notre annulaire la bague du berger lydien, et pénétrons dans un autre intérieur conjugal.

Henriette et Jean ont fait ce qu'on pourrait appeler un mariage de demi-inclination : c'est-à-dire qu'entre plusieurs partis possibles pour chacun des deux, ils se sont réciproquement choisis. On n'aime que ce qu'on préfère, dit un personnage de *la Course du Flambeau* : n'en concluez pas que, ce qu'on préfère, on l'aime nécessairement. Toutefois, Henriette et Jean ont dû à leur libre choix une plus longue illusion sentimentale. Jean est peintre de portraits : il gagne sa vie largement. Mais la dépense est forte chez lui : c'est le ménage d'artistes modernes, à qui, chaque année, il manque quelques billets de mille francs pour boucler le budget. Ces billets sont pris, depuis six ans, sur la dot d'Henriette, qui était modeste et que ces saignées successives ont à peu près réduite à rien. Ni le mari ni la femme ne veulent penser à l'avenir. Comme la plupart des Parisiens, ils escomptent un mystérieux événement de fortune qui les tirera soudainement d'affaire. Toutefois, les difficultés matérielles de la vie ont aigri quelque peu leurs deux caractères. Dans le ménage, on se dispute souvent, et pour les propos les plus futiles. Jean est taquin ; Henriette est boudeuse. Justement nous assistons à la fin

d'une dispute, dans l'atelier du peintre. Motif : une note de fourreur que Jean croyait payée a été présentée ce matin, inopinément. Ce n'est que douze cents francs : mais ces douze cents francs, où les prendre ? Querelle, reproches, affirmation réciproque « qu'on en a assez de cette vie-là » et que, « si c'était à refaire, sûrement on ne referait pas cette bêtise ! » — avertissement, également réciproque, qu' « après tout, le divorce est inscrit dans la loi française... »

— Et je t'assure que, s'il n'y avait pas les enfants!...

Sur cette menace conditionnelle, Henriette a quitté l'atelier, en donnant ce signe rituel du ressentiment qui consiste à claquer la porte. Après quoi elle s'est réfugiée dans sa chambre, où, écroulée dans une bergère et un mouchoir contre les yeux, elle a versé d'abondantes larmes. Cependant Jean s'est remis à l'étude préparatoire d'un portrait de dame âgée. La toile ne laisse voir encore qu'un dessin confus, résultat de deux séances.

« Ah ! s'il n'y avait pas le travail ! » s'écrie Jean tout haut, peut-être dans l'espoir qu'Henriette écoute derrière la porte.

Et il se joue à lui-même la scène d'un époux qui se réfugie dans le travail pour échapper à une compagne insupportable. Il mêle furieusement les couleurs sur sa palette. Il se recule pour considérer sa toile, la main sur les yeux, comme si les traits ébauchés de la vieille dame lui donnaient soudain un éblouissement... Puis il se rassied sur son tabouret et étale rageusement de la terre de Sienne sur les fonds.

Mais il a beau faire, les minutes succèdent aux mi-

nutes, les coups de pinceau aux coups de pinceau, et cependant le travail n'avance pas. Ce qu'il fait depuis qu'Henriette est sortie, Jean sait bien que c'est du travail à défaire après, du travail pour se détendre les nerfs... C'est qu'à l'ordinaire, Henriette, en l'absence du modèle, s'installe dans l'atelier, avec un livre ou un petit ouvrage féminin, et, sans qu'ils aient besoin de se parler, cette présence familière assure à l'artiste un singulier équilibre nerveux... Puis, parfois, il la consulte : le goût artistique de la jeune femme est assez sûr, et d'ailleurs, elle, au moins, est un juge impartial et sincère ! Jean accueille mal ses critiques : mais presque toujours il finit par en tenir compte, à l'exécution. Bref, il a constaté depuis longtemps, et la constatation se renouvelle à chaque épreuve, que, lorsqu'il est éloigné de sa femme et même lorsque leur entente est momentanément rompue, il ne peut pas travailler. Il ne peut pas non plus manger, d'ailleurs, ni dormir. Il ne « vit » vraiment que d'accord avec elle.

Est-ce l'amour, cela ? On le croirait vraiment, à regarder la scène que voici :

Jean, brusquement, a jeté de côté les instruments de son travail, avec un juron bref et énergique. Il sort de son atelier, il grimpe lestement le bout d'escalier qui mène à la chambre de sa femme. Il la découvre écroulée toujours dans la bergère. Elle fait semblant de ne pas l'entendre, et ne répond pas à ses premiers appels. Il s'impatiente, menace de redescendre. Alors elle consent à montrer un œil, un œil baigné de larmes, et elle profère quelques aphorismes sanglotants sur la

misère de sa situation, sur l'indignité et la lâcheté des hommes. Jean s'irrite, réplique ; la dispute va recommencer. Par bonheur on frappe à la porte : la femme de chambre annonce que « Mme la comtesse est à l'atelier ». Mme la comtesse, c'est la vieille dame de qui Jean fait le portrait. Cette diversion fait avorter le regain de dispute.

— Allons ! essuie tes yeux, dit Jean. J'ai horreur des femmes larmoyantes...

— Alors, pourquoi me fais-tu pleurer ?

Jean pourrait répondre : il est si content de se sentir à nouveau d'accord avec Henriette qu'il préfère se pencher sur la jolie tête décoiffée et guérir les yeux avec des baisers... Un instant, le couple retrouve dans son étreinte le goût âpre et fort de l'ancienne tendresse...

Est-ce l'amour qui revient ?

Non, Françoise. L'amour n'a pas à revenir où il ne fut jamais. Ce n'est pas l'amour. C'est ce simili-amour qui suffit à consolider tant de ménages, et qui n'est, au fond, qu'une accoutumance égoïste du corps et de l'esprit. Parce que cette accoutumance est égoïste, elle ne saurait être de l'amour. Analysez-la scrupuleusement, vous n'y trouveriez rien de cet enthousiasme merveilleux, de cette abnégation intégrale qui caractérisent l'amour. Lien, ciment du mariage dans autant de cas que l'intérêt, ce simili-amour peut faire illusion, non seulement à qui en est l'objet, mais même à qui le ressent, parce qu'il n'exclut pas l'émotion, l'émotion intense. Seulement l'observateur avisé distinguera que cette émotion n'est qu'un retour attendri de l'être ému.

sur sa propre personnalité. De même nature est le malaise que nous éprouvons à quitter une ville où nous vécûmes longtemps, — la joie de revoir la demeure où nous fûmes enfants : c'est nous-mêmes que nous regrettons dans la ville, que nous saluons dans la maison. Ainsi très souvent chaque conjoint s'aime lui-même dans son compagnon habituel : tendre égoïsme que le temps, loin d'abolir, augmente au cours des années. Cet autre être humain qui fut toujours là, qui assista à tous les actes de la vie, qui connaît tout de nos bonheurs et de nos soucis, c'est notre passé vivant ; il donne de la réalité à notre passé ; il en refait du présent. Nous chérissons en lui notre pauvre humanité successive. Ce n'est pas héroïque, ce n'est pas désintéressé, mais c'est touchant tout de même, justement parce que c'est très humain, et aussi parce qu'en ménage cela se traduit par un peu de bonté et de bonheur.

Oui, ma chère nièce, l'intérêt seul, l'habitude seule suffisent à rendre durable l'union de deux époux, tout le long de la vie. Naturellement, cette union n'est que plus solide quand l'habitude s'ajoute à l'intérêt : deux forces d'égoïsme se coalisent aisément. Et c'est pour cela qu'en somme il y a beaucoup plus de bons ménages qu'on ne le prétend.

— Et l'amour, mon oncle ? N'allez-vous pas me parler de l'amour ?

Si, Françoise, je vous en parlerai ; je vous en parlerai même abondamment, sans la moindre restriction. Seulement, ce ne sera pas encore cette fois-ci.

D'abord parce que je suis au bout de mon loisir et de mon papier. Puis parce que c'est une question d'importance, qui mérite d'être traitée à part. Enfin, que l'amour soit un lien du mariage, cela n'a pas besoin, n'est-il pas vrai, d'être démontré ?

VIII

Idées de Mme Le Quellien sur la supériorité du mari. — Idées de Françoise. — Comment la jeune épouse en arrive à inventorier l'esprit de son époux. — Le fantôme. — Macaulay et la revue de *la Cigale*. — Opinion motivée de la femme sur le mari. — Qui des deux, au vingtième siècle, est le plus civilisé ?

Que de fois, ma chère Françoise, au temps où vous étiez petite fille ou jeune fille à peine, j'ai entendu la douce Mme Le Quellien, votre mère, poser en principe cet aphorisme :

« Pour qu'un ménage soit heureux, il faut que le mari soit supérieur à la femme... »

Supérieur ! Par cet adjectif un peu vague, votre mère entendait la supériorité intellectuelle, unie à la supériorité de la valeur morale. Tel avait été, pour elle, son mari bien-aimé, — votre père, Françoise. Constatons que l'affection gardée au cher disparu ne l'aveuglait pas : il était vrai que votre père fut un homme supérieur, et supérieur à sa femme. Il était vrai, aussi, que leur ménage fut excellent. D'où la tendance de Mme Le Quellien à généraliser le cas.

Petite fille, vous admettiez sans discussion l'axiome conjugal de votre mère. Jeune fille, il commença de vous paraître moins indiscutable. Je me souviens qu'un soir, comme je vous reconduisais à la pension Rochette (vous aviez quinze ans et demi), vous me dites de cet air demi-ironique, demi-innocent, qui, parfois, m'intimidait — faute de savoir si vous souhaitiez réellement vous instruire ou simplement vous « payer ma tête » :

— Mon oncle, quand tous les hommes supérieurs auront, selon le vœu de maman, épousé de pauvres petites femmes inférieures, avec qui faudra-t-il marier les hommes qui ne sont pas supérieurs ?

Cette fois, je compris sans hésiter, ma jolie nièce, que vous vous moquiez de votre oncle. Et je vous répondis sur le même ton :

— Ma chérie, les hommes qui ne sont pas supérieurs n'auront qu'à rester célibataires. Ce sera pour eux une excellente leçon.

— Et les femmes supérieures, qui les épousera ?

Je demeurai court. Vous me rîtes au nez.

— Ne cherchez pas, mon oncle. Au fond, vous pensez, comme moi, que toutes ces classifications de supériorité et d'infériorité entre les maris et les femmes sont de la balançoire...

Vous dites bien : de la balançoire ! Tel était l'irrespect dont vous traitiez, à l'aube de la seizième année, et votre oncle, et les préceptes de votre mère. Vous êtes charmante, Françoise, mais vous n'avez pas — souffrez que j'y insiste — la bosse du respect. Dès que votre jeune cerveau a contenu assez de phosphore pour

vous permettre de discuter les idées et les personnes, vous ne vous êtes pas fait faute de passer au crible les unes et les autres. Il suffisait presque qu'on émit sur vous quelque prétention à l'autorité pour éveiller votre désir de controverse. En revanche, vous accueilliez assez volontiers les idées et les gens qui se présentaient à vous, non pour s'imposer par l'autorité, mais pour vous rallier par le raisonnement. Ce qui me permit et me permet encore de vous soumettre des observations sur la vie.

Cette naturelle indépendance critique, vous ne l'avez pas, bien entendu, abdiquée soudain parce que le maire du XVI^e arrondissement et le premier vicaire de Notre-Dame de Passy constataient devant la société et l'Église votre union avec Maxime Despeyroux... Peut-être y eut-il une période, très courte, pendant laquelle vous laissâtes couler votre vie d'épousée sans réflexion, sans souci, à la façon dont vivent les enfants : temps de rêve éveillé qui ne compte pas. Presque aussitôt après le voyage de noces, quand l'existence conjugale eut commencé de rouler son train quotidien, vous avez lucidement observé votre mari et attentivement écouté ses propos. Attention bienveillante... que dis-je ? attention suscitée par le désir de trouver Maxime intelligent, cultivé, spirituel, généreux, énergique, bon, et plus encore... Mais attention tout de même, et d'autant plus éveillée que le désir d'admiration vous pressait davantage. Il faut que les jeunes maris modernes en prennent leur parti : leurs jeunes femmes n'apportent plus au foyer cette résolution de les admirer aveuglément que l'on conseillait naguère aux épousées, et

que, ma foi ! bon nombre de nos mères pratiquaient. Par un reste de tradition, elles souhaitent encore admirer la « supériorité » de leur mari ; mais elles ne donneront leur admiration qu'après un inventaire méthodique. Cet inventaire, neuf fois sur dix, est provoqué par l'attitude du mari lui-même.

Voici, par exemple, un cas très fréquent :

La jeune fille est arrivée au mariage en pleine effervescence intellectuelle.

A la veille des fiançailles, elle passait encore ses journées à lire, à noter ses lectures, à écrire, même pour ses plus intimes amies, des lettres soignées, avivées de sel littéraire ; — elle suivait tel ou tel cours public ou privé ; — elle s'exerçait aux langues vivantes ; — elle faisait de la musique, non plus en élève, mais en virtuose. Parfois elle griffonnait des vers, ou un roman, qu'elle cachait à sa mère, mais dont elle faisait bénéficier quelques relations de choix.

Les préparatifs du mariage, le mariage, le « temps d'irréalité » qui suit immédiatement le mariage, suspendent naturellement ces studieuses ardeurs. Mais quand ce laps d'exception est passé (affaire de semaines, rarement de mois), la nouvelle épouse, peu à peu, prend pied dans le réel. Une jeune fille française contemporaine, à moins qu'on ne l'ait moralement séquestrée, a trop respiré l'air de liberté, de progrès qui souffle depuis vingt ans sur l'éducation féminine ; elle a trop participé (ne fût-ce que par l'intérêt qu'elle y prit) aux modernes conquêtes de l'esprit féminin, du droit féminin, de l'activité féminine ; elle est, en un

mot, une personnalité trop nette et trop prospère pour qu'un joli voyage, même agrémenté de griserie sensuelle, suffise à abolir cette personnalité... Dès que le mari, par la nécessité des occupations reprises, cesse d'être un courtisan de chaque heure; dès qu'il y a pour l'épousée des matinées, des après-midi de solitude à la maison, — voilà que dans cette demeure encore inachevée, où la jeune femme n'est pas bien sûre d'être chez elle, elle sent rôder autour d'elle, comme un fantôme, l'image de la jeune fille qu'elle fut, si peu de semaines auparavant... Le fantôme lui rappelle discrètement les aspirations, les espérances, les laborieuses ferveurs d'avant le mariage... D'abord elle ne veut ni l'apercevoir ni l'écouter, cet obstiné fantôme. Le temps de rêve, où l'on ne désirait plus rien que de laisser couler la vie, où l'on était redevenue une enfant portée dans des bras, bercée, caressée, le temps de rêve était si doux !

— Sans doute, chuchote le fantôme; mais ce temps est fini, bien fini. Qu'y faire? Si tu t'attardes à y songer, à le regretter, tu souffriras. Déjà ta solitude crispe tes nerfs, et tu commences à payer ton bonheur récent. Il n'est que la vie laborieuse, vois-tu, que la volonté du perfectionnement quotidien, pour assurer la paix du cœur. Rappelle-toi !

— Mais, objecte la petite épouse, si je remets dans mes journées et dans mes pensées tout ce qui les rendait effectivement heureuses et actives avant mon mariage, que restera-t-il pour *lui* ?

— Pour ton mari? réplique le fantôme. Tu ne lui déroberas absolument rien ! Au contraire. En l'asso-

çant à ton activité d'intelligence, au progrès de ta personne morale, ou plutôt en le prenant pour régent et pour guide, tu connaîtras une façon nouvelle de l'admirer et de l'aimer. Que de fois, jeune fille, tu as souhaité, appelé passionnément un tel maître ! N'y eut-il pas des jours où c'était, autant que ton cœur, ton esprit qui souhaitait le mariage ?...

Cet espoir de vivifier son activité intellectuelle en y associant le cher mari décide la petite épouse. La voilà qui fiévreusement recherche ses livres et ses papiers de jeune fille, morfondus, depuis les fiançailles, au fond d'une caisse. Elle relit les pages du mystérieux journal où elle consignait naguère les événements de son existence virginale et ses réflexions. Elle ne peut s'empêcher d'admirer l'active, l'ardente personnalité qu'elle était, presque la veille !... Un peu de confusion l'envahit à comparer son « moi » d'hier à son « moi » d'aujourd'hui. Le « moi » d'aujourd'hui lui semble veule et méprisable... Sa résolution est prise. Faudrait-il, parce qu'on est mariée, déchoir intellectuellement et moralement ?

Ce soir-là, quand il rentre chez lui, son mari la trouve assise sous la lampe, un livre à la main, qu'elle annote. Il s'approche, et, tout en l'embrassant dans les cheveux, regarde le titre du livre : c'est un volume de Macaulay, dans le texte anglais.

— Oh ! fait-il, voilà de graves lectures... Laisse Macaulay et habille-toi vite...

— Nous ne dînons pas à la maison ?

— Si... Mais nous allons après à la revue de *la Cigale*... Il paraît que c'est effrayant...

Selon l'ordre établi par le mari, le jeune couple passe la soirée à la revue de *la Cigale*. Elle mérite sa réputation. Elle est « effrayante ». Tellement effrayante que la jeune femme a des moments de malaise, où elle voudrait s'enfuir, être seule, pleurer peut-être.

Dans la voiture qui les ramène chez eux, le spectacle terminé, le malaise persiste.

— Cette revue est idiote, dit le mari.

— Oh ! oui..., s'écrie la jeune femme ; idiote et déplaisante. N'allons plus dans ces endroits-là, veux-tu?... Notre soirée aurait été si douce à la maison, ensemble, à lire...

— A lire Macaulay, n'est-ce pas ? riposte le mari piqué. Je ne sais pas l'anglais et je ne suis pas pédant, moi. Si tu passais, comme moi, ta journée au syndicat des agents de change, harassé de travail et de responsabilité, tu sentirais la nécessité de te distraire un peu le soir, de t'aérer le cerveau, de te détendre... D'ailleurs, je ne te contrains pas... Pour peu que tu désires lire Macaulay un autre soir, il ne tient qu'à toi ; je sortirai seul...

Cette réplique provoque des larmes ; la dispute se prolonge à la maison, et ne s'apaise que fort tard dans la nuit, comme s'apaisent les disputes d'un jeune ménage.

Désormais la petite épouse, qui est fort avisée et qui tient au bonheur de son foyer, ferme Macaulay avant le retour de son mari et dissimule son impatience quand elle assiste à un certain genre de scènes dans les petits théâtres. Mais, malgré tout, la diver-

gence des goûts se manifeste presque chaque jour, à propos d'un cours au Collège de France qui passionne Madame et sur lequel Monsieur fait des épigrammes; à propos d'un abonnement au Conservatoire que Madame souhaite et que Monsieur refuse; à propos de tel ou tel incident de l'évolution féminine, intérieurement admiré par Madame, publiquement et rudement blâmé et « blagué » par Monsieur... Comme Madame a des loisirs pour réfléchir et coordonner ses observations — tandis que le mari travaille, — elle se fait peu à peu une doctrine complète, touchant ce qu'elle appelle (étant réellement un peu pédante) la « mentalité » de son mari.

Si elle s'avisait de formuler cette doctrine, ce serait à peu près dans les termes suivants :

« Mon mari est intelligent. Dans les problèmes de la vie courante, de la vie politique, de la vie sociale, en général dans les *réalités*, il porte un esprit plus prompt, plus aigu, plus avisé et plus averti que le mien. Les choses qu'il sait, par exemple telle spécialité d'études qui lui plaît et tout ce qui concerne son métier, il les sait, me semble-t-il, mieux que je ne sais, moi, quoi que ce soit au monde. Quand nous nous appliquons ensemble à comprendre une même chose, il la comprend plus vite et mieux que moi. Surtout il ne lui advient guère, comme à moi, de s'imaginer avoir compris sans avoir réellement compris. Ainsi son intelligence me semble faite, somme toute, d'un métal plus précieux ou du moins mieux trempé que la mienne.

« Mais..., il y a deux graves *mais*.

« Premier *mais* : mon mari est d'une paresse intellectuelle qui me confond et me navre. Il professe une aversion avouée pour tout effort mental, hors ceux qu'exigent impérieusement son métier ou les circonstances. D'autre part, il regarde d'un œil hostile l'effort mental d'autrui, dans son entourage, et en particulier mon effort à moi. On le dirait jaloux de ce que je contiens d'intellectuel. Il raille sans bienveillance ma petite érudition en histoire, en géographie, en art. Mes lectures l'irritent dès qu'elles sont sérieuses. J'attribue cette aversion pour mes humbles labeurs d'esprit à ce qu'il croit y voir une critique de sa propre inertie.

« Second *mais* : mon mari a des idées effroyablement rétrogrades en ce qui concerne la femme, les droits de la femme, l'évolution de la femme. Il est, sur tous ces points, un jeune bonhomme Chrysale. Lorsqu'il est d'humeur gaie, il est un Chrysale ironique et souriant ; mais lorsqu'on le pousse jusque dans ses retranchements, il devient purement et simplement le Chrysale classique, prêt à proclamer que la toute-puissance a la barbe pour insigne. Un écho de journal, relatant qu'une nouvelle avocate s'est fait inscrire au barreau, l'agace. Il se gausse des réformes projetées au Code civil dans le sens de l'égalité entre les époux. Pour lui, toutes les femmes qui écrivent sont des hystériques, des pédantes ou des bavardes. Toutes celles qui s'occupent d'améliorer l'esprit et la condition de la femme sont d'horribles déchets du sexe, dont l'amour n'a pas voulu, et qui, par dépit, se réfugient dans le féminisme... Enfin, ce mot de *féminisme* a le don de

l'exaspérer. Je l'ai soigneusement banni de nos entretiens ; c'était la *capa* rouge devant le taureau.

« A la rigueur, j'excuserais chez mon mari cette aversion des réformes dont la femme doit bénéficier : c'est de l'égoïsme masculin, pas très noble, mais explicable. Ce qui m'incommode le plus, c'est de constater que cet égoïsme ne limite pas ses effets aux questions féministes. Mon mari, d'accord en cela avec la plupart de ses amis, me surprend par son indifférence à toute question générale *altruiste*. (Il me traiterait encore de pédante pour ce mot ! mais comment dire ?) Dans les problèmes de la vie religieuse contemporaine, il ne veut voir qu'un conflit politique. Dans les luttes sociales, seul le conflit économique sollicite son attention. Tout problème se ramène pour lui à dégager une solution personnelle, à laquelle, cependant, il m'associe, — car il m'aime assez pour m'englober dans son égoïsme. J'observe, d'ailleurs, que cet égoïsme n'exclut nullement, chez lui, la bonté du cœur ni la générosité. Il est fort capable de rendre service à un ami, de dépenser pour lui son effort ou son argent. Mais, comme il le dit sans ambages, « il ne marche pas pour les grands mots... »

« Or, moi — et la plupart des jeunes filles qui furent, avant le mariage, mes compagnes, — nous étions certes assez ironiques ; la grandiloquence nous mettait en garde, et nous demandions aux plus nobles sentiments de se justifier par quelques arguments de raison. Par là, nous nous distinguions de nos mères, qui, elles, « marchaient pour les grands mots » à défaut même de toute idée. Mais, pour ironiques et mé-

fiantes que nous fussions, nous nous intéressions cependant à ce qu'on pourrait appeler des « choses de généralité ». Nous avons la manie du perfectionnement personnel, sans entendre par là : avoir une plus belle situation ou gagner plus d'argent, — mais : devenir un être supérieur à celui qu'on est actuellement. Certaines causes nous passionnaient : par exemple celle de l'évolution féminine. Nous voulions que nos semblables et nous-mêmes devinssent des personnes, et non le reflet changeant d'autres personnes... Nous méditations, nous discussions sur des problèmes dont la solution n'intéresse en rien la vie courante : par exemple, l'avant et l'après de cette vie. En somme, une sorte de pusillanimité, de respect humain moderne nous faisait éviter de prononcer les mots « idéal » et « idéalisme » — mais nous n'étions certes pas terre à terre.

« Eh bien ! mon mari, lui, est résolument ennemi de tout idéalisme. S'il appuyait cette hostilité par de solides raisonnements, bien déduits, je ne demanderais pas mieux que d'être convaincue. Mais il ne veut pas raisonner : il affirme ou il « blague ». Alors, cela me froisse et me contriste. Toute mon affection pour lui, toute mon admiration pour son intelligence ne m'empêchent pas de voir qu'il ignore certaines choses que je sais, qu'il n'a pas réfléchi sur certaines choses qui m'ont coûté des méditations. Tout un ordre d'idées et de faits, que je juge important, est, en somme, inexistant pour lui : il n'est pas au courant ; il est en arrière. Il me semble, par moments, que c'est moi l'aînée, que je l'entends préférer des enfantillages...

Et je n'ose avouer qu'à moi-même qu'il m'apparaît souvent moins *civilisé* que moi... »

N'est-il pas vrai, chère Françoise, que telle est, touchant leur époux, l'opinion de beaucoup de jeunes femmes modernes ? Et n'est-ce pas le point particulièrement intéressant du mariage au début du vingtième siècle ? Relisez *la Femme* de Michelet, et vous mesurerez le chemin parcouru depuis deux générations !

Jeunes femmes d'aujourd'hui, avez-vous tort, avez-vous raison en jugeant ainsi vos jeunes maris ? Et si vous avez raison, pourquoi vos maris sont-ils tels ?

Voilà l'étude que je tâcherai de faire avec vous dans ma prochaine lettre, qui sera, cette fois, consacrée au sexe fort.

IX

Récoltes humaines. — Les générations simultanées de garçons et de filles, en France, ne sont pas vraiment contemporaines. — Observation de Michelet. — Deux grandes crises morales. — Les filles ont dépassé les garçons. — Éducation des maris par leurs femmes.

Vous vous rappelez, ma chère nièce, ce prélude éloquent de la *Confession d'un enfant du siècle* : « Pendant les guerres de l'Empire, tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, nerveuse... »

Il est bien vrai que des événements comme les campagnes de l'Empire — ou comme la grande Révolution, — ou comme la funeste guerre de 1870, influent sur la quantité et la qualité de la récolte humaine qui leur correspond. N'a-t-on pas constaté, notamment, que les Français nés sous la dernière occupation allemande étaient moins nombreux et de plus petite taille ?

Mais, hors les époques exceptionnelles, il ne faudrait pas prendre pour l'expression d'une loi scien-

tifique ce lieu commun qui, de chaque génération, fait une entité distincte. Les gens avancés en âge ont cette manie naïve de dire à tout bout de champ : « Ma génération... ou « la génération actuelle » afin d'opposer avantageusement hier à aujourd'hui. De tels propos ne signifient exactement rien. La terre porte des hommes comme elle porte des vignes, du froment. Or, les agriculteurs vous diront que, prise durant cinq années successives, la récolte d'un même fruit donne une moyenne constante. Parfois un accident météorologique cause un déchet inusité ; parfois un heureux accord des éléments favorise un rendement d'exception ; mais un lustre suffit toujours à niveler l'apport moyen.

Prenons pour exemples, si vous y consentez, votre génération et celle de votre mari. Vous avez vingt-quatre ans, Maxime en a vingt-sept. Vous avez adressé au jour votre premier sourire en 1882 ; les femmes, en ce temps-là, s'adaptaient des « tournures » ; le chic des hommes était de porter des vêtements collés au corps, ou — comme on disait alors — boudinés. Maxime vint au monde quatre ans plus tôt. Les femmes commençaient déjà à s'attacher une armature sur les reins, mais les hommes s'enorgueillissaient encore de pantalons dits « pattes d'éléphants ». Doit-on en conclure, sérieusement, que vous soyez d'une autre génération que votre mari ? Les élèves officiers qui entrèrent à Saint-Cyr trois ans avant ou trois ans après Maxime sont-ils sensiblement différents de lui par la structure physique ou par l'esprit ? Non, n'est-ce pas ? Tout cela, c'est le même lot hu-

main, le lot français « d'après la guerre ». Entre la guerre et l'extrême fin du dix-neuvième siècle, aucune grande crise morale n'a secoué ce pays.

Vous êtes de la génération de votre mari, Françoise, et cependant (nous l'avons constaté ensemble), vous vous sentez assez différente de lui. Écoutez votre mari causer avec un homme plus âgé de quelques années, — mettons : avec son commandant. La conversation abordât-elle les problèmes sociaux et moraux qui divisent le plus les opinions, vous constaterez que ces deux hommes « s'entendent », qu'ils parlent bien la même langue, que la même culture a façonné leurs esprits. Ils s'accordent jusque dans leurs divergences ; car ces divergences, d'avance il leur semble les connaître : elles sont classées, étiquetées d'avance dans leur esprit. Ils sont, dans toute la force du verbe, des concitoyens et des contemporains.

Tandis que vous, Françoise, quand le ferment de certains sujets fait bouillonner la discussion entre votre mari et vous, bientôt vous ressentez que vous n'êtes pas exactement sa contemporaine, et que, si vous êtes du même pays, vous n'êtes certes pas de la même province.

A plusieurs reprises et surtout dans ma dernière lettre, j'ai tâché de définir ce désaccord ; revenons-y pour tâcher de l'expliquer.

L'explication est fort simple : c'est qu'en France, depuis de longues années — depuis environ un siècle, — les générations de femmes et les générations d'hommes *ne sont pas concordantes*. Les mœurs et l'éducation, bien plus que la différence des sexes, ont

tellement séparé nos garçons et nos filles que le temps et le lieu n'agissent pas sur eux de la même façon. La même cité de France a beau produire le même jour un garçon et une fille, ce garçon et cette fille ne sont ni des *contemporains*, ni proprement des *concitoyens*.

Dans un livre, écrit il y a cinquante ans sur un sujet analogue à celui qui nous occupe, dans un livre qui a vieilli mais qui, justement pour cela, est le document d'une époque, — l'auteur constatait déjà ce fait extraordinaire :

« Les filles de France sont élevées à haïr et dédaigner ce que tout Français aime et croit. Elles sont vouées au passé sans trop savoir ce que c'est. Elles ne veulent rien apprendre, ni se créer une foi... »

Telle était la situation réciproque des deux sexes en France, au temps de Michelet. De nos jours, il faudrait presque prendre ce texte à rebours, mettre « garçons » à la place de « filles », et « Françaises » à la place de « Français ». Un demi-siècle a suffi : les positions réciproques de l'homme et de la femme, en France, sur la courbe de l'évolution intellectuelle et morale, se sont échangées...

Pourquoi ce changement considérable ?

Parce que ce demi-siècle a contenu deux grandes crises, deux de ces crises modificatrices dont je parlais au début de ma lettre.

L'une a agi sur l'éducation des hommes : c'est la défaite de la France en 1870.

L'autre a agi sur l'esprit des femmes : c'est l'avènement des idées féministes.

Elles ont agi en même temps, l'une pour enrayer momentanément l'évolution des hommes, l'autre pour hâter celle des femmes.

La première des deux crises est plus aisément visible, parce qu'elle a la brutale réalité d'une catastrophe. La seconde est plus malaisée à dater, parce qu'elle fut une résultante, un aboutissement. (Le livre de Stuart Mill — *l'Affranchissement de la Femme* — nous en fournit une date approximative.) Les deux crises furent d'ailleurs à peu près concomitantes. Comme elles ont agi en sens opposé, l'une pour avancer les femmes, l'autre pour reculer les hommes, on conçoit que la distance signalée par Michelet subsiste, — mais inversée.

Au cours des trente dernières années, la femme a rejoint l'homme, puis l'a dépassé de plus en plus.

Vous allez me demander, Françoise, de vous expliquer l'effet de notre défaite, en 1870, sur l'éducation, sur la mentalité des garçons ? Mon Dieu ! on vous a enseigné l'histoire contemporaine, je suppose, dans un assez large esprit pour que vous sachiez que 1870, sous son apparence de lutte d'une confédération monarchique contre un empire, c'est encore un épisode des guerres de la Révolution contre l'Europe. C'est encore la Révolution française qui fut vaincue à Sedan : vérité obscure à l'heure de la défaite, mais que le recul du temps a fait briller d'un indéniable éclat. Aux dernières années du second Empire, la France était libérale : à preuve que le gouvernement de l'Empereur, pour se maintenir, dut, lui-même, se faire ou tout au moins se dire libéral.

Libéral, optimiste, chauvin, galant : tel était le Français à l'époque du plébiscite. En même temps que l'Empire, la catastrophe de 1870 déboulonne le libéralisme, l'optimisme, le chauvinisme et la galanterie des jeunes Français. Ceux qui avaient entrevu la guerre avec leurs yeux d'enfants furent toutefois agités, à l'école, par l'idéal de cette Revanche dont personne alors ne doutait. Mais peu à peu les écoliers, nés depuis la défaite, n'apportèrent plus à leurs maîtres ni foi, ni espoir. Ces maîtres, après tout, c'étaient des vaincus ; leurs disciples ne se confiaient pas en eux pour apprendre la victoire. Il en résulta que la France, année sur année, fit récolte de pessimistes, de désenchantés, d'ennemis de l'action. Le philosophe directeur de la jeunesse d'alors (la jeunesse d'une époque a toujours un philosophe directeur) fut Schopenhauer. On fut, à vingt ans, psychologue, pessimiste et décadent.

Eh bien ! à Maxime et aux jeunes maris de vos amies, parlez de Schopenhauer, des décadents et des psychologues, — je gage qu'ils se tordront... Ils ne croient plus en Schopenhauer ; les psychologues et les décadents leur semblent appartenir au comique de l'histoire, comme les Incroyables ou les Doctrinaires. C'est que Maxime et les maris de vos jeunes amies n'avaient pas encore l'âge de raison quand parut *A rebours*. Et le pessimisme agonisait en France lorsqu'ils furent, à leur tour, durant le dernier lustre du siècle, des étudiants émancipés.

Le pessimisme agonisait. Comme la mode impose de grands chapeaux sans autre raison qu'on en portait

auparavant de petits, — elle imposait l'action après l'inaction. D'importants faits ethniques commençaient à modifier universellement les âmes. L'impérialisme triomphait en Grande-Bretagne, en Allemagne, en Russie, aux États-Unis. Les sports restaurés remettaient en honneur la vigueur des muscles. Cette époque vit triompher l'état de choses créé par notre défaite de 1870. La Force brutale eut un poète d'une célébrité universelle : Kipling. Le dix-neuvième siècle s'acheva dans une apothéose de la Force, par la défaite des républiques transvaaliennes.

Que pouvait être, dans une telle atmosphère, la formation morale des petits Français ? Eux aussi se mirent à croire en la Force, — mais comme y croient des petits-fils de vaincus : ils crurent en la force des autres, et l'admirèrent. Ils ne reprirent pas confiance dans les destinées de la collectivité française : ils furent jalousement individualistes. La Force était dieu. Soit ! ils seraient forts, mais pour leur compte personnel, sans s'inquiéter du voisin. Leur philosophe directeur fut Nietzsche, confident de Zarathustra, inventeur de la doctrine des deux morales. Vous connaissez la doctrine des deux morales ? C'est qu'il y a une morale pour les maîtres et une autre pour les esclaves. Les jeunes gens qui finissaient leurs études en 1899 ont résolument adopté la morale des maîtres. Ils se sont efforcés d'être de petits surhommes ; en termes plus simples, ils ont résolument adopté l'égoïsme individuel et ce qu'on est convenu d'appeler l'esprit pratique. Tout cela, bien entendu, avec les différences que le tempérament impose à chaque

individu. Il y a parmi les contemporains de votre mari des égoïstes tendres, gracieux, bienfaisants même. Chez nombre d'entre eux, le souci d'arriver n'exclut ni la bonne humeur, ni une intelligente générosité. Mais ne me démentez pas, Françoise : la double caractéristique des jeunes gens de ce pays qui ont eu leurs vingt ans à la fin du dernier siècle, c'est *l'esprit pratique et l'individualisme*.

Telle fut leur formation morale. Quelle fut, cependant, la culture de leur esprit ? Elle s'orienta naturellement vers les études réputées utiles. La science semblait aider partout au triomphe de la force. Ils furent scientifiques. La littérature et les arts les attirèrent d'autant moins que les niaiseries décadentes avaient prétendu représenter la littérature et les arts au moment où leurs jeunes imaginations s'ouvraient à la vie. Ils répudièrent d'ailleurs les études classiques, « qui ne servent à rien ». Sauf les professionnels, ils ne savent même plus le latin, et ils s'en vantent ; je défie Maxime d'expliquer convenablement une page de Lucrèce. Ils ont, en revanche, des grands faits et des lois économiques, un souci et une connaissance qui manquaient radicalement à leurs aînés. Ils sont infiniment moins ignorants que ces aînés devant les miracles de la science moderne. Ils sont capables de parler pertinemment du bi-métallisme ou d'un court-circuit. Ils sont, en somme, très intelligents, un peu à la façon des jeunes Anglais ou des jeunes Américains, qu'ils persistent à imiter plus ou moins consciemment. Les voici aujourd'hui qui commencent à prendre part aux affaires : ils semblent y réussir à mer-

veille, et le regain de prospérité qu'on signale dans le commerce et dans l'industrie du pays est certainement en partie redevable à leur activité, à leur sens des réalités, à leur formation pratique.

Vous voyez, chère Françoise, que je suis loin de mésestimer et de déprécier la génération de vos maris. Elle est — je le crois sincèrement — un trait d'union indispensable entre le passé de stagnation et de lassitude, et l'avenir d'effort collectif, d'idéal humain renouvelé. Le défaut de ces jeunes hommes résulte de leurs qualités mêmes. Leur sens pratique des nécessités actuelles leur ôte le souci et la compréhension des généralités. Leur foi individualiste les détourne imprudemment des intérêts collectifs, qui cependant sont les plus importants et finissent par triompher. Leur foi scientifique est un peu naïve et connaîtra certainement de dures faillites ; elle est un peu bornée aussi, plus éprise de réalisations que de spéculations théoriques. Ils croient trop à la Force et pas assez à l'Idée, — ayant pris pour une loi de l'histoire ce qui n'en fut qu'un accident déjà à demi oublié : l'Impérialisme.

Malgré tout, j'ai le meilleur espoir dans cette génération de jeunes hommes pourvus de qualités réelles et de défauts choquants. Savez-vous pourquoi, Françoise ? Tout simplement parce qu'ils ont eu la chance de rencontrer votre génération de jeunes filles, d'être aimés d'elles, de se marier avec elles.

Chance vraiment exceptionnelle ! Car depuis longtemps en France, — avant votre avènement, ô Fran-

çoises ! — la jeune fille demeurait ce que Michelet l'avait vue : un petit être voué à la routine, obstinément confiné dans les traditions d'une éducation et d'une morale fossiles. Elle était tout, sauf une personne ; et ce que le mari pouvait espérer de mieux, c'était d'insuffler à cette compagne amorphe quelques-unes de ses idées, d'en faire une réplique de lui-même. Aux dernières années du dix-neuvième siècle, la fermentation intense qui soulevait déjà la société féminine en Angleterre, dans les pays scandinaves, en Russie et dans une partie de l'Allemagne, commença de gagner la France. Date mémorable ! La femme française prit conscience de sa personnalité. La momie secoua ses bandelettes. *Ecce femina !*

Je ne reviendrai pas sur les circonstances et les conséquences de cette évolution à laquelle, ma chère nièce, vous avez participé. J'ai taché d'en noter quelques-unes dans les lettres que je vous écrivis, durant votre dernière année d'études. Le résultat merveilleux fut celui-ci : tandis que des collèges de garçons, à l'aube du nouveau siècle, sortait une génération de petits utilitaires sans idéal, de petits individualistes sans véritable humanité, de petits savants pratiques sans véritable culture, — les pensions féminines, les mauvaises comme les bonnes (tant avait de force l'impulsion intérieure !) déversaient à leur rencontre une génération de jeunes filles éprises de haute culture, ferventes pour les idées générales, pleines de confiance dans le meilleur devenir social, en somme, disons-le hautement, très supérieures aux jeunes gens et, pour prendre votre mot, Françoise, beaucoup plus *civilisées*.

La rencontre, aujourd'hui, a eu lieu. Les jeunes filles sont devenues les épouses des jeunes gens. Et, dame ! « le temps de rêve » une fois passé, elles ont constaté qu'elles étaient fort en avant de leurs maris, pour intelligents qu'ils fussent. Celles dont la personnalité n'était qu'à demi éclosse se sont arrêtées dans leur développement ; elles ont régressé ; elles sont redevenues des reflets, comme l'avaient été leurs mères et leurs aïeules... Mais les personnalités vraiment accomplies — telles que la vôtre, ma nièce — ont résisté. Elles ont protesté contre la régression. Sans cesser pour cela d'être d'excellentes épouses, elles ont jugé leur compagnon. Et, comme vous, elles ont souhaité passionnément un plus parfait accord des deux esprits, mais non pas *aux dépens* de leur propre esprit !

Cet accord, vous pouvez, vous devez en effet le réaliser dans votre ménage : tout simplement en élevant, d'une influence adroite et douce, vos maris jusqu'à vous.

Nous comptons beaucoup sur vous, ô jeunes Françaises si cultivées, si civilisées, pour *élever* vos maris — dans tous les sens du mot.

X

Parlons enfin de l'amour ! — Mais qu'est-ce que l'amour — Observations, dans un petit village français. — L'attrait réciproque des deux sexes. — Le choix. — Définition de Jean-Jacques : sa profondeur et sa noblesse. — Déclaration de guerre à la pudibonderie. — Trois axiomes. — L'amour dans le Code.

— Enfin, mon oncle, vous ne voulez donc pas me parler de l'amour ?

Ainsi commence, chère Françoise, la récente lettre que j'ai reçue de vous. Et, pendant trois pages d'écriture serrée (la troisième est même « croisée », déplorable usage dont je n'ai jamais pu vous dépandre), vous tâchez à me convaincre que le chapitre initial d'un manuel pour jeunes époux, et aussi le second, et généralement la plupart des autres, devraient être consacrés à cet important objet : l'amour.

Dois-je vous avouer que le ton de votre plaidoyer m'a paru un peu âpre pour un si gracieux client ? Dès longtemps j'ai observé que, dans les lettres de femmes, le ton importe infiniment plus que le texte pour traduire la pensée. Eh bien ! le ton de votre lettre me

dénonce clairement que l'amour et vous, en ce moment précis, n'êtes pas en parfait accord. Tout en m'objurguant d'avoir à le célébrer ici, c'est lui, je le comprends, que vous sommez d'apparaître à mon incantation. Et je crois bien que vous me tiendriez quitte de lui faire dans mes lettres une place quelconque, s'il consentait à occuper, dans votre vie d'épouse, toute celle que vos rêves de jeune fille lui réservaient.

Ma chère nièce, je vais, selon votre vœu, vous parler de l'amour dans le mariage. Je vais vous en parler librement, hors de toute fausse pudibonderie. Et cependant les jeunes filles qui suivent encore, en ce moment, des cours à l'institution Berquin, pourront lire ma lettre, après vous, sans le moindre embarras.

Sans embarras, mais peut-être avec profit.

Qu'est-ce que l'amour ?

Plus une notion est fondamentale, essentielle à la pensée et au langage, moins elle est claire dans l'esprit. Essayez un peu de m'expliquer ce qu'est le temps, ce qu'est l'espace, ce qu'est la chaleur, ce qu'est la beauté ? Ainsi en va-t-il pour l'amour. Un penseur a dit de lui qu'il ressemble aux revenants : tout le monde en parle et personne ne l'a vu. Ne nous décourageons pas. Menons notre modeste enquête par un procédé scientifique.

Avez-vous jamais regardé jouer ensemble des petits garçons et des petites filles, tout à fait à l'aube de la vie ? Les petits garçons sont turbulents, criards, grossiers : ils battent volontiers les petites filles. Les petites filles sont bavardes, grimacières, cachottières,

peureuses : elles griffent volontiers les petits garçons... Au bout d'un temps d'essai assez court, les petites filles n'ont qu'une idée : échapper à la brutalité des petits garçons ; ceux-ci, de leur côté, déclarent les petites filles assommantes et s'en vont jouer entre eux leurs jeux de vilains.

Ainsi, dans la première enfance, les deux sexes semblent hostiles l'un à l'autre. Tout au plus ils se tolèrent réciproquement. C'est un fait que confirment tous les instituteurs, toutes les institutrices des nombreuses écoles primaires mixtes des villages français. Il est difficile de faire jouer ensemble, avant l'âge de dix à douze ans, les fillettes et les petits garçons.

Mais, de grâce, repassez quelques années plus tard dans l'un de ces villages où, à l'école, les gamines pinçaient sournoisement les garçons, qui leur mettaient, en manière de revanche, du sable dans le cou. Repassez-y un beau dimanche, après vêpres. Voici, parmi la foule des promeneurs, des bandes de jeunes gens qui croisent des bandes de jeunes filles : ils se gardent bien de se tirer la langue au passage, ou de se cribler d'épithètes malsonnantes, comme ils n'y auraient point manqué cinq ou six ans plus tôt. Tout au contraire, les regards et la bouche échangent des sourires. Naguère, quand une petite fille quelconque rencontrait un petit garçon quelconque, c'était la rencontre d'un chien et d'un chat. Aujourd'hui ces mêmes garçons sont *tous* animés d'un sentiment de bienveillance envers *toutes* les jeunes filles.

Quelle révolution a donc modifié les âmes durant ce court espace de temps ? Tout simplement l'âge a

révélé aux petits gamins et aux bambines d'hier la mystérieuse loi d'attrait de chaque sexe vers l'autre sexe. Attrait d'abord très vague et très général. Chérubin s'émeut de tous les frôlements de jupes. La plupart des très jeunes filles consomment chaque année trois ou quatre innocentes passionnettes, dont elles seront un jour les premières à sourire. Qu'elles n'en sourient pas trop : cette obscure attirance de tout un sexe vers tout l'autre sexe, ce n'est pas encore l'amour : mais c'en est la crise préparatoire. Ou, plutôt, c'est le premier degré de l'amour.

Reprenons, sur la place du petit village français, le poste d'observation que nous avons choisi, un beau dimanche, après vêpres. Bandes de filles, bandes de garçons continuent de se rencontrer, voire de se poursuivre en un aimable jeu de galanterie ; mais, çà et là, un peu à l'écart des autres promeneurs, un couple, garçon et fille, s'isole, le garçon faraud, la fille les yeux baissés. Eux aussi ont renoncé à se griffer et à se lancer des pierres, comme au temps où ils fréquentaient ensemble l'école communale. Ils ont fait la paix ; les voilà fiancés. On ne s'occupe guère d'eux ; ils ne s'occupent aucunement d'autrui. Les bandes de garçons n'émeuvent plus la fiancée ; le fiancé n'a plus nulle envie de lutiner les bandes de filles... Le mystérieux attrait de chaque sexe pour l'autre sexe ne s'est aboli ni de leur cœur ni de leurs sens ; mais, pour chacun d'eux, l'autre sexe se résume désormais dans un seul exemplaire, l'exemplaire de son choix, l'exemplaire qu'il préfère, l'exemplaire qu'il AIME.

Ainsi l'amour nous apparaît comme : L'ATTRAIT D'UN SEXE VERS L'AUTRE, CONCENTRÉ SUR UN ÊTRE UNIQUE.

Cette définition, ma chère Françoise, n'est pas de moi. Elle est (ou à peu près) de Jean-Jacques Rousseau. Elle est très belle; elle est très profonde. Elle offre une riche moisson d'observations et de commentaires.

Premièrement, elle nous rappelle qu'au fond de l'amour il y a quelque chose de fatal, d'impérieux, d'inévitable : l'attrait d'un sexe pour l'autre sexe. Cet attrait est une force de la nature, comparable à la pesanteur ou à l'électricité. Toutes les fadaises à l'eau de rose qu'on débitait aux jeunes demoiselles dans le courant du dernier siècle ne prévaudront pas là-contre. Haïssons, ô Françoise, haïssons et proscrivons cette littérature et cette morale de mensonge qui, si longtemps, dissimulèrent à la jeunesse la réalité et la noblesse de l'amour ! Disons au contraire à la jeunesse : l'attrait d'un sexe pour l'autre sexe est une loi de la nature humaine, comme la faim, comme le besoin de sommeil. Aucun être humain équilibré ne saurait s'y soustraire, non plus qu'à la loi de dormir et de se nourrir. Et désavouer cette loi de la nature humaine est aussi comique, aussi niais plutôt, que de dire : L'être humain n'a pas besoin de nourriture ou n'a pas besoin de sommeil.

La définition de Jean-Jacques proclame cette humaine fatalité. Mais, en outre, elle marque avec précision ce fait essentiel : que l'amour est un CHOIX. Dans tout le sexe opposé, voici qu'un seul élu résume,

pour un être humain, l'attrait inévitable : telle est la caractéristique de l'amour. Choix aussi irréfléchi, aussi impérieux que l'attrait d'un sexe pour l'autre sexe. Un jeune homme a distingué une jeune fille ; il la veut pour compagne à l'exclusion de tout autre ; et, bien souvent, il est seul à démêler dans cette jeune fille les qualités qui le séduisent. De fort bonne foi, parents et conseillers le détournent de son projet, lui démontrent qu'il se trompe. Les arguments martèlent sa raison sans courber sa volonté. Et chaque jour, les faits-divers nous montrent quelqu'un de nos semblables courant à la mort plutôt que de renoncer à l'objet — digne ou indigne — de son élection amoureuse.

Maintenant, chère Françoise, que nous voyons un peu plus clair dans la conception de l'amour, il nous sera plus aisé de séparer l'ivraie du froment, c'est-à-dire le non-amour, ou le faux amour, de l'amour proprement dit. On abuse étrangement du mot *amour*, dans la littérature romanesque comme dans la conversation. On en abuse aussi — et non sans hypocrisie — dès qu'il s'agit du mariage. Une convention à la fois mondaine, économique et sociale impose la confusion entre ces deux mots : amour et mariage. C'est une convention très « convenable » ; pourtant, comme cette convention est mensongère, nous la rejetons d'emblée. Toute vérité n'est peut-être pas bonne à dire à la jeunesse : mais tout mensonge est pernicieux à lui enseigner. Votre jeune expérience d'épouse souscrira certainement aux axiomes suivants.

I. *L'amour est une chose; le mariage est une autre chose.*

II. *Il n'est nullement impossible que ces deux choses coïncident : leur coïncidence est excellente.*

III. *Mais cette coïncidence n'est pas indispensable — heureusement ! — à l'accord d'un ménage.*

Méditons sur nos trois axiomes : il leur faut un commentaire.

Que l'amour soit une chose et le mariage une autre chose, cela découle de la définition même de l'amour. L'attrait d'un sexe pour l'autre sexe est une loi générale : tout jeune homme souhaite une compagne, toute jeune fille souhaite un mari vers la vingtième année. Mais cette brusque concentration de l'attrait sur un être unique, n'allez pas croire qu'elle s'impose infailliblement à tous. Beaucoup de gens très sains, très équilibrés, n'ont jamais ressenti l'attrait *unique*. D'autres ont cru le ressentir : mais ils ont bientôt reconnu qu'ils se méprenaient. Il va de soi que l'être exclusif construit par la nature pour plaire à un autre ne rencontrera pas nécessairement cet autre. Si la rencontre n'a pas lieu, comme c'est probable, — tous deux devront-ils renoncer au mariage ? Ce serait d'autant plus absurde que le mariage est un acte social et religieux, mais nullement un acte passionnel. La religion dit : « Il faut se marier pour avoir des enfants et les élever dans la vertu » (Fénelon). La société dit : « Il faut se marier pour avoir des enfants et procéder, de génération en génération, à la transmission régulière de la propriété. » Ni la société ni la religion ne subordonnent le mariage à la règle d'un choix impé-

rieux, exclusif, attirant l'un vers l'autre chacun des conjoints.

— Cependant, mon oncle, la commission de revision n'a-t-elle pas, sur la proposition de M. Paul Hervieu, inscrit dans le nouveau Code que les époux, réciproquement, se doivent l'amour. Et n'avez-vous pas voté cela, mon oncle ?

Bon ! ma chère nièce, voilà l'objection que j'attendais. Vous me la faites en souriant, pour le plaisir de m'embarrasser. Car, spirituelle et avisée (certains journalistes ou fabricants de revues à grand spectacle ne le furent pas autant que vous), vous n'avez pas admis un seul instant qu'un expert en psychologie comme Paul Hervieu voulût dire : « Le sentiment de l'amour sera obligatoire entre époux » ou : « Chaque conjoint concentrera pour l'autre tout l'attrait de son sexe. » On aurait beau légiférer là-dessus, qu'y gagnerait-on ? Nul n'est libre de préférer ; nul n'est libre d'aimer. Seulement, quand d'honnêtes gens se sont unis par le mariage sans ressentir l'un pour l'autre cet amour exclusif que définit Jean-Jacques Rousseau, il reste heureusement pour les rapprocher et souder leur union d'une façon durable cet attrait réciproque des sexes, ébauche imprécise de l'amour. Composée avec les deux autres forces de rapprochement dont je vous ai parlé naguère, — l'habitude et l'intérêt, — cette force attractive suffit à consolider un ménage. A la condition toutefois qu'un conjoint n'aille pas soudain marquer à l'autre l'abolition de l'attrait. Une épouse a le *droit* de dire : « Puisque mon mari m'a épousée, je représente pour lui l'attrait

du sexe féminin. J'entends donc n'être point négligée, — tenue pour une simple ménagère, voire pour une associée d'habitude et d'intérêt. »

Tel est, ma chère nièce, le sens très précis du mot *amour*, inséré, grâce à Paul Hervieu, dans le projet de Code révisé. Vous voyez que, loin de signifier que ceux-là seuls pourront honnêtement se marier qui ressentent l'un pour l'autre la passion exclusive définie par l'auteur des *Confessions*, cette insertion indique, sans plus, qu'un minimum d'amour est à la fois nécessaire et suffisant dans le mariage. Et ce minimum d'amour, c'est tout simplement le premier degré de l'amour tel que nous l'avons défini — l'amour sans choix impérieux, — plus précisément l'attrait naturel que les jeunes gens éprouvent pour les jeunes filles, et réciproquement.

XI

L'amour dans le mariage. — Que le mariage peut être propice à l'amour. — Hygiène morale de l'amour conjugal. — Points suspensifs : une visite de Françoise. — Ce qui passe, ce qui demeure dans la mode féminine. — « Mon mari ne m'aime plus ! » — Grieffs de Françoise. — La dame aux cheveux teints.

Continuons, s'il vous plaît, ma chère Françoise, à philosopher ensemble sur la question — qui vous passionne — de l'amour dans le mariage.

En serrant de près le vrai sens de ce grand mot mystérieux : l'amour, nous avons compris d'abord que le mariage est une chose, l'amour, une autre chose. Mais nous avons reconnu — d'accord avec Paul Hervieu et le projet de Code réformé — qu'un certain amour est à la fois nécessaire et suffisant au bonheur dans le mariage. Ce premier degré de l'amour, c'est l'attrait d'un sexe pour l'autre. Autrement dit, il est déraisonnable de marier ensemble deux jeunes gens qui, physiquement, se déplaisent ; mais deux jeunes gens qui ne ressentent l'un contre l'autre aucune antipathie physique et qui, par ailleurs, intellectuellement et socia-

lement, se conviennent, peuvent fournir pour le mariage un heureux couple de plus... C'est, en somme, le cas de la plupart des bons ménages. Le sentiment, composé d'attrait physique sans violence et de placide tendresse, qui unit ces heureux ménages, est ce qu'on appelle communément — et improprement : de l'amour. Au vrai, ce n'est pas de l'amour, Françoise, puisque c'est l'effet d'un méthodique arrangement, et non ce choix impérieux, irréfléchi et souvent déraisonnable, qui caractérise l'amour. Mais c'en est une assez gracieuse réplique. Durant les premiers mois du mariage, durant ce que nous avons appelé le temps de rêve, on pourrait même prendre la réplique pour l'original. Leur jeunesse, leur liberté, grisent les nouveaux époux, au point de leur faire oublier qu'ils ne se sont pas *choisis*, qu'ils se sont seulement *acceptés*. Ils goûtent l'illusion de l'amour absolu, de l'amour à la Jean-Jacques ; l'attrait d'un sexe pour l'autre concentré sur un être unique. La différence n'apparaît qu'après le temps de rêve. Elle se révèle à mille petits incidents que noterait un observateur, mais qui (heureusement) échappent la plupart du temps aux intéressés. Le plus significatif est que le « besoin de vivre constamment ensemble » cesse bientôt d'être impérieux. Dans combien de ménages réputés bons, et qui sont bons en effet, n'entendez-vous pas tenir ces propos : « Il est sage qu'un mari et une femme ne se cramponnent pas obstinément l'un à l'autre. On se retrouve avec plus de plaisir, quand on a passé une partie de la journée séparés, etc. !... » Propos de raison, certes. Propos d'a-

mour, non pas ! Le besoin de la présence est un irrésistible effet de l'amour.

Est-ce à dire que l'amour, le véritable amour, n'illustre jamais la vie en ménage ?

Gardons-nous de le penser !

L'amour absolu ne découle pas nécessairement du mariage ; mais, en revanche, l'absence du lien légal ne favorise point l'amour. Le choix impérieux et exclusif, caractéristique de l'amour, est aussi rare, quoi qu'il semble, hors du mariage que dans le mariage.

Et, malgré tout, le mariage garde l'avantage de préserver contre leur propre faiblesse les fragiles volontés de la plupart des conjoints. Par son appareil religieux et social, il convainc les esprits légers qu'il est, selon votre mot, ma chère nièce, une chose sérieuse. En tressant ce lien souple et solide : l'attrait physique, — avec ces deux autres : l'habitude et l'intérêt, il enlace finalement les deux époux d'une triple et ferme attache. La femme — la plus faible ! — y trouve une protection qui lui fait cruellement défaut hors du mariage. En résumé, le mariage est une institution logique et respectable : il ne tient qu'à nous de lui faire produire en beauté et en bonheur tout ce qu'elle contient réellement.

Toutefois, vous vous êtes aperçue déjà, n'est-il pas vrai ? que la température de l'amour, en ménage, n'est pas constante. Elle varie avec l'humeur du mari et de la femme ; elle subit la réaction des chances, des contrariétés du couple. Il lui advient aussi de monter, de descendre, par longues périodes continues, sans qu'on

puisse en trouver la cause, tout comme la température marquée par les thermomètres. De ces variations de chaleur dépendent principalement les hauts et les bas du bonheur conjugal.

Or, ne comptez pas trop sur votre mari pour entretenir le feu sacré !

Marié, l'homme incline à s'imaginer qu'il est quitte de toute déférence sentimentale vis-à-vis de sa femme, — et qu'il n'a plus qu'à se laisser vivre, à se laisser aimer. Fâcheux égoïsme, j'en conviens ; il faut cependant l'accepter au commencement du vingtième siècle, comme une des conditions du problème. Résignez-vous donc, jeunes femmes, à entretenir à peu près seules le divin feu d'amour dans votre foyer.

Entretenez l'amour du mari en vous efforçant de rester pour lui la plus plaisante et la plus souhaitable des femmes. Mais surtout, ne négligez pas d'entretenir *votre propre amour*, qui, lui, ne dépend que de vous. A une personne de culture moderne, telle que ma nièce Françoise, je n'enseignerai pas, comme une chose nouvelle, la puissance de l'entraînement. Eh bien, il y a un entraînement de la volonté, un entraînement du cœur. Il y a une méthode efficace pour éliminer de sa pensée les défauts, pour attacher au contraire sa réflexion sur les qualités du mari. Dans le trésor des souvenirs conjugaux, on retrouve parfois, par une méditation obstinée, telle image si radieuse qu'elle efface les ombres légères du moment présent. En un mot, il y a, ma charmante nièce, une HYGIÈNE MORALE de l'amour dans le mariage. Nous tâcherons d'en découvrir, d'en fixer peu à peu les prescriptions essentielles.

Qu'il vous suffise, pour le moment, de graver dans votre mémoire et de prendre pour thème de vos réflexions ces deux vérités importantes :

I. *L'épouse, plus que l'époux, est la gardienne de l'amour conjugal.*

II. *Il y a une hygiène morale de l'a...*

*
* *

... Après vingt-quatre heures de réflexion (et les heures nocturnes ne furent pas les moins utiles conseillères), je reprends, chère Françoise, ma lettre, qu'interrompirent hier votre coup de sonnette et votre entrée dans mon cabinet de travail.

Je la reprends, mais non pas pour continuer la phrase suspendue. Entre la suspension et la reprise, il s'est passé un incident dont l'influence doit se marquer ici. Et puisque votre projet est de conserver le texte de mes lettres, d'en former — comme vous fîtes des autres pour votre vie de jeune fille — un petit manuel de votre vie conjugale, je veux noter la visite que j'ai reçue de vous et les propos que vous avez tenus.

Plus tard, vous serez fort aise de les relire ; recueillis presque instantanément, ils *cinématographient* un moment, un moment important de votre vie. Or, c'est merveille comme le temps efface, à notre insu, les images que nous croyions pour toujours imprimées sur notre mémoire. Ne nous fions, pour garder le passé, qu'à cette mémoire seconde qui s'appelle : l'écriture.

Ainsi, ma chère Françoise, je traçais la première

lettre du mot « amour », quand votre coup de sonnette fit lever ma plume de dessus le papier. C'est encore une sonnette d'autrefois, une sonnette à battant qui annonce les visiteurs, dans ce vieux petit hôtel Louis-Philippe dont j'habite le rez-de-chaussée. Votre coup de sonnette fut si net, si fort, que l'écho en parvint à ma table. Je devinai un visiteur d'importance à ce fait que la consigne habituelle ne fut pas observée, que des pas se rapprochèrent, des pas rapides, précédant ceux du valet de chambre. La porte de mon cabinet s'ouvrit sans qu'on eût frappé; et, tout aussitôt, Françoise fut dans les bras de son oncle. Rien de surprenant jusque-là : vous m'avez accoutumé à ces visites impromptu, chaque fois que vous venez à Paris. Seulement, cette fois, quand j'eus paternellement baisé Françoise sur les deux joues, je constatai que sa tête charmante ne quittait pas mon épaule. Elle se nichait là comme dans un refuge. Sa bouche ne prononçait aucune parole. Et, à de légers soubresauts, je perçus que Françoise pleurait.

Quelques instants plus tard, vous étiez assise en face de moi, dans un de ces bons fauteuils profonds fabriqués outre-Manche. Vous tourniez le dos à la porte-fenêtre qui donne sur le jardin, aujourd'hui défeuillé par l'hiver, mais vivant tout de même grâce aux lierres abondants, aux fusains, aux rhododendrons ; un léger soleil matinal éclaircissait leur sombre verdure. Votre silhouette se détachait sur cet aimable décor : chapeau cloche sans extravagance ; « tailleur » bleu à redingote, bordé de larges galons noirs ; deux renards argentés croisant derrière vos épaules leurs

amusantes petites frimousses ; le manchon pareil assez agité au bout du bras droit. — la main gauche tenant la boule de Saxe de l'en-cas, lequel participait aussi à l'animation de vos gestes... Vous relirez ces lignes dans dix ans et vous sourirez : « Tiens, penserez-vous, comme on s'habillait drôlement en ce temps-là ! » Le chapeau cloche, la redingote bordée de galons, les renards argentés auront passé de mode : mais non pas les choses [que vous me disiez, ni l'émoi que vous ressentiez à me les dire. Tant qu'il existera une institution du mariage, les oncles quadragénaires recevront certains jours la visite de leurs nièces de vingt-cinq ans, qui, pleurantes et frémissantes, exécuteront devant eux des variations sur ce thème éternel, tantôt tragique, tantôt comique : « Mon mari ne m'aime plus !... »

Donc, Françoise, Maxime ne vous aime plus. C'est par cette formule courte et définitive que vous m'avez tout d'abord expliqué votre trouble et vos larmes. Je me suis bien gardé de vous contredire. J'ai seulement tâché, selon la bonne méthode socratique, de vous faire exprimer peu à peu tous vos griefs, fournir toutes vos raisons de croire que Maxime a cessé de vous aimer. Je vais les résumer aujourd'hui, à vingt-quatre heures de distance. Vous me direz si j'en oublie.

1° Il y a longtemps que Maxime a cessé d'être pour sa femme le courtisan passionné des premiers jours, et que le « temps de rêve » a chu dans le passé. Françoise se gardait bien de me le dire : à peine osait-elle se l'avouer à elle-même. Assez vite après le voyage de

noce, quand la vie conjugale a commencé de rouler son train ordinaire. Maxime a aboli toutes ces marques de ferveur un peu inquiète, de caprice un peu désordonné qui valurent aux six mois de fiançailles et aux premières semaines du mariage un goût si savoureux, si pénétrant. Maxime parut se rendre compte trop tôt, au gré de Françoise, que le mariage est une chose, l'amour une autre chose. « Manifestement, déclare Françoise, l'envie de me regarder, de me tenir enlacée contre lui, de m'embrasser, passe dans son esprit après le désir d'avancement (oh ! l'avancement, je l'exècre!), après le souci de la situation sociale, et (j'ai vraiment honte de le confesser) après les préoccupations les plus mesquines du confortable. »

2° Toutefois, durant les trois premières années de mariage, cet état de calme n'a pas été continu. De temps en temps, le jeune ménage redevenait, pour une heure, pour un soir, pour quelques jours parfois, un « ménage nuptial ». Les voyages étaient particulièrement propices à ces charmantes reprises. Dès que le jeune couple s'évadait de son existence habituelle, dès que le mari et la femme se retrouvaient isolés ensemble, on eût dit que Maxime, subitement, redécouvrait que sa femme était jolie, spirituelle, qu'elle était un rare objet d'amour. (Françoise confesse d'ailleurs que, dans ces mêmes périodes de solitude à deux, elle redécouvrait quelque peu Maxime.) Hors les voyages, de telles reprises, plus courtes, étaient provoquées par certains incidents de la vie : le retour d'une absence (les manœuvres, par exemple), un bal où Françoise avait du succès, — une

promenade à deux dans un joli site, au printemps : Françoise cite, dans ce genre, une excursion au mont Saint-Michel.

3° Tel quel, avec sa monotonie sentimentale habituelle et ces soudaines résurrections amoureuses, le mariage semblait à Françoise un état tolérable, assurément fort différent de ce qu'elle avait rêvé, jeune fille. Pour pratique d'esprit que soit une jeune fille, elle a rêvé, et le déchet de la réalité sur les jeunes rêves dépasse toujours les prévisions. Mais Françoise, en cela fort sage, se disait : « Après tout, Maxime m'aime et n'aime que moi. Il est assez égoïste : pas plus que les autres jeunes hommes ses contemporains, ses amis. De temps en temps, je le retrouve, tel qu'au lendemain de notre mariage, ardent, ému par ma présence, oubliant un instant pour moi l'avancement, le confort et les relations sociales. Il y a des minutes où il sacrifierait tout pour moi. Cette certitude empêche mon cœur de souffrir. Et il vit en moi un espoir confus : puisque le foyer du grand amour n'est pas éteint, il se rallumera un jour, et réchauffera de nouveau toute notre vie. »

4° Mais depuis quelque temps, il y a dans le ménage un élément nouveau : la jalousie de Françoise, la crainte, l'angoisse de n'être plus l'unique, ni même la préférée. L'indifférence sentimentale de Maxime, chez lui, ne cède plus, comme naguère, à l'influence rénovatrice de tel ou tel incident. Et, hors de chez lui, il existe une personne qui semble occuper sa pensée plus que sa femme. Cette personne, plus âgée que Françoise d'environ six ou

sept ans, et ayant, par conséquent, juste dépassé la trentaine, est une « dame » de la ville, du monde élégant de la ville ; une de ces provinciales plus qu'à moitié parisiennes comme chaque chef-lieu en contient aujourd'hui, principalement dans les départements peu distants de la capitale. Elle reçoit beaucoup : son salon est estimé comme le premier en importance mondaine. Malgré cette situation prépondérante, elle n'est pas réputée pour une vertu inattaquable. On associe au sien, dans le passé, plusieurs noms masculins, de Paris et de la ville. Médisances ? Peut-être, Françoise affirme que non, et que « cette femme aux cheveux orange est capable de tout... » Il n'est pas niable qu'elle marque à Maxime une bienveillance singulière : Maxime ne s'y montre pas insensible. Cependant aucune discussion, sur ce point critique, n'a encore dressé l'un contre l'autre Maxime et Françoise. Françoise en est à la période d'affolement. « Il me semble, disait-elle à son oncle, que je suis dans un ascenseur qui descend vite, vite, je ne sais où... »

Votre oncle, chère Françoise, vous a donné hier les premiers avis, les avis pour parer au plus urgent. Dans sa prochaine lettre, il examinera en détail votre cas, qui ne lui semble pas désespéré, mais qui vaut, comme tout mal chronique, un régime et une cure.

XII

De la fidélité. — Ce que dit le Code ; ce que pratiquent les mœurs. — Opinion du monde sur la vertu de la femme et sur celle du mari. — Deux poids, deux mesures. — Comment prévenir la crise ? — Le péril est dans l'occasion. — Cas particulier de Maxime.

A une femme qui sent menacé son bonheur conjugal — et c'est votre cas, ma chère Françoise — on ne peut d'abord offrir qu'un très léger appoint de conseils pratiques, résumés en cette règle de conduite : « Ne jamais faire de scène avant d'être sûre ; ne jamais accepter silencieusement la certitude... » Ce fut là tout le viatique que vous emportâtes de votre récente visite chez votre oncle. Mince viatique. Mais vous étiez si émue, si nerveuse ! Comment raisonner de sang-froid et de longue haleine, avec une Françoise en larmes, qui vous oppose pour tout argument et vous fournit pour seule explication cette phrase cent fois répétée : « Mon mari ne m'aime plus ! »

Aujourd'hui, la lettre que voici vous trouvera certainement plus calme. Non pas que les causes de votre souci aient disparu : ce serait trop beau !... Mais les explosions d'angoisse et de chagrin, comme celles dont

vous m'avez rendu témoin, sont ordinairement suivies de quelque rémission : tels les violents accès de fièvre. Je compte sur cette accalmie pour vous faire lire et accepter les réflexions qui vont suivre. Elles s'imposent à toutes les épouses, à celles dont l'alcôve est paisible comme à celles dont le foyer est troublé.

Le Code révisé, ma chère nièce, supprimera probablement le mot *obéissance* parmi les devoirs des époux. Il y ajoutera (espérons-le) le mot *amour*. Mais le mot *fidélité*, qui figurait déjà dans l'ancien Code, sera maintenu dans le nouveau. Et il en est de même, et il en sera de même dans tous les Codes de nations civilisées, tant que le mariage existera... D'autre part, tandis que, dans les vieux Codes, l'obéissance n'était un devoir que pour la femme, la protection un devoir que pour le mari, — la fidélité y était prescrite comme un devoir *réciproque*.

Les Codes révisés, dont l'objectif est : plus d'égalité entre les sexes, — ne feront qu'accentuer, que souligner plus fortement le caractère réciproque de ce devoir. Deux paroles, deux signatures ont été engagées par le mariage. La loi, même la loi d'autrefois, tellement encline à considérer la femme comme presque irresponsable, estime ces deux signatures équivalentes. La femme est engagée au même degré que le mari. Le mari n'est pas moins lié que la femme. Et la seule différence qui subsiste dans l'évaluation légale des deux fidélités, féminine ou masculine, — l'article du flagrant délit, dit : article rouge, — disparaîtra certainement à la première révision.

La loi nous dit donc : la fidélité du mari n'est pas moins nécessaire que celle de la femme. La raison pure nous dit la même chose... Seulement, moi qui ai souci de vous offrir ici, non pas des gloses en l'air ou d'éloquents déclamations, — mais des observations de réalité et des règles pratiques de vie, je suis forcé d'ajouter : « Aujourd'hui, en France, durant cette première décade du vingtième siècle, la non-fidélité du mari n'est pas égale en importance à la non-fidélité de la femme. C'est inique. C'est néfaste. C'est un état qu'il faut modifier et qui ira sans doute en se modifiant. Mais, parlant à une jeune épouse inquiète, au cours de la première décade du vingtième siècle, si je table sur l'équivalence de la fidélité féminine et de la masculine, tous les avis que je lui donnerai seront chimériques ou nuisibles.

Car, à côté de la loi, à côté même du bon sens et de la conscience, il y a *les mœurs*. Les mœurs d'une société, à une date donnée, sont un fait scientifique. Il est aussi nigaud de les nier que de nier le climat d'un pays. Il est aussi périlleux de n'en point tenir compte que de s'habiller de cotonnade en Laponie ou de fourrures à l'Équateur.

Or, que sont les mœurs de l'Europe moderne en la matière : infidélité du mari ?

Elles sont hypocrites et contradictoires. .

L'épouse délaissée est un objet de compassion un peu ironique. « Pauvre Madame Une telle !... » Mais incontinent on cherche les raisons de son délaissement, et on les énumère avec complaisance. « Aussi pourquoi est-elle si laide ? Pourquoi s'habille-t-elle si mal ?

C'est une excellente personne, un peu insignifiante. » Est-elle, au contraire, jolie, élégante, aimable, — n'y a-t-il pas moyen de justifier par la comparaison les préférences extra-conjugales du mari ? On hausse les épaules et on dit : « Cet Un Tel est vraiment insatiable... Avoir une si charmante femme et courir ! Ah ! les hommes ne valent pas cher ! » Et Un Tel, loin d'être jugé comme un homme qui a trahi la parole jurée, qui crée de la douleur et du mal, qui fait souffrir un ou plusieurs êtres humains pour son agrément, — apparaît comme un heureux coquin, comme un échantillon privilégié de l'espèce mâle. Il vous apparaît ainsi à vous-mêmes, femmes, à vous les victimes, bien plus qu'aux hommes ! (Les hommes détestent naturellement le séducteur). C'est vous, femmes, qui avez dressé le piédestal où s'érigent les statues de don Juan, de Lovelace, de Valmont, de M. de Camors. Femmes encore à demi esclaves, combien vous faudra-t-il d'années pour reconnaître en lui non plus votre maître, — mais votre ennemi !

Opposez à cette éclatante image du séducteur la triste image de l'épouse convaincue d'avoir brisé le pacte conjugal. Les pierres de l'Écriture pleuvent toujours sur elle : la main de Jésus ne les arrête plus. Les hommes la dédaignent ; les femmes la renient. Oh ! je sais bien qu'on citera des exceptions à cette loi de réprobation : certaines personnes de naissance illustre ou de grande fortune trouvent plus d'indulgence au tribunal social. C'est l'effet de la lâcheté des foules en face des puissants : il n'est pas immanquable. Et, à moins d'être Élisabeth d'Angleterre ou Cathe-

rine de Russie, les femmes, même bien nées, même riches, feront bien de ne pas trop s'y fier. Ce que le peuple reprocha le plus âprement à deux reines célèbres, livrées au bourreau, ce fut l'infidélité conjugale. Et l'une, au moins, était innocente !

Deux poids, deux mesures : c'est vrai. Iniquité au profit de l'homme : c'est vrai. Travaillons à atténuer cette iniquité, puis à la faire disparaître. Mais en attendant qu'elle ait disparu, réglons notre conduite, disciplinons nos conseils à ce fait réel : qu'elle n'a pas disparu, qu'elle domine encore les mœurs. Femmes, qui avez contribué, vous ou vos aïeules, à enguirlander l'aurole du séducteur, n'oubliez pas que votre mari, avant d'être votre mari, fut un libre jeune homme, nourri des idées, témoin des mœurs ambiantes. La littérature, la conversation lui ont enseigné que le rôle de l'homme à bonnes fortunes est enviable, que l'homme refusant une bonne fortune par vertu est ridicule. A vous, jeune fille, on recommandait, par contre, une pudeur tellement sévère que vous la jugiez souvent dérisoire. Vous avez pris et laissé, de cet enseignement : il n'en demeure pas moins qu'à tempérament égal, à égale sensibilité de conscience, votre mari et vous, arrivant au mariage, n'avez pas entendu sonner du même son à vos oreilles cette injonction de l'Église et du Code : Fidélité ! Pour vous, femme, ce mot était presque tout le devoir du mariage. Le mot qui semblait à votre mari le plus chargé de réel devoir était : Protection.

Qu'en faut-il conclure ?

Que, dans le mariage, la fidélité de la femme et

celle du mari sont logiquement, théoriquement, d'égale importance. Mais qu'au début du vingtième siècle, malgré la pente des idées vers l'égalité conjugale, une femme raisonnable, pour se déterminer pratiquement dans un moment de crise, doit compter avec l'état réel des mœurs, assez peu conforme aux principes. Sur cet état des mœurs elle doit mesurer et ses espérances de sécurité, et son effort de défense, et aussi ses conditions de pardon, quand elle se juge lésée. Sans même parler des conséquences, et pour rester sur le domaine de la conscience, il n'est pas douteux qu'un mari, déviant momentanément de la règle conjugale, heurte moins qu'une épouse le pacte social et l'opinion. Le mari s'engage dans un chemin à l'entrée duquel est écrit : *Passage interdit*. Pour passer par ce même chemin, la femme doit briser une porte cadénassée : c'est l'effraction.

Ne vous rebellez pas inutilement, ma chère nièce, contre ces iniquités, que la réforme des mœurs abolira peu à peu. Là encore, tâchez d'accomplir la réforme dans votre propre ménage, en attendant que cette réforme soit universellement acceptée. Habituez votre mari à une conception de la fidélité moins partielle, moins égoïste. La vérité est avec vous; vous aurez facilement raison des arguments qu'il vous opposera. Donnez-lui à comprendre que vous considérez, vous, dans votre ménage, l'engagement de fidélité comme équivalent de part et d'autre, et même synallagmatique : c'est-à-dire que, lui infidèle, vous ne prendrez peut-être pas une revanche, mais serez pourtant libre de la prendre... Dites-lui tout cela, et

pensez-le. A l'heure de la crise, vous n'en conserverez pas moins le droit à une sage indulgence.

Mais comment prévenir la crise ?

Étudions, pour cela, les circonstances de l'infidélité maritale.

L'observateur des mœurs, collectionnant les « cas » à la façon d'un médecin, se convainc bientôt que la passion violente, l'amour à la Jean-Jacques, causent très rarement les sottises où se laissent entraîner les maris. D'abord parce que la grande passion, l'amour à la Jean-Jacques sont choses rares, hors du mariage comme dans le mariage. Puis parce que la grande passion a des exigences immédiates, absolues, exclusives, incompatibles avec le goût de tranquillité, la peur du scandale, dont la plupart des époux contemporains sont lestés — à défaut de vertu.

Sauf les séducteurs professionnels, espèce restreinte et mal adaptée au mariage, on peut affirmer hardiment, ma chère Françoise, que vos maris ne cèdent guère qu'à cette tentatrice subtile... et vulgaire : *l'occasion*. Si l'occasion ne s'offre point, ils ne s'ingénieront point à la faire naître. L'homme, surtout de nos jours, surtout dans la génération de Maxime, ne connaît guère ces heures de vide, de malaise sentimental, subies par *toutes* les femmes, cet appel dans le vague à on ne sait quoi, qui comblerait on ne sait quel désir. L'homme est sourd à ces voix intérieures, mystérieuses, qui sollicitent vers une idéale félicité, qui troublent les plus sages, les plus saines des femmes. L'homme n'est troublé, lui, que par l'occasion positive. Et le plus souvent, il ne l'étudie pas, il ne la discute pas.

Il cède ou il passe outre ; mais sa décision est impulsive : les considérations de moralité n'influencent guère. Notez cela sur vos tablettes, Françoise ; l'observation en vaut la peine :

L'ennemie de la sécurité conjugale, pour une épouse, — c'est l'occasion.

D'où les infidélités maritales dont s'étonne la galerie. La galerie dit : « Mais sa femme est cent fois mieux ! » Assurément. Seulement, il y a eu l'occasion.

Le mari cède d'abord à l'occasion. Il persiste ensuite ou par inertie, ou par vanité. Quand la vanité est en jeu, l'aventure est plus périlleuse. Heureusement ce dernier cas est plus rare, parce que les objets dont on peut tirer vanité sont naturellement les moins nombreux.

L'épouse a donc à combattre : avant, l'occasion ; — après, l'inertie ou la vanité.

Comment combattre l'occasion ?

Sincèrement, Françoise, c'est facile. A la condition d'y penser toujours, ou du moins d'être toujours en éveil. Ce que les très jeunes femmes, comme vous, ne conçoivent pas assez nettement, c'est que *toute autre femme* représente la possibilité d'une occasion. N'invoquez pas l'âge, la laideur, la sottise. Ne dites pas : « Il n'aura pas si mauvais goût... » Une laide, une sotte est plus dangereuse qu'une femme exquise, si elle représente une occasion. Ah ! cela ne fait pas l'éloge des maris : j'en tombe d'accord avec vous. Prenez les hommes comme ils sont, et non comme ils devraient être.

Examinons, par exemple, le cas de votre époux

Maxime et de Mme L. G..., cette dangereuse personne dont vous redoutez la concurrence illégitime. Vous m'en avez dessiné le portrait sans indulgence. Elle se teint les cheveux ; son éclatante dentition est redevable aux progrès de la céramique ; elle est plus âgée que vous, plus âgée que Maxime : vous refusez de préciser son âge, comme si le chiffre devait paraître monstrueux. Elle s'habille « cher, mais mal » : telle est votre expression. Enfin elle n'a pour elle, dites-vous, que ses perles et ses relations.

Admettons que vos yeux aient vu juste. Maxime a donc été tenté par les relations et les perles ? Non, Françoise. Il est probable que Maxime n'eût prêté qu'une attention distraite aux relations et aux perles de Mme L. G..., si cette somptueuse personne ne lui eût, la première, marqué qu'elle le distinguait. C'est une des formes de l'occasion, et non des plus rares : l'occasion où choient les maris est souvent une provocation féminine. C'est aussi la plus dangereuse : l'homme, naturellement fat, perd la tête dès qu'il se croit désiré. D'autres formes de l'occasion sont l'intimité, l'amitié intellectuelle, la pitié pour la souffrance d'une femme que son mari délaisse, et enfin, comme disent les gens du Midi, « le pur hasard » — la rencontre propice à une certaine heure, l'imprévue solitude à deux... Mais la provocation féminine les dépasse de beaucoup en fréquence et en péril. Que votre charmant sexe ne considère pas cette observation générale comme une injure : ce sont toujours les mêmes qui provoquent, et une provocatrice suffit à beaucoup de provocations.

Il fallait donc, chère Françoise, vous défier de Mme L. G... — réputée provocatrice, d'après vos propres dires. Il ne fallait pas hausser les épaules et murmurer : « Qu'on me préfère ce tableau ! allons donc !... » Il ne fallait pas supposer votre époux différent des époux déjà provoqués avec succès par le « tableau ». Pareillement, quand la présente crise sera résolue (et vous verrez que nous la résoudrons), il faudra faire sentinelle pour écarter les autres occasions, quelles qu'elles soient. Non pas une garde brutale, à la prussienne, avec la blessure mortelle pour argument : une garde ingénieuse, presque insensible, qui empêche l'occasion de naître. Toute amitié féminine de votre mari, amitié dont vous seriez exclue, est périlleuse : car il ne dépend ni de votre mari, ni de l'amie, même vertueuse, d'abolir la grande loi que vous savez, la loi fondamentale de l'amour : l'attrait des sexes l'un pour l'autre. C'est à vous de démêler par quoi plaît l'amie, et de la dépasser, de la vaincre sur son terrain propre, de vous glisser toujours entre l'amie et votre mari...

Vous donner pour ce manège des règles précises serait une besogne illusoire : la manœuvre change avec le cas. La règle générale, qui doit être sans relâche présente à votre esprit, c'est : « Je ne laisserai pas naître l'occasion... »

Dans le cas de Mme L. G..., vous vous rendez compte, je pense, qu'il était bien facile de ne pas laisser naître l'occasion. Maxime ne ressentait pas d'attrait : il eût suffi de lui signaler la provocation... et d'assaisonner vos remarques d'un peu d'ironie. Les provo-

catrices, dénoncées comme provocatrices, ne sont plus qu'à moitié dangereuses : le plaisir de vanité, pour l'homme provoqué, est amoindri dès qu'il le sait banal... Aujourd'hui, l'ironie et le raisonnement seraient tardifs. Vous risqueriez cette éventualité redoutable : Maxime prenant parti contre vous, pour celle que vous dénigrez... Vous avez laissé naître l'occasion : vous avez négligé les précautions *avant*. Il faut recourir à d'autres moyens. Une tactique féminine existe, heureusement, pour empêcher d'aboutir les crises conjugales, même commencées.

Je vous en entretiendrai dans ma prochaine lettre.

XIII

Temps de crise. — La bonne attitude : vouloir sa volonté. — Résignation ou « scène à faire ». — Les preuves. — Les arguments : tendresse, raison, loi. — Nécessité du pardon ; nécessité de la sanction. — Le cas des enfants.

Vous m'écrivez, ma chère nièce, que les choses, dans votre ménage, ne sont ni mieux ni pire. La crise n'est pas conjurée ; vos inquiétudes ne s'apaisent pas : aucune explication n'a encore précisé, entre votre mari et vous, le point du conflit. Et, comme certains malades, après avoir quelque temps recouru aux calmants pour combattre leur misère, finissent par souhaiter l'opération radicale — qui la résoudra dans le sens de la vie ou dans le sens de la mort, — votre pensée est en ce moment tendue vers un seul impatient désir : vous expliquer avec Maxime, jouer avec lui la scène décisive du drame intime. Vous me demandez conseil, mais d'un ton si impatient que j'ai bien peur d'arriver trop tard avec ma pauvre sagesse.

Je vous ai déjà proposé une double règle d'action : 1° ne pas feindre d'ignorer — 2° ne s'expliquer qu'à coup sûr. Principes brefs, faciles à écrire et à retenir ;

malheureusement, leur usage n'est point commode. Peu de femmes (et peu de maris aussi) ont le courage de rester muets, l'un vis-à-vis de l'autre, quand le soupçon les aiguillonne. Bien peu aussi, la certitude établie, ont le courage de pratiquer sans hésiter la chirurgie salutaire d'une explication.

Qu'arrive-t-il le plus souvent ?

Il arrive que, sur de simples présomptions, celui des conjoints qui a des sujets d'inquiétude inaugure une politique de maussaderie, d'allusions taquines, de piquères d'aiguille. L'autre, point encore coupable, encore à la période d'hésitations, de lutte avec sa conscience, se prévaut aussitôt de ces inutiles petites tortures pour cautériser ladite conscience et proclamer, à part soi, sa libération sentimentale. Ou bien il oppose aux propos maussades des répliques blessantes, et le désaccord va s'aggravant dans le ménage, sans qu'aucune discussion loyale, franche, en ait précisé les causes... Procédé néfaste ! D'autant plus que l'énergie ainsi dépensée en guérilla conjugale manquera pour livrer, le moment venu, la vraie bataille décisive. Nombre d'époux, dotés d'assez de virus belliqueux pour disputer sans relâche sur des objets dénués de toute importance, *n'oseront* pas se regarder franchement dans les yeux et se dire : « Ouvrons-nous notre cœur et laissons, chacun, l'autre y voir clair à loisir. » C'est que la plupart des humains ne savent pas, selon le mot de Spinoza, VOULOIR LEUR VOLONTÉ. Leurs résolutions sont infimes, comparées à leurs désirs : ils se résolvent comme on prend un billet d'un franc pour gagner un demi-million à une loterie, convaincu, au

fond, qu'on ne gagnera pas, mais en se disant tout de même : Peut-être!... « Je fais grise mine à mon mari pendant le déjeuner : *peut-être* cela va-t-il aboutir à l'explication désirable ; *peut-être* vais-je le ramener dans le chemin droit. » Niaiserie que tout cela ! Le seul procédé digne d'une femme comme vous, Françoise, c'est le silence tant qu'on ne peut prononcer des paroles probantes, citer des faits, dénoncer des actes. Et, dès qu'on peut cela, l'explication aussi complète que possible.

L'explication complète... si toutefois on en accepte à l'avance, avec sincérité, les suites extrêmes. Il y a des épouses, il y en a même beaucoup plus qu'on ne le croit, qui supportent tout plutôt que de risquer les conséquences dernières d'une explication : c'est-à-dire, quelle qu'en soit la forme, la rupture du ménage. Bien imprudente est la femme qui aborde la « scène à faire » sans avoir sondé son cœur, sans s'être questionnée, sans s'être répondu à elle-même : « J'accepte l'éventualité de la rupture ! » Car la scène à faire, c'est, en somme, une mise en demeure de choisir entre l'épouse et une autre personne : sinon la scène est mal faite ; elle est à refaire. Plaignons, mais honorons les femmes qui, entre la rupture et la souffrance, choisissent la souffrance. Souvent leur choix est commandé par le dévouement aux enfants : humble héroïsme maternel. Parfois aussi, au moment de prononcer les paroles décisives, — une épouse sent qu'elle ne pourrait pas se passer de cet être inconstant, trompeur, qui lui fait du mal ; elle se dit : « Tout plutôt que de le perdre ! » Cette fois ce n'est plus de l'héroïsme :

mais c'est une des formes les plus touchantes de l'amour humain, du vrai amour, de l'amour à la Jean-Jacques.

J'ai écrit un roman sur cette lâcheté conjugale : il s'appelle *le Jardin secret*. Lisez-le si vous en avez le loisir : je ne crois pas, chère Françoise, que vous imitez la résignation de l'héroïne. D'abord vous n'avez pas d'enfant. Et puis vous êtes très jeune, moins ployée aux transactions pratiques de la vie. Ne perdez pas de vue, cependant, que faire « la scène », c'est risquer la rupture avec votre mari. Vous protestez ? Vous dites : « Il ne s'agit pas de rupture entre Maxime et moi. Je suis convaincue que la dame aux cheveux orange ne lui tient pas au cœur. Entre elle et moi, il n'hésitera pas cinq minutes. Donc, je vais le mettre en demeure de choisir, et tout de suite ; car je ne veux pas être plus longtemps ridicule. » Mauvais, mauvais discours ! Et mauvaise doctrine ! Ce n'est pas une revanche d'amour-propre qu'il faut chercher, jeune femme, dans la scène à faire ! Quand vous aurez humilié votre mari, démontré sa faiblesse, sa duplicité, votre perspicacité et votre vertu — qu'aurez-vous gagné ? D'apparaître au mari comme une menace et un reproche ; de lui faire souhaiter telle autre société, où il ne cueille que des fleurs. La meilleure scène à faire, pour une épouse, est au contraire celle où le mari est convaincu sans être humilié, touché sans irritation. Car ce que vous poursuivez, n'est-ce pas ? c'est la paix finale, l'accord, et non pas une orgueilleuse rupture ?

— Soit, mon oncle. Mais d'abord, comment être

sûre ? Où prendre ces preuves décisives, à défaut desquelles, d'après vous, mieux vaut se taire ? C'est très difficile !

Vous avez raison, Françoise, c'est très difficile. Personne ne vous conseillera, et moi moins que personne, de faire épier l'époux suspect : l'amour policier est un ignoble amour. J'appelle preuves décisives, suffisantes pour motiver l'explication :

1° Un mensonge avéré du mari. Il vous a dit en rentrant : « J'ai fait telle ou telle visite ; j'ai vu Un Tel et Un Tel. » Le hasard vous renseigne, vous démontre que ces paroles masquent une démarche — la mauvaise démarche inavouée ;

2° Une opinion sérieuse recueillie par l'épouse et condamnant la conduite du mari. L'épouse peut dire valablement au mari : « Voici ce que j'ai entendu sur vous. C'est un propos qui me blesse et m'attriste. Justifiez-vous. »

3° Enfin, une preuve matérielle, mais ce dernier cas est délicat. La preuve matérielle la plus fréquente dans tout conflit conjugal, c'est la preuve écrite, c'est la lettre. Presque tous les hommes sont désordonnés ; leurs papiers les plus compromettants traînent parfois dans la poche d'un gilet ou au beau milieu d'un livre. L'épouse trouve une lettre ; l'écriture de la suscription lui est connue. Que fera-t-elle ?

Dans la pratique, neuf épouses sur dix liront la lettre. Elles auront tort.

Ma conviction sur ce point est inflexible : elles auront tort. Le secret de la correspondance est aussi sacré que la propriété : comme la propriété, c'est une

convention, mais toutes deux sont essentielles, l'une au pacte social, l'autre au pacte conjugal. Tendre à son mari une lettre compromettante et lui dire : « Nierez-vous cela ? » c'est d'ailleurs avoir trop raison contre lui : l'accord final devient presque impossible. C'est aussi lui permettre de prendre l'offensive, de s'écrier : « Ah ! vous ouvrez, vous lisez des lettres qui sont miennes ? Voilà une bassesse dont je ne vous croyais pas capable ! » L'épouse qui, dans une période de crise, trouve une lettre supposée compromettante, aura meilleur jeu de la porter à son mari : « Je ne l'ai pas lue ; mais pouvez-vous me la lire ? » L'embarras, la mauvaise humeur, le refus du mari deviennent alors un excellent départ pour l'explication, et la dignité de la femme n'est pas entamée.

Enfin, je conseille à la femme, avant d'aborder de front son mari, — de se bien préciser à elle-même les points de sa plainte. Il faut qu'elle puisse dire : « Je souffre de ceci et de cela. Pourquoi avez-vous fait telle ou telle chose ? » Il ne suffirait pas de fondre en larmes et de s'écrier : « Vous ne m'aimez plus ! »

Dès que l'épouse peut dire : « Voilà ce que vous avez fait, vous, mon mari, contre le pacte conjugal ; voilà ce dont je pâtis et que je ne puis plus supporter », — dès ce moment-là, l'explication la plus prompte est la meilleure. Ou se résigner à subir toujours, et silencieusement ; ou débrider la plaie sans retard. Il n'y a pas de sage parti intermédiaire. Toutefois, s'il est prudent d'avoir bien préparé vos armes, afin que la lutte tourne à votre avantage, c'est-

à-dire de bien connaître à l'avance les points du litige, et vos arguments, — il n'est pas moins indispensable de prévoir quel usage vous ferez de la victoire.

Oh ! quand une épouse cherche la rupture, ou quand elle en accueille l'éventualité sans déplaisir, le cas est fort simple : il n'y a qu'à aller de l'avant. Mais ce cas-là n'est pas intéressant, ne requiert pas de conseils. Le cas intéressant — et le plus ordinaire — c'est celui où l'épouse inquiète veut, au contraire, reprendre et garder son mari. Eh bien ! qu'elle soit résolue : premièrement à ne pas l'humilier pendant l'explication ; secondement, à lui pardonner après. Vous regimbez, Françoise ? Vous vous écriez : « Ce serait trop commode pour les maris... Une petite gronderie, pas trop rude, et un baiser pour conclure ! Vraiment, ils auraient tort de ne pas recommencer ! » Françoise, Françoise, croyez-en votre oncle ! Il vous dit une chose raisonnable : à bien méditer, nous tomberons d'accord. La bataille de la « scène à faire » a pour objet de finir la crise ; mais la crise ne peut finir que par la paix. Renoncement du mari à ce qui fait souffrir sa femme ; pardon de la femme : aucune paix conjugale n'est durable sans ce double sacrifice.

Récapitulons :

Ne pas aborder l'explication tant qu'on n'a pas de certitudes — s'expliquer au plus tôt dès qu'on a des certitudes. — Ne pas perdre de vue que toute explication conjugale peut induire à une rupture. — Si l'on craint la rupture, ne pas humilier le mari. — Être résolue, d'avance, à pardonner.

Je suppose, Françoise, que vous avez absorbé, et

assimilé, l'amère potion de ces conseils préliminaires. L'explication commence : vous la provoquez à l'heure que vous avez élue. Et vous n'y venez point par ces moyens de bouderie familiers aux femmes de naguère, indignes de l'Ève moderne. Vous dites à votre mari, — choisissant simplement un moment où vous êtes seule avec lui, l'un et l'autre en bon état de santé : « Monsieur mon mari, j'ai à m'expliquer avec vous. » Et vous allez au but par le plus court. Le mari a fait ceci et cela contre le pacte conjugal : vous le lui reprochez, en le suppliant de ne pas nier ce dont vous êtes sûre. Empêchez votre mari de mentir ; et de grâce, ne triomphez pas de ses mensonges, s'il ment malgré vous : ce serait une humiliation qu'il ne vous pardonnerait guère ! Tandis que de s'entendre accuser d'infidélité, hélas ! ne l'humilie pas. Rappelez-vous ce que je vous écrivais, la dernière fois, sur l'infidélité masculine : la loi la condamne, — mais l'opinion l'enguirlande.

Au bout de la « scène à faire », cependant, il faut que la sanction éventuelle apparaisse au mari : c'est-à-dire qu'il apprenne, de votre bouche, ce qu'il risque. Je ne saurais trop vous conseiller d'éviter les menaces exagérées, et ce que les Américains appellent le *bluff*. Rien, voyez-vous, Françoise, n'est plus efficace que la vérité. La vérité, bonne à dire à votre mari, c'est que, s'il persiste à manquer au pacte conjugal, d'abord il perdra votre tendresse, et qu'à votre tour vous cesserez de l'aimer : raison sentimentale. Ensuite, c'est qu'il sera malheureux, — car il n'y a pas d'exemple que, dans un ménage, un des conjoints soit heu-

reux aux dépens du bonheur de l'autre. L'infidèle peut avoir des joies hors du foyer : il n'est pas heureux chez lui. Cette peinture de vie troublée, que vous devez présenter sans atténuation à votre mari, c'est ce qu'on pourrait appeler : les raisons de raison, — par opposition aux raisons de tendresse, aux raisons du cœur. Enfin, un ordre de raisons qu'il ne faut pas négliger, ce sont les raisons légales. Et là seulement, je vous permettrai de forcer un peu votre vaillance, de proclamer comme infaillibles des décisions auxquelles peut-être manquerait votre énergie. Il est indispensable (si vous avez pris le parti d'une explication, si vous n'êtes pas une résignée) il est indispensable que votre mari connaisse, sente le danger de la rupture. Aucun argument ne vaut celui-là. Cette redoutable réalité, surgie devant lui, provoquera, *s'il vous aime*, une révolusion salutaire, décisive...

S'il ne vous aime pas,... dame ! tout au contraire, la rupture lui apparaîtra comme une délivrance. Aussi, une femme exclusivement éprise d'un mari qui peut se passer d'elle n'a-t-elle d'autre parti raisonnable que la résignation silencieuse. Mais soyez assurée, Françoise, que, dans la majorité des cas, le mari n'étant attiré hors du foyer que par l'occasion et retenu que par l'inertie, l'appréhension de la rupture lui fera l'effet de la « petite mort »..... Surtout s'il vous voit bien de sang-froid, bien résolue.

Voilà donc la scène faite. Supposons qu'elle a été bien faite, et que le mari se déclare convaincu, repentant. La conviction, le repentir, c'est fort bien : toute-

fois, même sincères, il ne faut pas trop s'y fier. Je veux dire que l'épouse ne doit pas se contenter d'un instant de tendre retour, avec des protestations de fidélité et des baisers. L'explication a été précise, sérieuse : il faut qu'elle aboutisse à un *nouvel état de choses*, bien défini, — à des changements immédiats. En sorte que le pardon accordé par la femme est simplement conditionnel. Le ménage devra s'entendre sur les conditions. Par exemple, cesser toute relation avec telle personne, avec telle maison. Aux objections de convenance mondaine, la femme répondra : « Cela vaut encore mieux que de ne plus nous aimer et de nous séparer ». Et elle tiendra ferme... Dans votre cas, chère Françoise, la condition que j'imposerais serait tout simplement celle-ci : quitter la ville. La ville que vous habitez est réputée résidence enviable ; Maxime trouvera sans difficulté un camarade pour permuter avec lui ; certains amis influents, que vous avez, hâteront le mouvement. Et tout sera terminé ainsi pour le mieux, — peut-être au contentement final de votre mari.

... Si d'autres jeunes femmes que vous, ma jolie nièce, lisent un jour ces conseils, certaines (les jeunes mères) penseront : « Oui,... tout cela est fort commode, — dans un ménage sans enfants. Mais quand il y a des enfants?... » Eh bien, quand il y a des enfants, l'épouse a simplement un argument de plus à discuter avec sa conscience, en faveur de la résignation silencieuse ; mais, si elle adopte le parti de la « scène à faire », elle a aussi un argument de plus à proposer

au mari — un argument de raison : le droit des enfants à l'ordre dans le foyer. En somme, avec ou sans enfants, une épouse trahie a toujours à choisir entre le silence et la révolte. De moins en moins — je le présume — la femme moderne penchera vers la solution du silence. Qu'elle affirme ses droits, rien de mieux ; mais qu'elle sache ce qu'elle risque à cette affirmation, et, par avance, accepte les conséquences dernières.

Maintenant, Françoise, je n'ai plus qu'à vous souhaiter ferme courage et bonne chance !

XIV

L'oncle et le neveu. — Maxime goûte Paris. — Joyeuse confession d'un époux coupable. — Une comédie moderne : idées de Maxime sur l'amour. — La tasse de chocolat. — Projets de Maxime. — Françoise jugée par son mari.

Il faut que je vous conte, ma chère nièce, la visite que j'eus hier, de votre mari, et ce qui fut dit entre nous pendant les heures que nous passâmes ensemble. Maxime vous en fera son récit, que vous comparerez au mien ; nul doute que cette comparaison ne soit pleine d'enseignements. Quand deux interlocuteurs relatent une même conversation, chacun présente la critique de l'autre. D'ailleurs, je ne trahirai aucune confidence. A plusieurs reprises Maxime a prononcé cette phrase : « Tout ce que je dis là, je le dirais aussi bien devant Françoise. » Évidemment, il ne souhaitait pas que je fusse trop discret.

Donc, comme je rentrais hier chez moi, vers six heures et demie du soir, on m'avertit que M. Despeyroux m'attendait au salon. Je ne vous célerai pas que

cela m'inquiéta. Depuis le conseil que je vous avais envoyé de « faire la scène », — je n'avais pas reçu de vous le moindre billet... Comment la scène avait-elle été faite, et qu'en était-il résulté pour l'accord final du ménage ? Je frémis un instant, à songer que peut-être Maxime venait m'annoncer la rupture.

Mais la première vue de votre mari me rassura. Brillant, pimpant, en frac sous le léger pardessus entr'ouvert, il me tendit la main.

— Mon cher oncle, je viens bavarder avec vous. Voulez-vous m'accorder un peu de votre soirée ?

J'étais convié, ce jour-là, à la répétition générale d'une pièce nouvelle signée par un ami. J'offris à Maxime le second fauteuil dont je disposais ; il fut convenu que nous dînerions ensemble dans un restaurant voisin du théâtre.

C'est un grand cabaret parisien : toutes les femmes qu'on y admire, autour des tables, se rencontrent, l'après-midi, chez les premiers faiseurs de costumes et de chapeaux ; toutes ne sont pas, cependant, du même monde. Maxime inspecta d'un œil amusé, tandis que je commandais le menu, cette chambrée de dîneuses fringantes.

— Il n'y a décidément que Paris, murmura-t-il.

Les dîneuses, de leur côté, observaient sans indifférence le charmant convive assis en face de moi. L'approche de la trentaine, chère Françoise, sied fort à votre époux. Il a pris de la carrure et de l'allure, sans perdre aucun trait de jeunesse, depuis quatre ans qu'il vous épousa. Autant qu'un homme, par son seul physique, peut être séduisant, il me semble bien

que Maxime est séduisant. Il me semble également qu'il en est averti.

Comme le maître d'hôtel nous servait des rougets et répandait sur leurs squames écarlates une appétissante sauce au beurre d'anchois, Maxime me dit :

— Mon oncle, j'ai à vous parler de choses assez sérieuses.

Jusque-là, nous n'avions pas abordé les choses sérieuses. Mais la table, avec une chère fine et légère, excite les hommes aux confidences. Et je prévoyais bien que Maxime dévoilerait plus librement son cœur dans le vis-à-vis d'un dîner « en garçons ». Car il s'établit alors, d'homme à homme, une sorte d'alliance défensive contre le charmant sexe adverse.

— Parlons de choses sérieuses, mon cher neveu.

Il baissa quelque peu la voix, mais son œil souriait et je compris que le sujet qu'il abordait ne lui suggérerait ni embarras ni contrition.

— Mon oncle, Françoise vous a entretenu, paraît-il, d'une certaine petite aventure...

Ah ! ma nièce chérie, que la situation d'un oncle qui n'est pas encore un vieillard est donc malaisée quand le « coquin de neveu » raconte sa bonne fortune, et comme il est plus commode de sermonner les filles que les garçons !... Tandis que Maxime me parlait, j'avais beau surveiller mon visage et me morigéner moi-même intérieurement, je ne parvenais pas à m'indigner comme il eût convenu. Cette histoire de dame provinciale en mal de flirt, provoquant audacieusement un agréable officier (car Mme L. G... fut provocante et audacieuse), — les coquetteries de salon, de con-

cours hippique, de dîners à la préfecture, — le style de deux lettres que Maxime me fit lire sans nulle vergogne, — tout cela, franchement, tenait plus du vaudeville que du drame : et Maxime le contait en vaudeville... Pour m'empêcher de sourire, je dus faire un effort de mémoire : « Ce vaudeville-là, pensai-je, a fait pleurer Françoise... » Et je goûtai, par le souvenir, le sel de vos larmes, coulant jusqu'à mes lèvres, tandis que vous sanglotiez, nichée contre moi.

— Tout cela, concluait votre époux en déposant délicatement un pickle, au bout de la fourchette longue, sur une tranche de côte de bœuf, tout cela a fini par une scène avec votre nièce.

— Comment savait-elle?...

— Elle ne vous l'a pas dit?... Une malfaisante sorcière, la femme du directeur de l'enregistrement, avait surpris une rencontre — le soir — dans un quartier désert. Elle n'a rien eu de plus pressé que de raconter cela à Françoise. Françoise m'a demandé si c'était vrai. Je n'ai pas nié... -

— C'est très bien.

— Oh ! mon oncle... Entre nous, je n'ai pas eu grand mérite... Vous n'imaginez pas à quel point la scène de Françoise est venue à propos. La personne en question commençait à devenir encombrante. Je ne me sentais aucune disposition à devenir le sigisbée d'une mondaine de province, l'homme-lige dont on croit pouvoir déranger la journée à volonté par un coup de téléphone ou un petit billet à la dernière heure. Ah ! mais non ! ah ! mais non ! je ne suis déjà plus assez jeune pour jouer ces rôles-là.

— Alors ?

— Alors, comme, précisément, le jour de la scène, j'avais été exaspéré par un message de la dame, qu'elle avait impudemment fait porter au quartier par sa femme de chambre (vous voyez ça d'ici, la petite femme de chambre en proie aux galantes attentions du poste!) j'ai trouvé que Françoise proférait des choses très raisonnables. Et puis, vous comprenez bien, mon oncle, entre ma femme, que j'aime, et cette toquée qui m'avait amusé un instant, je ne pouvais pas hésiter. J'ai cédé joyeusement à Françoise sur tous les points. J'ai promis de quitter la ville, qui m'est devenue insupportable. Françoise m'a inspiré de permuter avec un camarade en garnison à Versailles, qui ne demande que cela. La permutation ne souffrirait nulle difficulté. Seulement, de vous à moi, j'aimerais mieux Paris... D'autant que j'ai des projets : je vous conteraï cela tout à l'heure... Voyons, mon oncle, vous qui connaissez des tas de gens, vous pouvez bien obtenir qu'on me nomme à Paris... ou dans la banlieue immédiate de Paris. Versailles, c'est déjà la province.

... Le maître d'hôtel, qui m'honore de sa bienveillance, vint à ce moment m'avertir, d'un ton confidentiel, que la pièce allait commencer. Déjà nos cigares étaient plus qu'à demi consumés. Nous gagnâmes à pied le théâtre. A peine étions-nous assis dans nos fauteuils que le rideau se leva.

C'était une pièce bien parisienne, de celles que l'auteur, exprès ou non, a écrites pour le public des répétitions

générales et des premières et qui, ces deux solennités passées, se confondent par le sujet, l'interprétation et le succès, avec cent autres pièces non moins parisiennes, — à ce point qu'un peu plus tard les professionnels eux-mêmes en ont oublié l'intrigue et le titre. Mon voisin Maxime écoutait et regardait avidement. Parisien rapatrié, il s'inhalait Paris de toutes ses forces. J'étais plus distrait. Certain d'avance que le premier acte était un « très joli premier acte » (comme presque toujours) mais absolument inutile à l'action (comme toujours) — je méditais sur les propos que votre mari, ma chère Françoise, m'avait tenus pendant notre dîner. Et le parallèle (qui me hante) s'imposait de nouveau à moi entre lui et vous, ou, plus généralement, entre nous, hommes, et vous, femmes. Parallèle qui n'aboutissait pas à nous glorifier ! Dans la petite aventure qui vous avait coûté des larmes, combien Maxime avait mis peu de son cœur ! « Tant mieux ! direz-vous : ainsi me revient-il plus entièrement... » C'est bien mon avis ; mais, tout de même, quelle légèreté d'âme comparée à votre sérieux ! Quel sec égoïsme comparé à votre sensibilité tendre ! Et Maxime n'est pas une fâcheuse exception : il est même meilleur que la plupart d'entre nous. Mais il n'a jamais discuté le préjugé absurde, contradictoire, qui fait de la fidélité une qualité féminine. Et ce qui rend encore ce préjugé plus intolérable chez des hommes de son âge, c'est qu'il s'allie avec un dédain systématique pour l'objet de l'infidélité. L'infidélité romantique était verbeuse, larmoyante, un peu ridicule ; mais enfin elle invoquait l'excuse du violent désir, de

la passion fatale. Maxime considère Mme L. G... comme une amusette de province, sans plus... Alors, pourquoi avoir fait pleurer Françoise ?

Les entr'actes de la pièce (il y en eut deux, fort longs) fournirent à votre mari l'occasion de préciser ses doctrines sur l'amour. Car la pièce parlait de l'amour — vous pensez bien ! — ou du moins de l'attrait que chaque sexe exerce sur l'autre. On s'y étreignait copieusement, surtout vers les fins d'acte, Maxime, avec toute l'abondance et l'imperturbable autorité de la jeunesse, jugeait la pièce, l'auteur, les acteurs, et, par-dessus la pièce, les mœurs et les lois. Ses propos, relatés par le menu, dépasseraient les limites de ma lettre. Je vais tâcher d'en résumer l'esprit, pour votre gouverne, ma nièce.

L'amour, selon Maxime, a une réalité pratique distincte de sa réalité littéraire. Littérairement, c'est quelque chose d'important et d'émouvant ; et la représentation de l'amour ainsi compris peut donner au spectateur ou au lecteur la sensation de l'intérêt et de l'émotion. Pratiquement, mettre dans sa vie l'amour tel que les livres et les drames le représentent, c'est l'acte d'un fou. Les gens qui s'y adonnent sont des faibles ou des dégénérés, comme ceux qui s'adonnent à l'alcool. Lisez les faits-divers des journaux : vous constaterez que l'amour « littéraire » sévit principalement chez les modistes, les plumassières, les ouvriers terrassiers ou fondeurs. Dès qu'on monte les degrés de l'échelle sociale, on ne le rencontre plus. Sauf les cas d'aliénation, il est incompatible avec un certain

rang et une certaine culture. Un homme cultivé et bien classé socialement n'aura jamais l'idée de briser, à cause d'une femme, le cadre de sa vie normale. Pour l'association habituelle et avérée, il n'admet que le mariage. « On ne doit aimer qu'une femme qu'on peut épouser », ainsi s'exprime lapidièrement Maxime. Le goût qu'on peut éprouver pour d'autres femmes doit être strictement régi par les convenances, les intérêts, et aussi la volonté de ne point rendre la femme légitime malheureuse, ni ridicule. « Je vous répète, me disait encore Maxime, qu'un homme qui perd la tête auprès d'une femme est un dément, comme celui qui s'alcoolise... »

Mon Dieu ! Françoise, il y a beaucoup de bon dans la théorie de Maxime. Elle garantit d'ailleurs à l'épouse une certaine sécurité. Vous êtes sûre que Maxime ne « s'emballera pas » hors du foyer conjugal : tel est, du moins, son ferme propos. Au prix de cette sécurité, ne perdez-vous pas une certaine ferveur dans l'amour conjugal que d'autres femmes auront connue, grâce à des maris plus impulsifs ? C'est votre secret : et peut-être n'en connaissez-vous pas le mot vous-même. Chaque époque a ses mœurs ; les mœurs du foyer et de l'alcôve, non moins que les autres, sont sujettes à la mode. Maxime vous aime ; il vous a épousée par amour ; mais il interprète l'amour à sa manière, — qui n'est pas celle de tout le monde. Il limite au domaine littéraire une façon ardente d'aimer qui, selon moi, peut prendre sa place dans la vie réelle de gens tout de même sains d'esprit. Si vous êtes de son avis, tout va bien : passons !..

Quand nous eûmes assisté au dernier acte, dont l'optimisme me parut un peu forcé (c'est la mode dramatique du moment), j'emmenai votre mari — non pas souper : Maxime, comme la plupart de ses contemporains, n'est pas soupeur ni noctambule, — mais prendre une tasse de chocolat et fumer quelques cigarettes, dans un autre cabaret plus spécialement fréquenté à la sortie des théâtres.

— Vous avez de la chance, me dit-il, de mener la vraie vie d'un Parisien. Vous assistez à toutes les répétitions générales, à toutes les manifestations de l'activité artistique et mondaine de Paris... Moi, je commence à en avoir assez de la province et même de la vie militaire... Je me sens de l'énergie, le goût du travail : il me semble que je ne suis pas trop bête. Rien ne saurait me faire rester dans la médiocrité où je suis. L'existence d'un officier subalterne, en temps de paix, est vraiment par trop végétative. S'il n'y a pas de guerre, je serai commandant vers la cinquante ; général, jamais. J'en ai assez. Je veux travailler réellement, et que mon travail soit récompensé par une progression dans le bien-être et dans l'importance sociale. Et je veux aussi ne pas moisir, pendant les plus belles années de ma vie, dans un chef-lieu provincial, avec, pour toutes distractions, de sottes intrigues comme celle d'où je sors. Mon oncle, je vous en prie, faites-moi d'abord nommer à Paris, et puis, après, trouvez-moi une situation dans l'industrie, dans le journalisme, dans la finance, où vous voudrez. Je vous garantis que je ferai mon chemin.

Cette fois, ma chère Françoise, votre mari parlait

avec une réelle chaleur : on le devinait bien moins maître de lui que tout à l'heure, lorsqu'il dissertait sur l'amour. Le goût de l'effort m'est sympathique : je promis à Maxime de m'entremettre, et pour le rapprocher de Paris, et pour l'objet, plus difficile, de lui trouver un métier d'avenir. Comment n'aurai-je pas promis ? Il sut me faire entendre que je *devais* secourir ses entreprises, qu'il y comptait, qu'en somme, comme on dit, « j'étais là pour ça ». Et il conclut malicieusement : « Vous ne le feriez peut-être pas pour moi ; mais vous le ferez pour Françoise, qui le souhaite autant que moi, sans oser vous le dire... »

Satisfait par ma promesse, il causa désormais avec plus de gentillesse, de cordialité ; il fut vraiment l'aimable Maxime que j'ai connu naguère, soucieux d'obtenir mon assentiment à votre mariage. En descendant à pied le boulevard (je le reconduisais au cercle militaire, où il avait sa chambre), nous parlions de vous, Françoise, de vous et de vos contemporaines. Et comme je faisais votre éloge :

— Oui, me dit-il, ces jeunes femmes sont charmantes... Intelligentes, pas trop imaginatives, maîtresses de maison adroites... Elles sont évidemment, par le cerveau et par la grâce physique, supérieures à la génération de nos mères. Tout de même, j'aimais mieux nos mères. Ah ! je sais bien que je vais vous paraître un bourgeois raccorni,... mais je confesse que le ménage de mes parents, par exemple, où ma mère était aveuglément soumise à mon père, où l'on ne discutait même pas les règles de la morale la plus surannée, m'apparaît quelquefois comme un idéal regret-

table. Françoise passe toutes les traditions au crible de sa critique ; elle ne me considère nullement comme le chef de la communauté ; elle me laisse entendre que je suis moins cultivé et plus rétrograde qu'elle. J'ai, dans ma maison, un aimable adversaire, qui consent, moyennant de réciproques concessions, à être habituellement mon allié. Mon cher oncle, savez-vous ce qu'on pourrait appeler le rêve ? Une épouse qui aurait l'élégance raffinée, l'esprit actif, la culture de Françoise, — avec l'âme soumise et traditionnelle de nos mères...

— C'est-à-dire, répliquai-je en lui serrant la main (nous étions arrêtés devant la porte du cercle militaire), une merlette blanche... Contentez-vous, croyez-moi, de votre petite merlette noire. Françoise est exquise.

Il en convint en riant, et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde... Mais vous, merlette noire, méditez les propos de votre époux, et, s'il vous plaît, faites-en votre profit. Voilà ce qu'il pense de vous.

XV

Françoise absente. — Les cartes postales. — Loin des yeux !... — Une vieille lettre. — Déjeuner avec un auteur illustre. — Le visiteur. — Tout homme marié n'est pas un mari. — Quelques versets de l'Évangile.

Vous avez pris le plus sage parti, ma chère nièce : voyager quelques semaines avec votre mari, en attendant que soient arrêtées les conditions définitives de votre déplacement. Et vous voilà, en compagnie de Maxime, qui refaites, après quatre années de ménage, une sorte de voyage nuptial. Ainsi vous évitez le voisinage de la dame aux cheveux orange, aux perles excessives. Et vous jouissez, en outre, d'une propice occasion pour resserrer, entre Maxime et vous, le lien de confiance, le lien d'amour qui s'était, non pas dénoué, mais relâché un peu, au cours de la dernière saison.

Seulement, tandis que vous poursuivez en Toscane et en Ombrie votre migration de pigeons réconciliés, moi, je n'ai plus de nièce qui m'écrive de longues lettres, ni qui parfois me rende des visites tumul-

tueuses. Il faut que je me satisfasse de cartes postales variées, représentant des palais, des cathédrales, des tableaux du Pérugin ou de Luca Signorelli. La ferme écriture de Françoise les illustre bien de quelques mots : « Affectueux souvenirs... » ou « Fidèle pensée... ». Mais à ces petits cartons voyageurs on ne confie, en somme, que ce qui peut être lu par tout le monde. Or, je suis ainsi fait que je cède volontiers ma part de ce qui appartient à tous. Françoise, Françoise ! quand il vous plaira de penser à moi, enfermez sous une enveloppe bien close ce que vous aurez envie de dire à votre oncle, tout seul, — ou du moins ce que vous diriez plus volontiers à lui qu'à tout autre.

— Pourtant, mon oncle (objectez-vous), ma carte postale avec ses trois mots vous prouve du moins que vous habitez mon souvenir.

— Je tiens pour constant, chère Françoise, que vous pensez suffisamment à moi pour me gratifier chaque semaine d'une carte postale, même décorée d'un envoi. Ne me l'envoyez pas par goût de l'ordre, de la régularité, ainsi qu'un bon citoyen paye l'impôt. Peu m'importe d'être privé plus ou moins longtemps de formule amicale venant de vous, si parfois, à certaines haltes de votre voyage, vous ressentez le besoin de me dire : « Pour toute la longueur d'une lettre, me voici de nouveau près de vous. »

En moi, je vous l'assure, l'absence n'efface pas votre image. Elle n'en atténue pas même les traits. Quand on aime vraiment un absent, il me semble que l'éloignement impose à l'affection un caractère plus profond.

une allure plus recueillie. Les demi-affections s'y évanouissent; les fortes s'y concentrent. De là deux proverbes contradictoires : *loin des yeux, loin du cœur*, et *loin des yeux, près du cœur*. Ils ont raison tous les deux; mais, seul, le second s'applique aux absents vraiment aimés. Ceux-ci, tous les incidents de la journée les évoquent pour nous.

Ainsi, Françoise, m'est-il arrivé ce matin de penser à vous, d'y penser longuement en retrouvant dans une liasse de vieilles lettres un billet signé d'un nom très célèbre : le nom d'un auteur dramatique mort depuis des années déjà, et qui, de son vivant, m'honora de son amitié. Le billet disait :

« *Si vous n'avez rien de mieux à faire, arrivez donc à temps pour déjeuner avec moi demain. Nous serons seuls et nous pourrons causer.* »

Vous ne voyez aucun rapport, ma jolie nièce, entre ce billet et vous?... Je n'en vis d'abord aucun moi-même. A vrai dire, je ne me rappelai qu'après réflexion les circonstances où l'illustre dramaturge m'avait adressé cette invitation. C'était au milieu de juillet, il y a quinze ans au moins. Il était installé dans sa jolie habitation des environs de Versailles; moi-même, à la veille de quitter Paris pour un assez long voyage, je lui avais annoncé ma visite. Et cette invitation était sa réponse.

Le souvenir de ce déjeuner en tête à tête avec le maître s'évoqua dans ma mémoire. Je revis le masque puissant, les cheveux envolés, la forte carrure de mon hôte. Je l'entendis me raconter comment il avait com-

posé quelques-unes de ses œuvres célèbres, dans des alternatives de joie créatrice et de stérilité douloureuse... Nous en étions au café et au cigare (ou plutôt je fumais seul, car il était un sévère abstinant), quand son domestique lui remit un carré de papier sur lequel il y avait quelque chose d'écrit. Il lut, puis me tendit le papier en souriant. A mon tour je lus :

« *La personne qui vous a écrit il y a huit jours et à laquelle vous n'avez pas répondu. J. L.* »

— Une femme ? questionnai-je, — car je savais, tout le monde savait que mon hôte était un directeur d'âmes féminines très consulté.

— Non, répliqua-t-il. Un mari. Un mari qui a découvert les préférences de sa femme pour un autre que lui. Je ne lui ai pas répondu parce que je n'ai pas beaucoup goûté le ton de sa lettre. Elle ne manquait pas de sincérité, mais elle était un peu... comment dire ? un peu pharisienne... Du reste, si cela vous amuse, nous allons voir l'homme... Faites entrer, Paul.

Le visiteur, trente-cinq ans environ, joli garçon, élégamment vêtu, fut introduit. Comme ma présence semblait l'étonner, le maître lui dit :

— Monsieur est du métier... Mettez que c'est mon interne, puisque vous venez me consulter comme une sorte de médecin. D'ailleurs, nous ignorons votre nom, et nous ne vous le demandons pas. Racontez donc librement votre cas, en me rappelant les faits contenus dans votre lettre, car vous m'excuserez si je les ai un peu oubliés... Asseyez-vous, je vous en prie.

Avec des façons fort aisées et en des termes très cour-

tois, le « client » inconnu remercia l'illustre médecin d'âmes, s'excusa de son importunité, puis commença son récit.

« — Ce n'est vraiment pas la peine, maître, que je vous inflige à nouveau les détails contenus dans ma lettre. Je vais résumer mon aventure, qui est simple, et n'est point rare, dit-on. Je me suis marié, il y a trois ans, avec une jeune fille de mon monde : c'est le monde de la bonne bourgeoisie parisienne. Jusqu'à ces tout derniers temps, notre ménage a été heureux : ma femme est agréable ; je ne crois pas me vanter en disant que j'ai un caractère facile et sociable. Rien ne devait me faire douter de la fidélité de ma femme, quand une lettre adressée à elle me fut remise, il y a quinze jours environ, grâce à la maladresse ou plutôt, je crois, à la malveillance d'une femme de chambre.

« Je cédaï à la tentation de l'ouvrir. Elle me dévoila que ma femme me trahissait pour un de nos amis, non pas des plus intimes : un homme moins jeune et — je vous le dis comme je le pense — infiniment moins séduisant que moi, pour si peu que je le sois moi-même. La lettre ne me donnait pas l'absolue certitude de mon malheur, mais elle me donnait le moyen de l'acquérir.

« Je ne manque pas de sang-froid. Je réfléchis que rien ne pressait : le sentiment traduit par la lettre semblait sérieux, profond, durable. Il importait d'agir avec méthode, en sauvegardant ma dignité. Tant de maris, en pareille circonstance, m'avaient paru ridicules !... Je fis une enquête habile ; elle me donna la fâcheuse certitude.

Dès lors, toutes mes méditations eurent cet objet : punir la coupable — avec modération, je ne suis pas cruel — mais enfin, la punir ; et rompre avec elle en évitant les scènes pénibles et surtout le scandale public.

« Or, plus je médite, plus la solution me paraît compliquée, introuvable. La société moderne, en somme, arme insuffisamment un mari qui n'est pas une brute : car vous pensez bien que je ne vais pas acheter un revolver et tirer sur ma femme. La séparation, le divorce, ce n'est pas un châtiment pour l'épouse infidèle : en tout cas, c'en est un, par contre-coup, pour le mari innocent. Ma femme serait sensible au scandale : mais le scandale me victimerait, moi aussi. Que faire ? Je ne trouve rien... Alors, l'idée m'est venue de vous consulter. Tout le monde, maître, vous considère comme un arbitre en matière de psychologie conjugale. Vous êtes pitoyable à la femme ; mais vous avez défendu le droit qu'a le mari de se faire justice à soi-même. Je vous demande la solution que je ne sais pas dégager. Je suis sûr que vous m'en donnerez une... Vous avez dit le mot : je suis un malade qui se confie au médecin... »

Le grand dramaturge resta quelque temps silencieux après que le visiteur eut achevé son récit. Il le regardait attentivement, le fouillait des yeux, pour ainsi dire. Enfin il lui demanda :

— Aimez-vous passionnément votre femme ?

— Passionnément... c'est peut-être trop dire, répliqua le mari après un instant de réflexion. Je crois que notre ménage ressemble à beaucoup d'autres.

Ayant fait l'un et l'autre ce qu'on est convenu d'appeler un mariage de convenance, nous étions loin de nous déplaire physiquement. Après trois années, naturellement, ce n'était plus tout à fait la fougue des premières semaines. Mais j'aimais ma femme et j'ai ressenti un violent chagrin.

— Dans votre affection ou dans votre amour-propre ?

— Dans l'une et l'autre. Aujourd'hui, c'est surtout, je l'avoue, dans mon amour-propre, car ces quinze jours de réflexion ont lentement diminué mon affection.

— Vous étiez un très bon mari ?

— Très bon, répliqua fermement le visiteur. Je ne passais guère d'heure sans penser à ma femme, sans m'ingénier à lui créer une vie douce, agréable, élégante. Elle m'avait apporté une fortune supérieure à la mienne : mais je travaille et je gagne au delà de ses revenus. Je lui consacrais toutes mes soirées. Aucune compagnie ne me plaisait plus que la sienne. Je vous assure, monsieur, que j'étais un très bon mari.

— Vous n'avez jamais, vous-même, manqué aux engagements de votre contrat ?

— Jamais.

— Jamais ?

— Jamais de façon que cela eût de l'importance. Aucune personne du monde, aucune amie de ma femme ne peut montrer une lettre telle que ma femme en reçoit de cet homme...

— Cependant, en somme, vous n'étiez pas un mari fidèle ?

— J'étais fidèle... comme un homme est fidèle,

comme tous les maris que je connais sont fidèles. Mes peccadilles étaient impossibles à connaître, et par conséquent, en pratique, elles n'existaient pas.

— Bon !... Étiez-vous très tendre avec votre femme ?

— Je ne suis pas démonstratif... et ma femme est extrêmement réservée. Nous vivions en bons camarades. Si ma femme avait été malade, je l'aurais soignée avec un absolu dévouement, comme elle me soignait elle-même.

— Elle n'a pas été malade ?

— Non.

Il y eut encore un silence, puis mon hôte illustre reprit, d'un ton net de procureur qui requiert :

— Eh bien, monsieur, votre cas est simple. Ce que vous avez de mieux à faire est de laisser ignorer à votre femme ce que vous avez découvert, et d'en profiter seulement pour la reconquérir et l'éloigner du danger.

— Mais...

— Écoutez-moi. Vous avez fait fausse route. Vous vous croyez un mari et vous n'êtes pas un mari. Vous êtes un associé : associé pour la fortune, pour l'avance sociale, etc. Vous avez renoncé à être le *mari*, c'est-à-dire la source de tendresse et de joie amoureuse. Votre femme (qui est fort réservée, m'avez-vous dit) s'est sentie soudain isolée et n'a pas osé vous en faire l'aveu. Vos propres infidélités, que vous jugez peccadilles parce qu'elles sont secrètes, ne vous imaginez pas qu'elle ne les ait pas devinées. C'est l'erreur commune des maris coureurs : « Il est impossible que ma femme l'apprenne ; donc, c'est comme si ce n'était pas... »

Grave erreur ! Votre femme n'est pas informée : et pourtant *elle sait*, elle est sûre. C'est vous-même qui la renseignez inconsciemment, en ne lui donnant plus ce que vous lui donniez de vous, naguère. Voici donc une petite femme qui a bien un intérieur, un foyer, un associé, un compagnon ; mais, en somme, elle n'a pas de mari.

— Cependant, maître...

— Vous n'êtes pas un mari tel que légitimement votre femme était en droit d'en demander un au mariage. Vous avez donné quelque temps à votre femme l'illusion qu'elle avait un mari, puis votre égoïsme a prévalu ; vous n'avez plus voulu procurer à votre femme que les bonheurs *qui vous plaisent* : accroissement de bien-être, accroissement de situation... Elle reste sur ces points votre fidèle associée. Elle ne cherche hors de vous que ce que vous lui refusez : la direction morale, la tendresse, l'amour. Avez-vous le droit de la condamner ?

Le monsieur se leva ; il était très rouge ; il dit d'un ton pincé :

— Maître, j'avais toujours défendu votre œuvre contre ceux qui la jugent immorale. Je me demande, maintenant, si mes adversaires n'avaient pas raison contre moi, puisque vous excusez si tranquillement la trahison d'une épouse.

Le dramaturge sourit :

— Lisez-vous l'Évangile, quelquefois ?

— Mais..., oui...

— Non, vous ne le lisez pas. Personne, en France, ne lit les Écritures. Cependant vous ne jugez pas que

ce soit un ouvrage immoral?... Bon ! Eh bien..., relisez l'histoire de la femme adultère. Et vous constaterez que j'en ai tout simplement appliqué la morale à votre cas...

Il me parut que le visiteur se retirait assez confus — tout comme les lapidateurs de l'Évangile lorsqu'ils virent leurs péchés tracés sur le sable par le Nazaréen.

Quand nous fûmes de nouveau en tête à tête, le maître, après un silence, murmura :

— Il y a décidément très peu de femmes qui trompent leurs maris. Elles trompent *les hommes mariés avec elles*, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Pourquoi j'ai rapproché ce souvenir de votre souvenir, chère Françoise, vous le devinez. Quand vous m'avez, récemment, confié vos angoisses et aussi vos rancunes, il ne vous est pas venu à la pensée de me dire ce que disent certaines femmes : « Oh ! je lui rendrai la pareille... » C'est que, d'abord, vous êtes une très honnête femme. Mais c'est aussi parce que, malgré ses erreurs, Maxime est demeuré vraiment « votre mari ». Vous avez pu souffrir : vous n'avez pas ressenti le besoin d'un autre appui moral, d'une autre tendresse, d'un autre amour... Et c'est pour cela que l'infidèle, pardonné, accomplit en ce moment avec vous, à travers la Toscane et l'Ombrie, un nouveau voyage de noces.

XVI

Permutation. — Que le rôle de Providence est ardu. — Histoire des *Midi*. — Le plumage et le nid. — Variations du goût en matière de logement et de mobilier. — Vieux hôtels, jeunes appartements. — Un logis doit être une fidèle expression de l'habitant. — La vie intérieure.

Il n'est souvent rien de plus avisé, ma jolie nièce, pour avancer ses affaires, que de ne s'en point occuper. Tandis que vous regagniez la France par petites journées à travers l'exubérante Lombardie, les désirs de votre mari et les vôtres s'accomplissaient. On signait au ministère la permutation du lieutenant Despeyroux (de Rouen) avec le lieutenant Grandidier (de Versailles). Vous aurez donc à déménager dès votre retour, et à vous installer dans la vieille cité royale. Vous y comptiez bien : je me souviens même qu'au moment de partir (nous dînions tous les trois au buffet de la gare de Lyon), vous m'avez dit :

— Cher oncle, si vous êtes gentil, pendant notre voyage, vous chercherez pour nous un nid à Versailles.

Maxime protesta :

— A quoi bon ? Versailles n'est qu'une étape : mieux vaut y camper, tout simplement, puisque notre oncle doit me trouver une occupation à Paris.

Ainsi me fut rendue sensible, une fois de plus, l'extrême difficulté du rôle de Providence ; car les humains souhaitent des choses contradictoires... Cette difficulté m'avait inquiété déjà, alors que j'étais un tout petit enfant. Je veux vous conter en quelle occasion.

Une vieille parente que j'aimais beaucoup se livrait à d'innocentes spéculations de Bourse. Elle avait, certain jour, donné l'ordre d'acheter pour elle quelques actions du *Midi*. Et comme il est écrit que les enfants ont un puissant crédit là-haut, elle m'emmena avec elle à l'église et me dit :

— Petit, prie le bon Dieu pour que les *Midi* baisent.

Je priai de mon mieux. Toutefois, sorti de l'église, je me fis expliquer pourquoi j'avais prié. D'après les explications, je compris fort bien qu'un acheteur de *Midi* souhaitât les acheter bas ; mais il me parut que les vendeurs devaient, par contre, souhaiter les vendre cher. Dès lors, qui sait si, au même moment que moi, un autre néophyte n'avait pas prié le bon Dieu « pour que les *Midi* montent » ? Je fis part de cette hypothèse à ma vieille parente en lui demandant comment la Providence se tirerait du mauvais pas. Elle me répondit :

— C'est le plus sage de vous deux qui obtiendra ce qu'il demande.

Les *Midi* montèrent. Ils ne montèrent pas beaucoup ;

mais, enfin, ils montèrent : ce qui m'humilia. Et je refusai dès lors d'importuner la Providence pour les spéculations de ma vieille parente.

Promu à mon tour, en ce qui vous touche, Françoise, au rang de Providence secondaire, j'ai dû, moi aussi, choisir entre le vœu de votre mari et le vôtre. J'ai choisi le vôtre. D'abord parce que, selon l'expression de ma vieille parente, vous êtes « la plus sage ». Et puis parce que c'est vous que je préfère. Toute Providence a ses préférés : c'est la théorie de la grâce. Et puis enfin parce que l'occupation civile et lucrative désirée par Maxime n'est pas encore trouvée, que nous ne la trouverons peut-être pas, et que, d'ici là, il faut vivre dans le présent et dans le réel. Versailles est d'ailleurs proche de Paris. Si jamais Maxime est occupé à Paris, il lui sera peut-être salutaire d'avoir son foyer à Versailles. Je ne suis pas encore convaincu que le climat de Paris convienne au moral de votre époux.

Après cette décision préalable, l'humble Providence que je suis n'avait plus, vous semble-t-il, qu'à explorer les paisibles voies, les larges avenues de votre future résidence ? Eh bien, mon enfant, je n'ai pas mis les pieds à Versailles. Le loisir ne m'a point manqué. Mais, avant d'entrer en campagne, il m'a paru bon de définir dans ma propre pensée ce que j'allais quérir.

« Cher oncle, aviez-vous murmuré — de ce ton de tendre commandement que vous prenez volontiers avec moi — cher oncle, trouvez-nous un nid ! »

Un nid ! ma nièce, c'est bientôt dit. Les nids sont à l'ordinaire fabriqués par leurs hôtes emplumés :

chaque ménage d'oiseaux fait le sien. Croyez-moi, il n'en va guère autrement des ménages humains. La maison humaine n'est que l'arbre, la branche d'arbre où le nid se pose. Le nid lui-même, brin à brin, est construit par l'industrie des habitants, fussent-ils, suivant la définition du philosophe, à deux pieds et sans plumes.

Depuis quelques jours, à votre intention, je médite sur le choix de la branche et la confection du nid. Ou, pour parler sans figures, j'étudie le problème de l'habitation pour un jeune ménage moderne tel que le vôtre, qui a quatre années d'union, qui fit l'école de l'installation première et qui projette un agrandissement. Loin de moi la pensée d'avoir inventé des solutions ! Ce n'est pas une raison pour ne pas vous faire part de celles qui me semblent heureuses.

Ma nièce, quand je vous sermonnais — voilà quelques mois — sur le point de la toilette, je vous disais : « Elle doit exprimer l'état social et les ressources de la personne qui la porte ». La même loi d'équilibre (c'est évident) subordonne aux moyens de chacun l'importance et le luxe de son logis. Végéter dans un palais n'est excusable que pour certaines grandes familles déchues. Mais que d'honnêtes roturiers se privent du nécessaire pour le « paraître » de l'habitation, c'est un signe de faiblesse mentale. Là encore — comme pour la toilette — il faut se mettre en l'esprit qu'on ne trompe personne. C'est l'état général de la vie qui classe un ménage dans une certaine catégorie sociale : ce n'est ni la toilette de la femme, ni la

somptuosité du logement. Toujours par quelque côté le déséquilibre se révèle; et l'on réussit, sans plus, à faire dire : « Mme Une Telle s'habille au-dessus de ses moyens » — ou : « Les Un Tel mangent tous leurs revenus pour se loger... » Heureux encore si l'on ne dit que cela !

Je concède toutefois que le goût d'un trop joli nid est plus excusable, plus sympathique que le goût d'un trop coûteux plumage. Le plumage féminin est asservi à des mues si fréquentes ! A moins de posséder des ressources indéfinies, on s'y ruine vraiment pour un objet trop éphémère. Du costume démodé, il ne reste rien, et je m'étonne vraiment que certaines femmes recommencent, infatigables, recommencent sans cesse à essayer, à vêtir ces choses compliquées qui durent moins qu'une saison et sont condamnées si tôt au ridicule et à l'oubli. Il n'en va pas tout à fait de même pour l'aménagement du logis. La « petite folie » commise en cette autre matière nous vaut au moins un plaisir durable. Notre maison, nos meubles, sont des compagnons autrement fidèles que nos habits. De minuscules cervelles féminines sont seules capables d'avoir une humeur couleur de leur robe; tandis que les plus sages d'entre nous subissent dans leur énergie, dans leur gaieté, le reflet du foyer terne ou brillant, solide ou chétif, ample ou étroit. Sauf excès, j'admets comme excusable le goût du très joli nid.

Goût aujourd'hui fort répandu, principalement à Paris et dans ses environs immédiats ! Tout le monde ou du moins tout le monde qui jouit du nécessaire, s'efforce de réaliser « une installation artistique ». Ne

nous plaignons pas trop du léger snobisme qui suscite cet effort. Nous voilà délivrés des intérieurs second Empire et commencement de la troisième République. Plus de papiers obscurs, plus de corniches, de lambris et de portes sombres. Plus de meubles en poirier noir, qui furent le cri suprême de l'élégance bourgeoise vers 1885. Un retour aux styles classiques, parfois ignorant et par là un peu comique; quelques expériences d'art nouveau, souvent imprudentes : cela vaut mieux encore que l'enlissement dans le laid, comme naguère. Vous apporterez, Françoise, votre ingénieux concours à cette restauration mobilière; mais vous vous garderez de suivre aveuglément ce qu'on est convenu d'appeler : la mode. En suivant la mode, songez à quoi l'on s'exposait, vers 1885 ! La plupart des gens qui raffolent aujourd'hui des claires tentures et des meubles laqués de blanc se seraient, il y a vingt ans, pâmés devant les papiers rouge foncé, les moulures peintes en brun Van Dyck et les meubles noirs.

C'est que beaucoup de gens ne s'installent pas, ne se meublent pas pour eux-mêmes; ils s'installent et se meublent pour les autres : et dès lors ils se rangent au goût moyen, à l'opinion courante. L'appartement parisien dit *moderne* est le type de ce logis où tout le souci de l'architecte fut de ménager des pièces de réception, au détriment des pièces habitées : c'est-à-dire de sacrifier l'habitant au visiteur, le permanent à l'accidentel. Un tel système est tolérable dans d'immenses et coûteux appartements, ceux où la moindre part, la part de l'habitant, reste large encore. Il est absurde pour les logis moyens, comme ceux où les

ressources de votre ménage, chère Françoise, vous contraindront de demeurer, jusqu'au jour où Maxime aura conquis la Toison d'or.

A Versailles, il y a nombre d'appartements modernes, conçus et exécutés à l'instar de la grande voisine. Mais il y a aussi nombre de vieux hôtels, à cour pavée devant, à jardinet derrière, celui-ci orné de quelques beaux arbres contemporains de la Révolution.

L'hôtel ne vous coûtera guère plus que l'appartement, justement parce que l'appartement est plus à la mode. Il est moins confortable, vous dira-t-on. Cela dépend de ce qu'on appelle confortable. L'idéal de nos architectes est de réaliser dans l'appartement le confort d'une luxueuse auberge moderne. Moi, je confesse mon dégoût pour le confort à la grosse, pour le confort de grands magasins. Il y a des façades qui m'empêcheront toujours de passer la porte. Certains escaliers me font horreur : je les ai trop vus, partout ; derrière le faux luxe de leurs enduits, je devine la misère des garnissages en fragments de brique, en tessons de bouteilles et en moellons de rebut. La mesquine galerie, les portes à petits carreaux, les murs stuqués, le marbre des cheminées : tout cela, sous des apparences d'élégance, sue l'économie des entrepreneurs, obligés d'amortir en vingt-cinq ans le capital engagé. Vingt-cinq ans ! Telle est la durée prévue pour la maison moderne ! Tous les vingt-cinq ans, on la jettera par terre pour en reconstruire une à la mode nouvelle. Ce n'est plus une maison, c'est une tente. Si vous voulez camper à Versailles, selon le vœu de Maxime, louez bien vite un appartement moderne. Il

sera très ingénieusement paré pour le décor des réceptions. La galerie, les deux salons, la salle à manger pourront suggérer aux visiteurs simples d'esprit que tout le reste du logis est somptueux à l'avenant; mais avouez qu'il les faudra vraiment simples, car le truc est connu et, parmi vos hôtes, beaucoup habiteront, eux aussi, le logis *up to date* agencé pour la commodité des visiteurs, au détriment des locataires.

Ma préférence — vous le devinez — serait pour le vieil hôtel à cour pavée et à jardinet. Non par snobisme de choses anciennes : j'estime qu'il faut vivre avec son temps, qu'il est illusoire de s'accrocher obstinément au passé défunt. Nos voisins les Anglais, eux aussi, sont assez *up to date*; ils estiment cependant que l'habitation doit être personnelle à la famille. Leur maison est souvent petite : c'est leur maison. Nul étranger n'habite sous leur toit. En vérité, voilà la bonne solution du problème. L'indigence seule devrait justifier cet entassement de vingt ménages dans une caserne à compartiments. L'appartement moderne, avec sa centralisation outrancière, c'est l'acheminement vers la détestable solution américaine : vivre à l'hôtel.

J'imagine donc, ma chère Françoise, que j'aie trouvé pour vous, dans une rue paisible — non pas triste ! — cette maison dont le visage, un peu ancien, serait riant tout de même, ou du moins n'aurait ni laideur ni banalité : c'est l'ordinaire des demeures anciennes. Elles ne sont point banales, puisque que la mode en a changé. Elles ne sont point laides, puisque le temps est un prestigieux décorateur.

— Mais, mon oncle, votre antique baraque sera le comble de l'inconfort !

Pourquoi?... L'occasion vous sera excellente de marier le progrès avec la tradition, de greffer le confort moderne sur l'aisance ancienne. Nos pères avaient le goût des belles proportions, l'amour des matériaux durables, et, confessons-le, un sens esthétique de l'architecture qui n'a plus été atteint. Nous savons mieux nous éclairer et nous chauffer : tel est à peu près (réfléchissez-y), tout notre progrès dans l'art de l'habitation. Rien n'est plus aisé, rien n'est moins coûteux que d'adapter ces perfectionnements à une vieille demeure, lorsqu'elle est de dimensions modestes. Et vous aurez votre chauffage à vous, votre éclairage à vous, ce qui a son importance. Dans les appartements des grands caravansérails parisiens, qui n'a souffert de la chaleur suffocante qu'impose, aux fins et aux commencements de saisons, la brutalité du chauffage central ?

Seulement, tout cela vous donnera un peu plus de peine... Tout cela vous forcera à demeurer chez vous plus d'heures par jour. L'appartement moderne est au contraire établi pour permettre à ses locataires d'y habiter extrêmement peu : y coucher, y prendre un repas hâtif et frugal de temps à autre, s'y habiller et s'y déshabiller, et enfin *recevoir* ! Par là, l'influence de l'appartement moderne sur beaucoup de jeunes femmes de votre génération et de la génération précédente aura été déplorable. Il est cause qu'elles ne peuvent plus, comme on dit, tenir en place. A peine ont-elles déjeuné qu'elles sortent ; elles ne

rentrent que juste à temps pour changer de toilette et sortir de nouveau. Ce qu'elles habitent dans leur logis, c'est leur cabinet de toilette et leur lit. Il ne leur viendrait jamais à la pensée qu'on peut passer une après-midi ou une soirée chez soi sans être distrait par des visiteurs. Elles se croiraient aux arrêts.

Ah ! chère Françoise, vous qui me demandiez un nid, faites-vous un nid pour y nicher vraiment, dans la tiédeur de la vie à deux, et non pour voler tout le temps, de branche en branche, hors du nid. N'arrangez point votre maison en vue d'étonner et de rendre envieus les passants, mais afin d'en regarder habituellement les murs et chaque objet, comme autant de figures amies. Des deux portions du logis — celle de la réception et celle de l'habitation — la seconde doit être, pour des gens raisonnables, la plus confortable, la plus soignée, celle où l'on dépense le plus d'effort esthétique. A ce prix vous aimerez votre chez vous, et vous y demeurerez, au lieu d'user votre temps en courses vaines qui servent seulement, selon la forte expression de Flaubert, à « escamoter la vie ».

La meilleure partie de la vie, croyez-moi, est celle que vous passez chez vous : c'est même la seule qui mérite le nom de vie ; tout le reste n'est qu'allées et venues, intervalles de la vraie vie. Malheur à ceux qui haïssent la maison ! Ils meurent sans avoir vécu.

Maintenant, cette partie de l'habitation spécialement destinée à votre séjour — et qui est (contrairement à l'idée courante) la plus importante — comment l'agencer ?

Conformément à la mode du jour ? Non ! Craignez la revanche des papiers sombres et du poirier noir !

Conformément à *vosre goût*... Ne dites pas : Vérité de la Palisse ! Chacun de nous a un esprit, un génie à lui, comme chaque homme a un visage différent des autres visages. Mais, tandis que nous montrons tous notre visage, qui nous rend reconnaissables à première vue, nous éprouvons une extrême difficulté à montrer, à exprimer notre esprit, notre génie particulier. Ou bien nous nous efforçons de ressembler à tout le monde, — ou bien nous cherchons laborieusement l'originalité : et toute originalité laborieuse n'est qu'une imitation à rebours. Tâchez, ô Françoise, d'être partout vous-même, de vous exprimer fidèlement en tout, dans votre conversation, dans votre style, dans votre toilette, et aussi dans le choix et l'arrangement de votre demeure. Vous atteindrez ains l'originalité de bon aloi, tout en respectant la mesure et l'harmonie. Avez-vous remarqué que presque tous les appartements modernes se ressemblent ? Je veux, moi, que votre logis ne ressemble à aucun autre. Un logis qui ressemble à tous les autres n'est plus *vosre* logis. Qu'importe, alors, qu'il soit somptueux ? Le tonneau de Diogène était au moins une habitation significative. Tel « charmant » appartement de Parisienne, avec son encombrement de petits meubles, de tentures et de bibelots, ne signifie rien, sinon la banalité des âmes qui l'habitent.

Seulement, pour réussir une installation qui exprime vraiment votre personnalité, il faut, comme pour avoir un style, se recueillir parfois, vivre quelques heures

par jour d'une vie intérieure. Quand on a pour souci principal de s'échapper à soi-même, réciproquement « soi-même » vous échappe. Que de gens sont franchement incapables de savoir ce qu'ils préfèrent en art, en littérature, en ameublement, en n'importe quoi !

Ainsi, ma gracieuse nièce, nous voilà ramenés, par un détour, à ce grand précepte que je vous ai recommandé, jeune fille, et qui vous est plus encore indispensable, jeune femme : définir et cultiver sa personnalité, — AVOIR UNE VIE INTÉRIEURE. Quelque objet que nous nous proposons, c'est toujours de là qu'il nous faut partir. Vous n'êtes point de celles qui ignorent cette vérité. Peut-être les premières années de mariage, sous l'influence du mari, ont-elles un peu ralenti, brouillé l'activité de votre vie intérieure. Mais le souci de vous replier sur vous-même n'est pas aboli en vous, puisque la reprise de notre correspondance en est née.

Je comprendrais bien mal mon rôle de conseil si je lui donnais d'autre objet que de vous encourager dans ce sens. Voilà pourquoi, toute réflexion faite, je ne choisirai point la maison de Versailles et je ne présiderai pas à son installation. Tout cela doit être votre œuvre.

Je veux vous reconnaître à votre ameublement, à votre logis, — comme au son de votre voix et à la couleur de vos yeux.

XVII

Suite de l'histoire de la dame potelée

Monsieur,

« Je ne sais si vous vous souvenez encore de moi : c'est moi qui vins vous consulter, en novembre dernier, sur un cas psychologique assez intéressant. Je fus reçue par vous avec une complaisance un peu froide : mais enfin, je fus reçue. Je fus écoutée, dans un moment où j'avais besoin d'épancher mon cœur. De cela je vous sais gré.

« En remerciement, je veux à mon tour vous offrir quelque chose : un document humain, une tranche de vie, et des réflexions dont il me semble que vous pourrez tirer profit.

« Je me présenterai chez vous à la même heure que la dernière fois : vers deux heures. Soyez gentil et ne me faites pas poser trop longtemps.

« A. N. »

Qui m'écrivit cela l'autre matin, Françoise? Vous ne devinez pas? Moi, je commençai à deviner quand, après le mot *psychologique*, je vis apparaître, cinq lignes plus loin, les mots *tranche de vie* et *document humain*. Évitez, Françoise, d'employer complaisamment ces mots-là; ils ne veulent presque plus rien dire aujourd'hui, pour avoir servi à trop de sots et de bavards, qui ne se donnaient même pas la peine de leur chercher un sens.

Donc, à ces vocables somptueux et vides, je reconnus la visiteuse étiquetée dans mon souvenir sous le nom de : la dame potelée. Toutefois — pour parler comme elle — son *état d'âme*, sa *mentalité*, me parurent un peu modifiés depuis le dernier novembre.

Ah! Françoise, que le ton d'une lettre féminine est donc digne de remarque! C'est ce ton de vos moindres billets qu'un sage lecteur doit noter, analyser, bien plus que le texte. Le texte de la dame potelée signifiait simplement une demande d'entretien. Mais le ton révélait je ne sais quoi de guilleret, d'audacieux, presque de provocateur. « Des réflexions dont il me semble que vous pourrez tirer quelque profit... Ne me faites pas poser... »

Je pressentis que les rôles changeaient, que ce serait mon tour, cette fois, d'écouter une leçon : ce qui excita bien davantage ma curiosité.

La dame potelée arriva très exactement à l'heure dite : je la reçus dans mon cabinet, porte grande ouverte sur le jardin, que déjà fleurissent les lilas. La dame potelée était toujours potelée, mais le prin-

temps, ou peut-être la gaîté intérieure, paraît son visage d'un éclat rajeuni. Son grand chapeau de paille, très chargé de roses multicolores, ne s'encombrait point de voilette. Un costume « tailleur » de léger drap gris rayé épousait ses formes abondantes. Elle portait à la ceinture un bouquet de ces fleurs artificielles, qu'on débite chez Lespialt et qui rendent jalouse la nature.

Elle était, ma foi, fort en beauté, et j'eus plaisir à le lui dire.

— Oui, répliqua-t-elle en s'asseyant, son en-cas de toile de Jouy posé sur ses genoux... Je me porte bien... Mes pauvres nerfs, qui me tourmentaient si fort l'an passé, me laissent en repos. Je suis réconciliée avec moi-même. Je sais où je vais. J'ai pris un parti.

— Le parti de la sagesse ? questionnai-je.

Elle sourit, non sans suffisance.

— Le parti de la sagesse, certainement, mais peut-être pas de *votre* sagesse. Avez-vous le loisir de m'écouter ?

— Aussi longtemps qu'il vous plaira.

— Eh bien ! voilà... Après ma visite de novembre, je sortis de chez vous bouleversée. Vous souvenez-vous que vous m'aviez dit des choses cruelles ?... que j'étais en larmes en descendant votre escalier ? Dans la rue, je marchai au hasard quelque temps. Puis j'entrai dans une église : j'essayai de prier, sans pouvoir proférer un mot de prière. « Il faut me séparer d'Émile... Il le faut si je veux être une honnête femme ! » C'était toute ma pensée. Avant de rentrer, j'envoyai à Émile un télégramme le priant de passer chez moi le

lendemain à l'heure où mon mari est à son bureau...

— Et monsieur Émile ne manqua pas de venir ?

— Il vint en effet... Ah ! ce fut une scène comme les romanciers ne savent pas en écrire (excusez-moi si je vous le dis franchement). Ni Émile ni moi ne sommes, il est vrai, des âmes ordinaires. Quand je lui eus dit : « Mon pauvre ami, il faut nous séparer. Si vous m'aimez vraiment, ne vous opposez pas à ma résolution... » que croyez-vous qu'il me répondit, monsieur ?

— Mais... probablement, sa menace ordinaire : qu'il allait se tuer, ou partir pour les colonies...

— Nullement ! Mon accent avait été si profond, si sincère, qu'Émile jugea tout de suite ma résolution inébranlable. Il est tellement fin et intelligent !... « Soit, me répondit-il, séparons-nous... — Mais vous ne vous tuerez pas ? — Je ne me tuerai pas exprès... Vous verrez bien ce que votre abandon fera de moi. Qu'exigez-vous encore ? — Que vous restiez à Paris, bien sagement, pendant que je vais passer l'hiver en Provence, chez mes parents. — Et quand vous reviendrez ? — Quand je reviendrai, nous serons de bons amis, sans plus... » Il prit son visage dans ses mains ; je devinai qu'il étouffait des sanglots ; enfin il releva la tête et me dit : « Vous me brisez le cœur, mais j'obéirai... » Que dites-vous de cette scène, monsieur ? N'a-t-elle pas de la grandeur ?

A la vérité, Françoise, je ne découvrais aucune grandeur dans l'entretien du sieur Émile et de la dame potelée. J'y reconnaissais plutôt cette fausse émotion, ce

romanesque de pacotille où se complaisent les esprits et les cœurs déclassés. Car il y a des esprits et des cœurs déclassés, c'est-à-dire sortis, pour leur dam, de l'ordre de pensées et de réflexions qui leur convenait. Nés pour le tran-tran le plus régulier, ils volètent dans les régions du sublime avec la lourdeur maladroite des chauves-souris en plein jour. Ce sont les ratés de la passion, analogues à ces ratés de l'art, qu'immortalisa Daudet.

Je ne pus prendre sur moi de répondre à ma visiteuse que je trouvais effectivement « grande » la scène qu'elle venait de me conter. Mais elle était si résolue à admirer Émile et elle-même aux prises avec l'amour, qu'elle interpréta mon silence comme un témoignage d'étonnement et d'émotion.

Elle poursuivit.

— Les choses se passèrent ainsi qu'il avait été convenu. Je partis pour Antibes, où vivent mon père et ma mère : mon mari ne fit pas d'objection aux raisons de santé que j'invoquai. Émile resta à Paris. J'avais refusé de correspondre avec lui...

— Très bien, cela !...

— Mais je n'avais pu empêcher qu'il m'écrivît...

— Ah ! très imprudent, ceci !

— Attendez !... il était convenu qu'il ne m'écrirait pas de lettres d'amour, ni même de tendresse... Bien plus ! ses lettres devaient être rigoureusement impersonnelles : des réflexions, des commentaires sur un livre qu'il me priait d'emporter et de lire durant mes trois mois de solitude.

— Et ce livre était ?...

— Émile me le remit enfermé dans une grande enveloppe, en me faisant jurer de ne l'ouvrir qu'à Antibes. Je lui tins parole. Je me souviens de ma surprise en lisant le titre de l'ouvrage, un petit volume jaune qu'on aurait pris pour un roman : *Pages choisies de Nietzsche...* Pourquoi riez-vous, monsieur ?

— Mais je ne ris point, madame !

J'avais effectivement envie de rire, Françoise : seulement je me contins du mieux que je pus. Après la « psychologie », après le « document humain » et la « tranche de vie », après « la scène pleine de grandeur » — l'entrée en ligne de Nietzsche complétait un ensemble tellement comique, pour illustrer l'aventure de cette bécassine bourgeoise et de ce petit jouisseur, que j'eus quelque peine à reprendre mon sérieux.

Pauvre glorieux maître saxon ! Avec son confrère de Dantzig, le misogynne Schopenhauer, il aura partagé l'étrange privilège d'être un philosophe pour snobs, un patron laïque pour gens de prétention et de demi-culture. Le surhomme ! La doctrine des deux morales ! Pas de caillette mondaine ; pas de chef de rayon émancipé, pas de cabotine teintée de bas-bleuisme qui ne nous serve, avec ou sans opportunité, ces diverses tartes-à-la-crème ! Notez que Nietzsche est un penseur compliqué, un écrivain brillant, mais difficile ; que, pour le suivre et pour le comprendre, il faut un entraînement d'intelligence dont la moyenne des lecteurs est ou incapable ou dépourvue. N'importe ! cabotines, caillettes et chefs de rayon continueront de citer Zarathoustra, le Voyageur et son Ombre, l'esprit dyonisien, que sais-je encore ?

En vérité, avec le carnaval scientifique, la mascarade philosophique des snobs et des sots demeurera un des caractères les plus divertissants de notre époque.

Tandis que je faisais ces réflexions, la dame potelée continuait son récit. Elle était partie pour Antibes, le cœur brisé (m'assurait-elle), n'emportant pour tout viatique que les pages choisies de Nietzsche. Elle convenait que Nietzsche lui serait demeuré impénétrable sans les lumineux commentaires que le malin Émile expédiait chaque semaine. Évidemment, elle n'avait guère lu le petit volume jaune, ou ne l'avait lu que distraitemment : en revanche, elle avait médité les épîtres d'Émile. Elle les possédait même, encore aujourd'hui... dans son réticule ; elle les en tira ; je dus subir quelques fragments... Littérature assez misérable, qui démontrait peu de familiarité réelle avec Zarathoustra. Ce qu'Émile avait retenu de Nietzsche, c'était des bribes de doctrine morale, qu'il utilisait d'ailleurs adroitement pour son propos de conquête. « Une morale convenait aux maîtres, une autre aux esclaves. La morale des esclaves, c'était l'abnégation, le sacrifice, la contrainte imposée au désir égoïste par la peur de faire mal à autrui. La morale des maîtres, c'était d'établir sa domination, coûte que coûte, sur les choses et les hommes, et de faire servir le monde à son intérêt, à son plaisir. Quelques privilégiés avaient le droit, et même le devoir supérieur d'agir ainsi : c'étaient des surhommes. Or, Émile trouvait en lui tous les caractères d'un surhomme, et tous ceux d'une « surfemme » en la dame potelée ; l'un et l'autre étaient donc marqués pour observer la morale

des maîtres. La dame potelée devait consentir aux vœux d'Émile, qui, de son côté, devait passer outre toute considération « d'esclaves » et s'adjuger la « dame potelée ». Comme c'était simple!... Émile célébrait la beauté morale d'un tel accord, et résumait son programme dans un aphorisme que la dame potelée proposa à mon admiration; — « Il faut, écrivait-il, presser la vie comme un citron »...

— Que dites-vous de cette formule, monsieur? me demanda l'agréable « surfemme ».

— Je dis, madame, qu'elle est d'un penseur habitué à passer ses soirées au café.

— Oh! monsieur! vous ne m'écoutez pas sérieusement!

Dépitée, ma « cliente » fit mine de se lever. Mais elle se ravisa aussitôt.

— Pourquoi vous en voudrais-je? reprit-elle avec une nuance de dédain dans la voix: vous êtes d'une autre génération; vous ne pouvez pas comprendre... Ces doctrines modernes bouleversent tout ce qu'Émile appelle vos habitudes morales: car la prétendue morale n'est qu'une habitude, une habitude héréditaire. J'ai été pareille à vous... j'ai été pliée à la tradition morale, comme une esclave à la meule... Les premières lettres d'Émile, sur ces graves sujets, ne me convainquirent pas. Seulement, elles me troublèrent... elles me troublèrent infiniment plus que les mots tendres, les caresses qu'il m'avait prodiguées à Paris. Puis, un jour... c'était un samedi, je m'en souviens... un samedi vers trois heures de l'après-dîner... je me promenais seule sur le bord de la mer, près d'Antibes

Il faisait doux, un temps de printemps, et l'air était parfumé, parfumé... On apercevait de petites voiles blanches sur la mer bleue... Je fus comme envahie de bonheur, de sérénité, de sécurité. « Oui, pensai-je... Émile a raison. Tout cela est à nous, tout ce ciel, cette mer, cette nature, ce beau soleil, cet air embaumé. Nous serions des fous de ne pas en jouir. Et il est à moi aussi, lui; et moi je suis à lui. Pourquoi le bonheur que nous pouvons goûter l'un par l'autre nous serait-il plus interdit que la clarté du ciel ou le parfum de la mer? Ah! vivons, vivons! Émile dit vrai: pressons la vie comme ces fruits dorés que je vois suspendus aux arbres dans les jardins des villas... »

(Je crois bien, chère nièce, que la dame potelée me récitait là un fragment de la lettre par laquelle elle avait annoncé au citoyen Émile sa conversion nietzschéenne. Elle le récita d'un ton assez théâtral. De tels propos, qui déjà ne semblent point naturels au théâtre, me choquent singulièrement dans la vie réelle.)

Je sentis s'abolir en moi la vague sympathie qu'avaient excitée la confession et les larmes de ma « cliente ». Sa toute petite cervelle, sa toute petite âme étaient vraiment par trop intoxiqués de fausse littérature, de demi-philosophie et d'émotion factice. Je me contentai de lui demander :

— Alors, madame, les événements se sont accomplis? Il y a un couple irrégulier, ou, si vous voulez, un « sur-couple » de plus?

— Non, monsieur, répliqua dignement la dame potelée. Je ne suis rentrée qu'avant-hier.

Un petit silence passa entre nous.

— Je ne suis rentrée qu'avant-hier, reprit-elle, et je n'ai pas voulu voir encore Émile... Je tenais à connaître quelle influence exerceraient sur mes résolutions la rentrée chez moi et la vue de mon mari. J'ai éprouvé que mes résolutions étaient inébranlables. Je marche à l'avenir fermement décidée.

— Mais alors, madame, objectai-je, je ne m'explique pas très bien ce qui m'a valu le privilège de votre deuxième visite ?

Elle sourit :

— Il m'a semblé que mon évolution vous intéresserait... et que peut-être, avec notre aventure, *vous feriez un jour quelque chose...* Et puis... j'avais envie de parler, de raconter ce qui m'emplit le cœur... et comme je n'ai confié le commencement du roman à personne autre, c'est à vous que j'aimais mieux conter la fin.

Cette dernière raison me parut sincère. La dame potelée ajouta, un peu ironiquement :

— Vous me blâmez ?

— Ma foi, madame, lui répondis-je après un instant de réflexion, si vous le voulez bien, je ne vous parlerai pas de vous. Votre décision est inébranlable, me dites-vous : par conséquent, tout sermon serait superflu. Je vous dirai seulement, en deux mots, mon opinion sur la philosophie de Nietzsche, ou plus exactement sur l'interprétation et l'usage qu'il vous plaît d'en faire.

« Depuis que les hommes sont organisés en société et que l'histoire nous conserve leurs actions et leurs

pensées, nous constatons que deux doctrines contraires se disputent les âmes, chacune leur promettant d'atteindre au bonheur par des moyens opposés. « Jouis hardiment de la vie, conseille l'une ; ne t'inquiète pas des lois ; préfère ta propre joie à la joie d'autrui... » Appelez cela épicurisme, paganisme, gœthisme, morale des maîtres, le nom n'y change pas grand'chose : c'est, sans plus, de l'égoïsme intelligent. L'autre doctrine suggère : « Supporte le mal ; abstiens-toi du désir. Oublie-toi toi-même ; cherche le bien des autres. Les joies que t'offre la vie extérieure ne valent pas la peine d'être poursuivies ; ce sont des mensonges. Seule est digne de ton effort la vie intérieure. » C'est le stoïcisme ; c'est la plupart des religions ; c'est votre morale des esclaves : en un mot, c'est l'altruisme systématique.

« Tels sont, madame, ce qu'on pourrait appeler les deux pôles de la philosophie du bonheur. J'ajoute que, tout comme les pôles géographiques, ils sont inhabitables à la plupart des hommes. Des tempéraments d'exception vivront seuls à l'aise, soit dans l'égoïsme absolu, soit dans l'ascétisme. La moyenne des humains se plaît mieux en des régions morales plus tempérées.

« De là sont nés ces lois, ces usages, ces conventions, si vous voulez, qui nous régissent, et qui ont prouvé leur utilité justement parce qu'ils durent depuis tant et tant d'années. Lois sociales fondant et sauvegardant le mariage ; précautions sociales nous incitant à ne pas faire tort à autrui de crainte qu'autrui ne nous fasse tort ; courtoisie, urbanité, politesse : tout cela constitue

un compromis entre le « moi » et le « toi », un contrat qui limite nos possibilités égoïstes, mais qui nous défend contre les entreprises par trop égoïstes d'autrui... Certes ! bien des articles de ce contrat ne tiennent guère contre la raison pure : mais, je vous le demande, pourrions-nous justifier en raison pure la structure de nos demeures, la forme de nos vêtements, notre façon de porter les cheveux ou la barbe, notre façon de nous alimenter, — bref, nos coutumes les plus usuelles ? Non, n'est-ce pas ? La force de toutes ces coutumes, c'est leur antiquité, leur adaptation ancienne et avérée à la moyenne des humains.

« Donc, madame, la grosse question qui se pose pour chacun de nous, c'est de savoir si chacun de nous est ou n'est pas un être moyen... Êtes-vous faite, madame, pour habiter les pôles, ou tout simplement pour vivre en climat tempéré ? Êtes-vous Catherine II, Élisabeth d'Angleterre ? Êtes-vous Phryné, Imperia ? Êtes-vous Sapho, George Sand ? Je suis prêt à consentir avec vous que certains êtres sont malheureux dans le cadre des lois sociales.

« Mais si vous n'êtes pareille à aucune de ces personnes d'exception, si vous avez, comme la plupart d'entre nous, un esprit moyen, un tempérament moyen, une âme « à la douzaine » — oh ! crampez-vous alors, de toutes vos forces, à ces règles morales vérifiées par l'expérience, à ces lois sociales établies justement pour soutenir et défendre les âmes moyennes... Votre jeune et rusé camarade, M. Émile, vous a exposé les droits du surhomme et de la surfemme : ne n'y contredis pas, encore qu'il y eût là matière à dis-

cussion. Mais vous a-t-il démontré qu'il soit un surhomme ? Vous a-t-il prouvé que vous soyez une « surfemme » ? Là gît tout le problème. J'ai rencontré, pour ma part, dans ma vie, un nombre restreint de surhommes et de surfemmes ; même je crois bien n'en avoir pas rencontré du tout... En revanche, j'ai eu affaire à pas mal de gens qui, se croyant supérieurs à la moyenne de leurs concitoyens, contentaient leurs désirs au mépris des règles et des lois sociales. Mais comme, pour les êtres moyens, le bonheur est impossible sans l'accord avec les lois sociales ambiantes, ces imprudents expérimentateurs aboutissaient infailliblement à des catastrophes, — j'entends à des catastrophes pour eux-mêmes. Le profond moraliste qu'est La Fontaine a fixé l'histoire définitive de ce genre d'accident : c'est l'histoire de la grenouille voulant se faire aussi grosse que le bœuf. Cette grenouille eut le tort de se croire... une surgrenouille, tandis qu'elle n'était qu'une grenouille ordinaire. »

J'avais à peine prononcé ces mots que ma visiteuse se dressa debout devant sa chaise. Ses yeux bleus, évidemment créés pour la douceur, déchargeaient sur moi une électricité coléreuse. Ses deux mains se crispaient sur le manche de l'ombrelle : et je voyais les mignonnes lèvres de sa bouche d'enfant remuer convulsivement sans pouvoir articuler.

« Va-t-elle me jeter l'ombrelle au visage ? pensai-je... Ou bien va-t-elle seulement m'accabler d'un vocable injurieux ? Et quel vocable ?... »

Ce fut ce dernier parti qu'elle adopta. Comme je me levais à mon tour, je reçus en pleine figure — non

pas l'ombrelle, heureusement ! — mais simplement ces deux mots :

— Pion ! va...

Un demi-tour bref et sec, une courte lutte de la main nerveuse contre le bouton récalcitrant de la porte, une traversée rapide, mais digne, du salon, puis du vestibule... la porte extérieure ouverte cette fois par moi-même avec le plus de courtoisie que je pus, — encore un effort des doux yeux bleus pour me jeter un regard foudroyant...

Et, tandis que je méditais sur les raisons pourquoi elle m'avait, dans son ressentiment, affilié à l'honorable corporation des maîtres répétiteurs, — la dame potelée courut vers son destin.

La reverrai-je jamais, cette fois ?

XVIII

Horreurs du déménagement. — Qu'il est imprudent d'écrire de longues lettres aux gens qui déménagent. — Projets d'avenir. — L'épouse associée : celle d'autrefois, celle d'aujourd'hui. — Dangers que font courir au ménage certaines associées. — Le *bluff*; les mauvaises démarches. — Quelques principes.

J'ai bien peur, ma jolie nièce, que la « présente » — comme disent les militaires — ne soit lue par vous d'un œil et d'un esprit distraits. Vous êtes en plein déménagement, quittant Rouen pour Versailles. Déménager est une corvée affreuse, à la fois laide, fatigante, malpropre et mélancolique. Ce sont des minutes de la vie qu'on céderait volontiers au néant. On a conscience de ne pas servir à grand'chose en surveillant les épaves de son mobilier dans leur promenade aventureuse; cependant un irrésistible instinct conservateur vous contraint à ne perdre aucun geste des robustes intrus qui le mettent au pillage. Le soir, on s'endort assommé de lassitude, à moins que l'énervement ne vous tienne, malgré la fatigue, les yeux ouverts. Et il semble que l'Océan passerait sur vos

membres sans rincer la poussière dont s'est imprégnée votre peau.

Malheur aux lettres qui parviennent, en de pareils moments, jusqu'à la maison dévastée ! Remises au destinataire tandis qu'il suit d'un œil inquiet l'exode chancelant du piano demi-queue, ou que, penché à la fenêtre, il guette le convoi de sa literie, tournant le coin de la rue prochaine, — ces lettres inopportunes sont vouées à finir leur carrière sans avoir jamais été ouvertes, dans la poche d'un vêtement rebuté. Tout au plus peuvent-elles espérer qu'on les parcourra, pour l'acquit de la conscience, durant la halte d'un repas !

Chère Françoise, ne réservez pas un sort si désobligeant à la lettre de votre oncle. Le plus grand défaut d'un livre, remarque justement la *Logique* de Port-Royal, c'est de n'être point lu. N'est-ce pas également le vice capital d'une lettre ? Si donc vous manquez de loisir pour déplier celle-ci ou d'entrain pour la parcourir, glissez-la dans votre sous-main vert, le sous-main de maroquin anglais, à votre chiffre, que j'achetai naguère pour vous dans un magasin d'Old-Bond Street. Une fois établie à Versailles, vous l'y retrouverez, le premier jour que vous vous assoierez à votre bureau Louis XVI. Ce jour-là, faites-moi la grâce de la lire et de la méditer un peu, car elle traite d'un objet assez important.

Vous quittez Rouen, ma nièce, chargée de projets et d'espairs. Dans votre pensée comme dans celle de Maxime, Versailles n'est qu'une étape vers des chan-

gements plus décisifs. Probablement avant Maxime (étant la plus moderne, la plus audacieuse du ménage), vous avez jugé que la vie militaire, durant la paix, était un peu stagnante : vous voulez, pour chaque journée vécue, la rançon d'un progrès plus rapide, plus marqué. Je ne saurais vous blâmer. Sans doute, le rôle de l'officier est admirable, même quand fleurit la paix, la « secourable immortelle » chantée par Jean-Baptiste Rousseau. Il suffit que l'officier soit assez épris de son état pour trouver dans le recommencement périodique des travaux, dans l'éducation annuelle des recrues, dans l'étude approfondie des problèmes de tactique et de logistique, un aliment permanent pour son activité. Mais c'est là une abnégation quasi héroïque. D'autre part, dans l'intérêt même de nos gigantesques armées modernes, tous les spécialistes conviennent que le renouvellement rapide des cadres est désirable : il ne peut s'obtenir, précisément, que par l'abdication volontaire de nombreux officiers, réintégrant le civil... Pour toutes ces raisons, je ne suis pas opposé aux vœux du ménage Despeyroux ; et, dans ma mesure, je m'emploierai à les satisfaire. Souffrez tout de même qu'avant de vous laisser entreprendre ce voyage d'expériences nouvelles, je vous impose le viatique de quelques conseils. L'initiative du changement de vie vous sera due, Françoise : c'est une responsabilité. Pesez-la bien.

Je sais qu'elle ne vous effraie pas.

Comme la plupart des jeunes épouses modernes, vous êtes, ma chère nièce, résolue à prendre une part importante dans toutes les décisions du ménage. La

réforme prochaine du Code civil estampillera légalement cette résolution. Le Code français dira, ou à peu près : « Les époux décident en commun ce qui concerne les intérêts du ménage. » Le Code allemand, révisé avant le nôtre, le dit déjà. Bref, pour me servir d'un mot excellent, qui fit une juste fortune, vous ne voulez pas seulement être la compagne, — vous voulez être l'ASSOCIÉE.

Le mot est nouveau. La chose a existé de tout temps, encore qu'avec des modes différents. La conception fondamentale du mariage est bien d'associer l'époux avec l'épouse, pour toutes les entreprises de la vie. Et ce n'est pas d'hier qu'on vit des épouses comprendre ce devoir comme une participation active à ce que le mari projette, décide, exécute. Seulement on rencontrait de telles épouses en moins grand nombre hier qu'aujourd'hui.

Évoquez, par exemple, la charmante image de votre mère. C'était bien l'associée de votre père par la fervente sollicitude et le dévouement ingénieux ; les deux époux étaient vraiment soudés l'un à l'autre pour le bon et le mauvais de la vie ; mais le culte voué à l'époux par l'épouse excluait toute velléité de critique ou même de discussion. La parole du dieu ne se discute pas, ne se critique pas. Mme Le Quellien n'était pas associée à votre père comme le seraient deux directeurs d'une usine ou d'une banque, mais plutôt comme le sont au patron, dans certains grands magasins, les employés supérieurs — consultés pour les décisions, utilisés pour l'exécution, participant même aux bénéfices — et cependant irresponsables et subordonnés.

L'épouse moderne telle que vous, Françoise, veut une association d'influence à part égale. Vous n'acceptez pas de décision, influant sur le sort du ménage, qui ne soit prise d'accord avec vous, contresignée par vous. En revanche, vous vous dépensez pour chercher avec votre mari la meilleure décision et pour la soutenir de tout votre effort, une fois prise. Autant que lui, vous avez la prétention de contribuer au « meilleur devenir » du ménage. Et souvent, dans le secret de votre cœur, vous estimez que les choses d'intérêt commun iraient un train plus vif et plus sûr si les mœurs ne réservaient encore au mari la part majeure de l'exécution.

Impatience caractéristique de l'épouse moderne, de l'épouse associée ! Celle-ci tend volontiers à juger son mari plus timoré, moins actif, plus rétrograde qu'elle-même. Refusant de lui reconnaître une supériorité d'intelligence (en quoi elle a raison une fois sur deux), elle souffre de ne pouvoir prendre les devants, guider le ménage au dehors comme au dedans... Dans presque tous les couples arrivistes d'aujourd'hui (Dieu sait qu'il n'en manque pas !) presque toujours la femme mène la course. Cela réussit parfois. Ne croyez pas, Françoise, que cela réussisse toujours ! Malgré beaucoup d'esprit, beaucoup d'énergie et une extrême abnégation, il est des femmes-associées qui nuisent à l'association bien plus qu'elles ne la servent. Je pourrais vous en citer vingt exemples ; le fait est commun, surtout à Paris, et surtout dans les ménages où le métier du mari comporte de soudains mouvements de fortune : politiciens, artistes, grands industriels, spécu-

lateurs, médecins, avocats. Oui, des femmes très intelligentes et très dévouées, avec une dépense formidable d'intelligence et de dévouement, peuvent nuire au mari.

Comment cela ?

L'explication doit être prise de loin.

Ma chère nièce, les grands changements ne s'accomplissent pas en un jour. Ou plutôt, ce qui s'accomplit en un jour n'est qu'une grossière apparence de changement. La Révolution française n'est pas terminée : des gens sensés, vers 1803, la croyaient finie. Ainsi en va-t-il pour cette autre révolution que la femme moderne impose à nos mœurs. Bien des fois la femme se croira victorieuse avant le jour où réellement elle aura établi sa victoire sur l'antique préjugé : homme-maître, épouse-mineure. D'ici là, comme tous les révolutionnaires, elle s'impatientera, elle refusera de tenir compte d'un élément capital, inévitable et indispensable : le temps. L'impatience, le mépris du temps sont des qualités (ou, selon le point de vue), des défauts de révolutionnaire. A ce début du vingtième siècle, la Femme émancipée s'élance dans la vie pratique avec une ferveur de néophyte. C'est d'hier qu'elle a appris l'importance de l'argent, et déjà elle croit inventer mille façons rapides de l'acquérir; elle s'irrite contre la médiocrité et veut, du jour au lendemain, la fortune. Pareillement elle veut, du jour au lendemain, la situation importante, les hautes relations et, sous toutes ses formes sociales, le succès. La méthode de son mari lui semble lente et surannée : elle l'accuserait volontiers de somnolence ou de maladresse. C'est que, Femme aujourd'hui, et vraiment égale au mari

en vigueur d'intelligence et d'action, elle n'était hier, socialement, qu'une enfant : il lui reste de la puérité, de la nervosité d'enfant qui réclame la Lune.

Tandis que le mari — fût-il moindre par l'énergie ou par l'esprit — a un cerveau héréditairement assoupli aux lenteurs du temps, aux embarras de la lutte pour la vie. Si aisés qu'aient été ses progrès dans la carrière où l marche, il a expérimenté la difficulté de marcher plus vite que les camarades. Enfin il voit aux hommes, ses concurrents, leur vrai visage d'adversaires, et non ce masque de galanterie mensongère que les hommes opposeront longtemps encore aux requêtes, aux ambitions féminines. En un mot il a plus d'expérience acquise, et (si les deux mots ne jurent point) plus d'expérience innée, héritée.

O modernes Françaises ! Vous savez combien je vous admire, et de quel cœur joyeux je salue votre avènement ! Vous êtes l'espoir de notre lendemain ; vous êtes (je vous l'ai dit), parmi la vieillesse chagrine des peuples, un grand peuple ardent et neuf. Notre salut sera votre œuvre. Mais cette œuvre exigera plus d'un jour. Toute la société qui vous environne est encore aménagée pour l'homme-maître et la femme-enfant. Le temps, avec votre effort, abolira ces choses ; mais ne croyez pas que, pour les abolir, votre effort puisse se passer du temps. Méfiez-vous des impatiences enfantines qui gâtent tout, et qui fournissent aux incrédules, aux ennemis, des arguments contre vous. Il y a, dans votre génération, d'admirables associées, qui recommandent par un exemple éclatant l'égalité des sexes.

Il y a aussi — hélas ! — des associées horripilantes faites pour changer Stuart Mill lui-même en bonhomme Chrysale. Ces associées-là gardent, sous les apparences énergiques et réfléchies de l'Ève moderne, toute la puérilité, toute la malice misérable de l'Ève ancienne. Elles ne croient qu'aux moyens de ruse ou d'ostentation : le seul moyen efficace, le labeur obstiné et patient, a des lenteurs qui les rebute. Elles vivent dans le moment, sans préparer l'heure qui vient.

C'est elles qui entraînent le mari studieux dans le cyclone des réceptions, des dîners, des sorties mondaines, sous prétexte qu'il faut avant tout « se faire des relations ». C'est elles qui accélèrent le train du ménage jusqu'à une vitesse où le pauvre mari, malgré tous ses efforts, ne peut plus fournir assez de combustible. C'est elles qui suggèrent les petites compromissions, les arrangements où la conscience professionnelle compose avec l'intérêt immédiat. Par elles, le mari artiste descendra aux besognes de métier, rémunératrices dans le présent, pernicieuses pour l'avenir. Leur suggestion incitera l'industriel honnête à tenter la fraude « que font tous les autres, et dont on serait bien bête de se priver ». Politiciennes, elles useront les scrupules du mari et l'inciteront aux marchandages d'influence : il y a des femmes, des épouses intelligentes mêlées à tous les Panama... Associées néfastes, mauvais anges gardiens, elles sont, auprès du mari honnête et laborieux, le génie de la réclame, du *bluff*, de la tricherie. — Et le pire, c'est qu'elles le sont de bonne foi, et qu'elles aiment sincèrement ce mari, par elles dévoyé !

Nous disions tout à l'heure que cela réussit parfois... Distinguons; comment faut-il entendre le mot *réussir*? Ce n'est pas réussir que d'étonner le monde par une rapide et éclatante fortune promptement ruinée. Napoléon I^{er} n'a pas réussi, dans le sens profond du mot. Seulement son ascension et sa chute furent si formidables que le monde les admire encore... Ne comptez pas sur cette admiration du monde, vous qui n'êtes pas Napoléon, ni même son ombre. Le monde qui regarde votre ascension d'un œil ironique ou jaloux, se réjouira bruyamment de votre déclin. Plus je feuillette mes souvenirs, plus je constate que les ménages menés par une femme arriviste ont, en règle commune, périclité. Il en est qui n'ont pas sombré malgré l'imprudent arrivisme de la femme, grâce à la valeur réelle du mari; mais leur étiage final n'en a pas moins été abaissé. La plupart, après une période d'éclat et d'apparent triomphe, ont payé une coûteuse rançon à l'opinion et à la fortune !

Comment donc, ma chère Françoise, concevoir le rôle de la véritable associée, de l'épouse utile, à qui rien n'est étranger de ce que fait le mari, qui l'y aide, qui lui facilite l'effort et au besoin l'excite, l'encourage, sans toutefois choir dans le travers de certaines *bluffeuses* modernes, sans compromettre, par trop d'impatience ou par un goût démesuré de paraître, le fruit du travail commun ?

Question de mesure, et de mesure variable selon les ménages. Il est des maris très intelligents pour leur état, et qui portent dans les relations sociales une

gaucherie singulière. En de tels ménages, une femme adroite sera tout naturellement le ministre des relations extérieures; par sa bonne grâce, par son tact, elle complétera utilement son mari. Il est des maris de talent qui n'ont aucun entrain pour mettre ce talent en œuvre, qui sont, disons le mot, des paresseux. Une épouse ingénieuse leur rendra le travail habituel et aimable, sans les rebuter par de continuel reproches ou des objurgations de maîtresse d'école. Beaucoup d'hommes ne savent pas se décider : accoutumés à réfléchir, à regarder minutieusement les divers aspects des choses, aucun parti ne leur semble nettement préférable. La femme, plus impulsive, devine souvent, d'instinct, le meilleur parti.

Reste le cas où le mari est franchement inférieur à la femme, et inférieur à la moyenne des hommes.

Alors, il est bien naturel que la direction du ménage incombe à la femme, et cela finit toujours ainsi, bon gré mal gré. La femme mène le ménage, traîne le mari comme un poids mort. Mais alors il ne peut plus être parlé d'association. Le mari est une simple servitude imposée à la femme. Et de tels ménages prospèrent rarement en tant que ménages. Tout au plus la femme peut-elle y prospérer, à part.

Dans les ménages normaux, où le mari et la femme sont gens à peu près égaux par l'esprit, l'association pour le bien commun exige qu'aucun des deux associés ne veuille réussir à part de l'autre. Certains maris sont jaloux du succès de leur femme, même si la femme demeure irréprochable : mauvais associés.

Certaines femmes, jugeant leur mari inhabile ou redoutant les objections d'opportunité ou de moralité, entreprennent, à son insu, des démarches délicates en vue de tel ou tel avantage pour la communauté : associées coupables, qui, malgré les meilleures intentions, n'en violent pas moins le pacte d'association... Rien n'est plus périlleux ! L'épouse qui va voir un personnage influent en lui disant : « Mon mari ignore ma démarche... », se met à la merci du personnage. Et pour influent qu'il soit, un personnage peut être un profiteur dépourvu de scrupules.

Résumons, chère nièce, les principes de l'association conjugale dans un certain nombre d'articles :

I. Toute bonne épouse est une associée du mari.

II. Dans la génération des modernes Françaises, la femme est incontestablement, pour son ménage, un élément de progrès plus actif que le mari. (Voir les précédentes lettres.) Elle doit se modérer elle-même, dans ses vellétés d'excitatrice. Elle ne doit pas oublier que toute la société moderne est encore régie par de vieilles coutumes, hostiles à l'initiative de la femme.

III. Une femme qui cherche à prospérer indépendamment de son mari trahit l'association.

IV. Une démarche de l'épouse à l'insu du mari — même avec les plus pures intentions et dans l'intérêt de la communauté — tourne neuf fois sur dix contre l'association.

Sur ce, chère Françoise, bon déménagement, et bon voyage.

XIX

L'encoignure aux Chinois. — Françoise s'installe. — Préparatifs pour « recevoir ». — La question des relations. — Relations imposées. — La famille est la base des relations. — Les chefs. — Relations choisies. — De l'amitié entre femmes. — De l'amitié entre sexes différents. — Flirt et amitié.

Je vous fais expédier, ma chère nièce, un petit meuble que me paraît devoir occuper convenablement l'angle encore vide de votre nouveau salon, l'angle dont le vide vous agaçait. Vous disiez :

— Que mettre dans ce coin ? C'est un coin bête. Tous les autres ont été faciles à meubler. Rien ne va bien dans celui-ci.

J'objectai qu'une encoignure — une de ces petites armoires des siècles derniers en forme de quart de rond — garnirait convenablement le coin bête.

— En effet, répliquâtes-vous : seulement je n'ai pas d'encoignure.

Vous en avez une désormais. Elle est ancienne (autant qu'on peut affirmer qu'un meuble est ancien, par nos temps de fraude ingénieuse). Sur ses panneaux

laqués, la fantaisie d'un bon artiste a dessiné des paysages chinois, au ton d'or roussi, tout à fait agréables. A gauche, un Chinois doré salue en cérémonie une Chinoise rouge; à droite, deux voyageurs à longue natte, à larges manches, passent un pont sur un torrent. Un motif de bronze souligne l'encadrement et s'enjolive, non sans grâce, vers les trois pieds. Bref, je ne suis pas mécontent de ma trouvaille. Puisse-t-elle vous plaire!... Je crois qu'elle complétera les heureuses dispositions du nouveau séjour, si bien choisi : car, décidément, je me range à votre préférence; on ne pouvait habiter à Versailles une maison plus sympathique, plus *gemüthlich*. Construite sous Napoléon III, son style est imparfait : mais elle est claire, spacieuse, agrémentée d'un beau jardin, lequel, lui, date de l'autre Napoléon. Elle ne me séduisait guère, d'abord; depuis que vous y bourdonnez, diligente abeille, je commence à l'aimer. Combien j'eus raison de ne pas choisir à votre place!

Rien de plus divertissant, Françoise, que de vous contempler, alors que juchée sur une échelle double, ceinte d'un tablier à bavolet, un marteau dans vos mains gantées, vous fixez l'attache d'un tableau ou d'un miroir. L'équipe des tapissiers obéit sans réplique à vos ordres brefs, précis, et l'on sent qu'il plaît à ces êtres rudes de se soumettre à vous. Que de conflits sociaux seraient évités, si tous les patrons avaient votre taille, votre visage, et le son de votre voix!... Vous descendez de votre échelle, vous vous campez devant le mur, vous jugez de l'effet. « N'est-ce pas, mon oncle, que cela ne va pas mal ainsi?... » Et

sur mon approbation sincère, vous sautez de plaisir et vous vous écriez :

— Oh ! comme cela m'amusera de recevoir ici !

Recevoir ! Verbe qui souvent fleurit sur les lèvres des jeunes femmes, quand elles ont passé les premiers temps du mariage. A ses débuts, le jeune ménage se suffit à lui-même. Un peu plus tard, il commence « à sortir » ; mais il est admis qu'on le reçoit sans exiger rien en retour. On lui fait crédit. On le lui ferait même bien plus longtemps qu'il ne croit : c'est lui-même, le jeune ménage, que tracasse bientôt une généreuse impatience à convier ses semblables. Les deux époux se confessent mutuellement leur crainte de n'être pas pris au sérieux s'ils ne fournissent pas la preuve qu'ils ont un salon avec de vrais sièges, une salle à manger avec une vraie table, un ample service d'argenterie à leur chiffre, — et qu'on peut chez eux, tout comme ailleurs, goûter, dîner, entendre de la musique et papoter. « Mieux qu'ailleurs », diraient-ils volontiers : car leur jeune émulation dédaigne les obstacles. Ils se proposent, d'abord, de rendre les poltesses qui leur ont été faites depuis qu'ils sont mariés, et de les rendre avec une nuance de supériorité ; deuxièmement, d'étonner par leur confort et leur entente du monde les jeunes femmes et les jeunes hommes de leur génération, qui furent leurs compagnes, leurs compagnons d'adolescence ; enfin de « se faire des relations ».

Je vous dirai peut-être quelque jour, ma jolie nièce, mes idées sur l'agrément des réceptions, sur l'art de don-

ner du bonheur aux gens que l'on convie chez soi. Aujourd'hui, je voudrais, sans plus, examiner de près, avec vous, ce mot, vague à l'extrême, de « relations... ». La plupart des gens qui s'en servent n'ont guère réfléchi sur sa signification. Et, dans la pratique de la vie, ils prennent la chose comme le mot, au petit bonheur. Grave erreur ! Il y a une science, une hygiène pour les relations comme pour les aliments. On n'en voit presque pas qui ne fasse ou du mal, ou du bien.

Il est difficile à un couple humain de vivre sans relations. Ceux qui demeurent fidèles à un si étrange programme suggèrent aux contemporains de fâcheuses hypothèses sur leur caractère : avarice, hypocondrie, jalousie ridicule, inavouables histoires intimes ; on a tôt fait d'expliquer pourquoi des gens n'agissent pas comme les autres... Au surplus, mari et femme fussent-ils l'un pour l'autre

... Un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau,

on ne saurait leur reprocher de voir de temps en temps autre chose qu'eux-mêmes, et d'y goûter du plaisir. Une société où le mari *seul*, où la femme *seule* ont leur agrément, est une mauvaise société pour le ménage. Mais un excellent ménage reste excellent, tout en aimant la société, s'il y prend un plaisir conjoint, conjugal. J'admets, Françoise, que ce soit votre cas ; que Maxime et vous dressiez d'accord la liste de vos relations imposées ou choisies, — d'accord sur la nécessité des unes et sur l'agrément des autres.

Comment dresser la liste ?

Les premières relations imposées à un jeune ménage, ce sont les parents. Ne vous récriez pas — au nom de la nature, du sentiment et du devoir — contre l'adjectif « imposé » que j'emploie à dessein. Le nouvel époux, la nouvelle épouse, quelle que soit leur sincère piété familiale, ressentent, au lendemain du mariage, un impérieux besoin d'être affranchis de la famille. Et cet état dure assez longtemps, à peu près jusqu'au moment où le nouveau couple a établi sa situation sociale. Cause d'amères tristesses pour les parents ! Volontiers le reproche d'ingratitude leur monte aux lèvres : ce qui n'est pas juste. Il faut que la bouture nouvelle pousse ses racines indépendantes, si elle veut vivre. Il faut que le nouveau couple humain soit individualiste, qu'il apprenne la vie par son expérience propre, qu'il s'enracine, lui aussi, selon son instinct de bouture neuve. Mais comme il est une bouture pensante, il lui sied mal d'oublier tranquillement la plante maternelle. Quoi de plus excusable que la tendre erreur des parents, cherchant à diriger, à protéger l'enfant par delà l'enfance ? Prétention ridicule, réplique le jeune ménage, et qu'il faut décourager tout de suite !. Ah ! jeune ménage mon ami, vous croyez-vous donc exempt de ridicule, et que vos expériences de libre action ne prêtent pas très souvent à la gaité?... Laissez, laissez dire les parents, tolérez leur manie d'influence ; n'en faites d'ailleurs qu'à votre guise, — c'est votre droit. Mais gardez-vous d'éliminer de votre vie, de votre intimité, du cercle de vos intérêts et de vos joies, ceux que la nature y a liés par

avance. C'est la plus lourde faute que vous puissiez commettre, *au point de vue de votre avance sociale*. Une famille unie est un puissant syndicat : chaque membre s'accroît, proportionnellement à l'accroissement des autres. La force d'un certain monde (dont je vous parlerai tout à l'heure) tient à la persistance de l'union familiale : grâce à cela, ce monde a sauvé des révolutions une part notable de fortune et d'importance. Inversement, la plus grande faiblesse des parvenus est souvent de manquer de famille . Leur influence se limite, faute de famille, à leur action directe, n'existe que par eux, meurt avec eux... Donc, en tête de toute liste de relations, le jeune ménage devra inscrire : la famille. Que cela l'amuse ou ne l'amuse pas, il devra entretenir soigneusement les relations familiales, souvent les plus fragiles. Il devra être dévoué à la famille et réciproquement demander à la famille l'aide naturelle. Voilà les principes fondamentaux d'une vie sociale bien ordonnée : toutes les plaisanteries sur les belles-mères ne prévaudront pas là contre.

A entretenir les relations qu'impose la parenté, on recueille souvent de l'agrément, outre l'intérêt. Il est, hélas ! des relations imposées qui payent seulement par exception leur rangon d'agrément : ce sont les relations auxquelles oblige le métier, la fonction. Toutes les colonelles, toutes les commandantes ne sont pas délicieuses : cependant, chère Françoise, vous devez vous efforcer d'être délicieuse avec les épouses des quatre et des cinq galons, quelles qu'elles soient.

C'est un de vos devoirs d'associée. Entendons-nous, d'ailleurs, sur la façon de délices que vous leur devez, que l'on doit, en général, aux gens de qui l'on dépend... Vous n'avez pas de penchant à être obséquieuse : c'est bien ! Je ne sais rien de plus attristant à voir qu'une jeune femme faisant sa cour à quelque personnage important, surtout si le personnage est masculin. Ah ! que la mesure est difficile à garder entre le trop et le pas assez !... Je ne vous l'enseignerai pas, Françoise : votre instinct délié la devine et votre tact naturel l'observe, sans effort apparent.

Parents, chefs, ce sont là, avec plus ou moins d'agrément, des relations *imposées* par la vie. Quand un jeune ménage, en tête à tête, s'exprime à lui-même son vœu « d'avoir des relations », il vise implicitement les relations *choisies*, celles qui lui rapporteront du plaisir. Plaisir de qualité très variable. La sympathie sans souci de flirt, la sympathie avec arrière-pensée de flirt, la vanité, le désœuvrement pur et simple sont les motifs ordinaires qui déterminent le choix des relations.

La sympathie sans souci de flirt s'appelle couramment « amitié » dans le monde. Appellation quelque peu abusive. L'amitié digne de ce nom exige une abnégation, un dévouement réciproques assez peu communs. On aime un ami : on jouit de ses bonheurs et on pâtit de ses peines ; son cœur communique avec le vôtre. Aucune sensibilité humaine ne suffirait à multiplier indéfiniment cette dépense d'émotion : d'ailleurs, l'amitié vraie est presque aussi exclusive, aussi

jalouse que l'amour. Un homme me dit : « Je n'ai pas d'ami. » J'estime son cœur plus haut que s'il me disait : « J'ai beaucoup d'amis. »

Ce sont les femmes qui usent le plus volontiers du vocable : amitié. Or, la plupart d'entre elles ne savent positivement pas ce qu'est l'amitié. Coup de foudre, — intimité incessante et passionnée, — découverte prompte et soudaine de menues trahisons, — rupture violente, — ardente campagne de « débinage » réciproque : tels sont les cinq actes du petit drame sentimental, quotidiennement joué sur la scène du monde entre les personnes de votre sexe, ma chère Françoise... De grâce, n'y acceptez jamais un rôle ! La femme moderne, de plus en plus consciente de sa personnalité, doit garder, dans ses relations avec les femmes, au moins la dignité que les hommes gardent entre eux. Jeunes femmes, n'ayez pas d'amie du tout : je n'accuserai nullement votre cœur de sécheresse. Mais n'ayez pas vingt amies intimes à la fois, ou n'allez pas consommer tous les deux mois une amitié nouvelle ! Ne dites pas, et surtout ne pensez pas : « Madame Une Telle est mon amie » avant d'avoir éprouvé par le temps et par les circonstances la solidité du lien. Deux vraies amies sont très rares, plus rares encore que deux vrais amis : et pourtant, ceux-ci, La Fontaine dut les aller chercher jusqu'au Monomotapa ! C'est que l'amitié entre femmes (outre que vous êtes plus impulsives que nous) est menacée par un microbe hostile qui ne menace pas l'amitié des hommes : la coquetterie, le goût de plaire sans objet précis, pour plaire. Deux hommes amis doivent aimer la fortune,

le progrès social l'un de l'autre : cela se trouve encore, d'autant mieux que les deux amis ne poursuivent pas nécessairement la même fortune, le même progrès. Deux femmes amies doivent aimer les succès de beauté, d'esprit, d'élégance, — l'une de l'autre. C'est presque de l'héroïsme. C'est quasi introuvable.

Une amitié que les femmes revendiquent non moins volontiers — et souvent avec plus de raison — c'est l'amitié des hommes pour elles, et réciproquement. Le vieux problème se pose ici : l'amitié est-elle possible entre deux êtres de sexe différent, l'amitié toute pure, sans mélange de cet attrait violent que nous avons distingué dans l'amour ? On a écrit abondamment là-dessus, et dit beaucoup de faussetés, à l'aide de grands mots et de beaux sentiments convenus. Tâchons d'être simple et précis. Étant donné (voir les précédentes lettres) que l'attrait d'un sexe pour l'autre est une loi de nature comme l'attraction universelle, cet attrait, qui tend vers l'amour et non vers l'amitié, risque de transformer en amour une amitié bisexuée. Le péril ne saurait être évité que si une force suffisante combat l'attrait naturel. Cette force peut être, par exemple, l'âge, — l'âge des deux ou l'âge d'un seul. C'est même là le plus sûr garant ; l'âge immunise souvent l'amitié contre l'amour. Mais quel âge ? Ah ! cela dépend terriblement des sujets. On peut se croire de bonne foi immunisé, et ne l'être point... Si les deux amis de sexe différent ne sont pas immunisés par l'âge, et s'ils sont des êtres normaux ; L'AMITIÉ VIRERA A L'AMOUR. Ils ne se l'avoueront peut-

être pas : des raisons d'honnêteté pourront commander le silence. Mais ils souffriront de ne pas avouer, et ce sera tout de même de l'amour.

Telle est la réalité, dénudée d'hypocrites parures.

Bien entendu, il s'agit ici d'amitié *vraie* et non de sympathie légère, ni même du goût de flirt. L'amitié vraie suppose le besoin de la présence : la vie est incomplète dès qu'on n'est plus avec l'ami ou l'amie... Eh bien ! cette amitié-là, je le répète, c'est de l'amour en marche. Loi de nature, comme la pesanteur : toutes les divagations pseudo-sentimentales n'y changeront rien. Pascal l'a dit avec sa magnifique rudesse : « Ni ange ni bête, et qui veut faire l'ange fait la bête... »

AXIOMES :

I. L'amitié vraie, entre un homme et une femme, jeunes et normaux, peut s'en tenir aux pratiques de l'amitié : cela ne l'empêche pas d'être de l'amour combattu, c'est-à-dire, tout de même, de l'amour.

II. Entre un homme et une femme jeunes et normaux, l'amitié est plus dangereuse que le flirt.

Il me reste à vous parler, chère nièce, des autres relations de choix, — l'amitié étant (je dirais presque : heureusement), chose rare dans les relations mondaines... Mais je m'aperçois que le sujet est beaucoup trop ample pour tenir dans une seule lettre. Je remets donc à quinzaine la discussion des relations de sympathie, de vanité et de désœuvrement.

XX

Suite du traité des relations. — La sympathie et les sympathiques. — Amitiés entre femmes. — Du flirt; son utilité; ses dangers. — Relations de vanité. — Les mondes et le monde. — Les relations de hasard et de désœuvrement. — Qu'il est difficile de recevoir.

Reprenons, chère Françoise, notre dernier entretien au point où nous le laissâmes, quinze jours passés. Je traitais pour vous le chapitre des « relations ». Après avoir analysé les relations nécessaires, notre psychologie, imperturbable, s'attaquait aux relations de choix. Une fois pour toutes était réglé le bilan, fort maigre, de l'amitié véritable. Restaient à étudier les relations de sympathie, avec ou sans flirt, les relations de vanité et celles de désœuvrement, — lorsque mon papier se trouva court...

Mais, voici des feuillets nouveaux pour de nouvelles méditations.

Sympathie ! Encore un mot dont vous abusez, ô femmes !... Encore un mot qui ne prend pas beaucoup de signification à glisser si souvent entre vos lèvres ! Il est précis, pourtant, celui-là. Il a une structure

scientifique. Il est, en somme, le meilleur commentaire du mot : amitié, — puisqu'il exprime l'accord des sensibilités, la joie et la peine en commun... Mais l'ombre de l'ombre d'une si haute idée se dessine à peine sur une cervelle féminine quand la gracieuse propriétaire de la cervelle dit : « M. A., ou Mme B., sont sympathiques ». On a même consommé cet adjectif avec une telle intempérance, que ni M. A. ni Mme B. ne se réjouiraient d'en être, à leur tour, affublés. Ils savent, s'ils ont quelque bon sens ou quelque usage des modes, que cela veut dire, sans plus : « M. A. et Mme B. sont des gens comme tout le monde, qui n'ont pas de mauvaises façons, ne sont pas d'une sottise agressive, et avec qui l'on peut vivre, de temps à autre, l'heure où l'on ne veut point vivre seul. »

(Ainsi, la plupart des relations prétendument « sympathiques » ne sont en réalité que des relations de désœuvrement : un prétexte à perdre des heures.)

Soyons justes : les femmes emploient aussi le mot « sympathique » pour exprimer une légère préférence, un peu d'attrait. Alors, au lieu de dire : « M. A. est sympathique », elles disent : « M. A. m'est sympathique ». Et ce petit pronom personnel, bien qu'élidé, signifie une nuance appréciable.

Les gens « sympathiques » tout court, sans pronom personnel, appartiennent indifféremment aux deux sexes. C'est de vagues célibataires qui complètent la table, aux soirs de dîners, qui font un quatrième au bridge, qui envoient scrupuleusement des fleurs, des bonbons, un bibelot au premier de l'an. C'est des dames seules pourvues d'un joli talent sur la harpe ou

sur le piano : on les utilise économiquement au cours d'une soirée. C'est aussi des ménages « très gentils », mais dépourvus de toute spécialité : on ne pense à eux que quand on les rencontre, ou quand il s'agit de grossir le nombre dans une réception. D'une façon générale, on les considère un peu comme des inférieurs, mais comme des inférieurs pouvant, à l'occasion, se rendre utiles. Les jours où on les emploie, on les traite en égaux, et on les quitte résolu à confirmer leur réputation de « sympathiques ».

Les sympathiques avec pronom sont, au contraire, des égaux avérés, permanents. S'ils ne le sont pas par le rang social, on leur accorde promotion d'égalité le jour où l'on dit d'eux : « Ils *me* sont sympathiques ». Quand une femme dit cela d'un ménage, cela signifie qu'en société de ce ménage, elle sent les heures mieux remplies, plus gaies, la vie plus amusante, — ou bien qu'elle-même se trouve plus choyée, prisée plus haut, mieux comprise. Et vraiment, il faut voir là des signes légers, mais réels, d'accord des âmes, de sympathie. Deux ménages qui se fréquentent ainsi ont l'intuition qu'aucun des deux n'est créancier ni débiteur d'agrément : on restitue le plaisir pris. Ne demandons pas trop à la pauvre humanité ; reconnaissons ici une forme excellente de la sociabilité, de l'amitié mondaine. D'autant plus qu'avec les années (qui amortissent entre les femmes les rivalités de coquetterie et entre les hommes la concurrence de fortune ou de situation), ces sympathies, d'abord légères, prennent souvent de la force, s'approfondissent, deviennent quelque chose d'approchant à la divine Amitié.

Il arrive aussi que c'est un isolé, une isolée, ou bien l'un des deux membres d'un couple qui reçoit le privilège de sympathie, avec pronom. Si ce privilège échoit à une femme, voilà nouée une de ces gracieuses liaisons doublement féminines, rarement solides, mais qui, fondées sur l'attrait réciproque et sur la similitude des goûts, permettent surtout à chacune des deux amies de perdre agréablement les après-dîners. Je n'ai jamais — mais là, *jamais* — vu de tels liens résister à l'action dissolvante du temps, lorsque les deux amies étaient également jeunes, jolies, élégantes, fêtées. Au contraire, entre deux femmes qui ambitionnent des succès différents, l'attrait primitif peut insensiblement se transformer en une façon d'amitié. Exemple illustre : Mme de Staël et Mme Récamier. Vous savez, chère Françoise, que la première n'avait guère d'avantages physiques, et que la seconde (au dire de ses ennemis) en avait plus que de génie... Un jour, La Harpe (je crois), s'installant sur un canapé entre ces deux femmes célèbres, s'écria assez sottement : « Me voilà entre l'esprit et la beauté... » A quoi, Mme de Staël fit cette délicieuse riposte : « On ne m'avait jamais dit que j'étais belle... »

Enfin, le cas se présente où le privilégié d'une sympathie féminine compte au vilain sexe, prétendu fort. Je vous ai dit dans ma dernière lettre, ma chère nièce, ce que je pensais de l'amitié entre homme et femme : j'espère vous avoir convaincue qu'elle est (selon l'axiome que nous avons posé) plus dangereuse que le flirt. Il ne s'ensuit pas que le flirt soit dépourvu de

périls. Étudions le flirt : car, n'est-ce pas ? entre homme et femme, neuf fois sur dix, la sympathie (avec pronom personnel) c'est du flirt.

Flirt : le mot, né en France, nous est venu d'Angleterre, avec une sonorité différente, une accentuation plus rude et plus brève. En route, il avait aussi changé de signification : et, singulier phénomène, une fois racclimaté dans son pays natal, il n'y conserve plus, ni la signification française de jadis, ni la présente signification anglaise.

Conter fleurette, c'était amuser une femme de propos galants, la solliciter, avec gentillesse, sans brusquerie, sans hâte extrême, mais enfin avec le projet de la conquérir. Le rôle de la femme, en pareil cas, était d'écouter d'une oreille (innocente ou avertie), et de répondre par d'aimables refus : rôle tout passif.

Le flirt anglais, au contraire, comporte deux rôles actifs. Deux personnes de la même société se plaisent ; elles se choisissent pour un jeu de prévenances, d'apartés, de menues tendresses. La règle fondamentale du jeu est que les lois morales et sociales *ne seront pas transgressées*. Aussi, une jeune fille demeurera une jeune fille décente, une jeune femme respectera les engagements du mariage. Vous sentez déjà la différence. Les intentions du conteur de fleurette ne sont point parfaitement pures : pour lui, la fleurette n'est qu'un délicat procédé de conquête. Les intentions du flirteur anglo-saxon sont *supposées* pures. Le flirt n'est pas, pour lui, un moyen de griser sa partenaire : c'est un jeu sans autre objet que lui-même. Le flirteur veut

flirter et rien de plus. Telle est du moins la théorie du jeu.

Dans la pratique... hum ! La pratique ne revêt pas toujours cette livrée d'innocence. Il suffit d'avoir passé quelques mois outre-Manche ou bien outre-Océan, pour constater que certains joueurs anglo-saxons élargissent parfois, à leur profit, les strictes règles du flirt. Les romans anglais et américains l'ont depuis longtemps confessé, pour ce qui regarde la jeune fille ; ils commencent à l'avouer pour ce qui concerne l'épouse. Tout compte fait, et malgré les défaillances individuelles, le flirt strict s'exerce en Angleterre et en Amérique ; il y est fort répandu ; nombre de jeunes filles, nombre de jeunes femmes qui s'y adonnent le maintiennent vraiment dans les limites consenties par l'opinion, et que fixe cet aimable axiome : *No harm in kissing* — (un baiser n'est pas un péché). Cela paraît surprenant à presque tous les Latins, et principalement aux Français, — jusqu'au jour où ils ont passé le détroit ou l'Atlantique et connu la dissemblance des tempéraments entre un Anglo-Saxon et un Latin. Cette différence se traduit par ceci : en France, par exemple, l'homme qui flirte, neuf fois sur dix, ne voit pas dans le flirt un jeu, mais un procédé de conquête, tout comme son aïeul en culottes et en justaucorps, le galant conteur de fleurettes. Qu'une femme lui accorde les menus suffrages de l'amour et s'en tienne là, le flirteur français, loin de témoigner sa reconnaissance, s'irritera très vite : il jugera qu'on se moque de lui, criera à la trahison, menacera de rompre le pacte.

Le flirt pâtit donc, en France, et non sans motif, d'un assez méchant renom. On ne saurait le recommander aux jeunes personnes ni aux jeunes épouses. Il est cependant pratiqué de plus en plus, et par votre génération, ma Françoise, et (mieux encore) par celle qui vous suit. Il a fait des victimes dans la vôtre. Il en fera dans les suivantes. Mais on peut espérer qu'il en fera de moins en moins, à mesure que l'éducation féminine évoluera vers la liberté, la conscience de soi, la personnalité; à mesure aussi que les mœurs tendront à égaliser les droits légaux des deux sexes. Une jeune fille, une jeune femme averties en valent non pas deux, mais cent. Une flirteuse avertie peut être une flirteuse honnête. J'appelle flirteuse honnête, celle pour qui tout partenaire laissant entrevoir un projet de conquête est disqualifié. Voilà la règle. On ne jouera plus avec lui... Dame! vous démontrer que c'est un jeu très commode et très sûr à jouer, — je ne m'y engage point! Pourtant, c'est possible, puisque réellement cela existe dans certains milieux, et dans certains pays. Et comme nous faisons ici, ma jolie nièce, non pas de la morale en l'air, à coups de belles phrases creuses et sonores, mais de la pratique de vie contemporaine, — nous conviendrons ensemble qu'il est bien malaisé d'exclure de la société cette fermentation sentimentale qui résulte du mélange des deux sexes. Dès lors, quoi? La rigidité puritaine? On ne l'acclimaterait pas chez nous. L'amitié mélodramatique, où le cœur seul se donne, où l'on se fait l'un à l'autre — tout en se déclarant qu'on s'aime — de pompeuses protestations de vertu? Je vous ai dit dans

ma dernière lettre où cela mène infailliblement... Franchement, le moins périlleux, est encore d'immuniser le ferment sentimental : et le flirt (le vrai) est de l'amour immunisé. Au moins son pernicieux virus ne s'aggrave pas de mensonge ; tout se passe en public, sans gravité, avec une aimable ironie...

Mais que ce ne soit pas périlleux du tout, vous ne me le ferez pas dire. Cela ne cessera de l'être que le jour où vraiment l'éducation, les droits, la vie légale de la femme seront exactement ceux de l'homme. Jusqu'à cette époque encore lointaine, il y aura, certes, en France, des femmes pour qui le flirt sera sans danger : mais il y en aura un tout petit nombre. Et je ne mettrais pas ma main au feu, jolie Françoise, que vous soyez de ce petit nombre.

*
* *

On trouve, en France, beaucoup de femmes pour qui les relations de flirt comptent peu. On n'en trouve guère qui dédaignent les relations de vanité. Quand une femme (surtout une jeune femme) parle de ses relations, presque infailliblement elle pense à ses relations de vanité.

Je vais, sur ce point, Françoise, vous donner une direction excellente, un des rares conseils dont l'efficacité soit indubitable : Ne parlez JAMAIS de vos relations de vanité. Je ne vous demande pas de n'en point avoir, de n'en point rechercher (ce qui peut-être serait la sagesse). Mais n'en parlez jamais : le propos vous nuira dans tous les cas. Votre interlocuteur est-il

socialement, mondainement moins favorisé que vous ? Il se sentira humilié, vous en tiendra rancune et vous accusera de snobisme. Parlez-vous, au contraire à quelqu'un d'une société plus brillante que la vôtre ? Vous le ferez sourire en laissant voir que vous jugez exceptionnelles des relations qu'il regarde, lui, comme habituelles. De grâce, nièce chérie, ne soyez point la dame dont toutes les phrases contiennent le nom d'une personne titrée, riche ou célèbre ; la dame qui vient toujours de quitter « la marquise Une Telle » ou « cette chère comtesse » — et ne vous avise jamais de son récent entretien avec Mme Benoît ou Mlle Touchard. C'est vraiment là, un des travers les plus fâcheux. Et il traduit d'abord une méconnaissance complète de ce qu'est la société, de ce qu'est le monde.

Qu'est-ce donc que le monde ?

On répète, sur « le monde », beaucoup d'aphorismes contradictoires. Tantôt on dit qu'il y en a une infinité ; tantôt on affirme, au contraire, qu'il n'y en a plus qu'un seul, tous les mondes divers ayant fini par se mélanger. Mon sentiment (je vous le soumets à titre documentaire) c'est qu'il existe au vingtième siècle, dans une ville comme Paris, une infinité de groupement sociaux, monde des avocats, monde des ingénieurs, monde des artistes, monde des industriels, etc... mais que ces groupements-là, sont, en somme, purement contingents, transitoires, définis seulement par la profession, en sorte que si le fils n'adopte pas la profession du père, il émigre d'un groupement à l'autre. Un *seul* groupement social a vraiment les

caractères de durée et de nécessité que n'ont pas les autres, c'est celui qui est fondé sur l'ancienneté de l'histoire commune, sur la consanguinité, sur les alliances. Et je sais bien, certes ! tout ce qu'on répète contre l'oisiveté, contre l'étroitesse mentale de ce monde, encore que souvent on les exagère. Je vois comme vous tout ce qui a péri pour lui dans la révolution, et que d'être duc de X..., sous Fallières n'égale pas le titulaire au duc de X..., sous Louis XIV... C'est cependant quelque chose que d'être, même sous Fallières, duc de X... ; c'est une réalité avantageuse, comme la fortune, la beauté, le talent... Le nier est d'un bourgeoisisme bien puéril. Mais un bourgeoisisme tout aussi puéril, et plus ridicule encore, est de s'imaginer que la fréquentation de ce monde-là ou de quelques personnes de ce monde-là, peut y incorporer un bourgeois — ou même un artiste. Le lien de ce groupement étant la naissance, quiconque n'y est pas né n'y figurera jamais que comme un étranger. Même une alliance, au moins pendant la première génération, ne suffit pas à la soudure... Tout cela est pour vous engager, chère Françoise, à priser le prix qu'elles valent les relations dans ce monde-là. Il est le vrai *monde*, ce n'est pas douteux. Il est même le seul *monde*, quoi qu'on dise ailleurs : certaines traditions d'élégance, de politesse, de grâce féminine, ne sont gardées que là, à ce degré. Mais quand vous y fréquenteriez, vous aurez passé une frontière qu'il faudra repasser en sens inverse pour rentrer chez vous. Donc, s'il vous arrive d'en parler ailleurs, parlez-en comme d'une région que vous avez visitée, où vous retournez

parfois; ne vous donnez pas le ridicule de laisser supposer que vous vous y croyez chez vous.

Les relations de vanité, voyez-vous... tous les ménages en ont, plus ou moins : mais le faux plaisir qu'elles leur rapportent n'est certes pas compensé par les déboires qu'elles leur valent. Souvent elles incitent à un train de vie démesuré pour les ressources; souvent elles causent la rupture avec de vieux amis plus simples, plus sûrs. La sagesse consiste à ne les point rechercher, à les admettre avec circonspection quand elles viennent à vous, à ne les laisser jamais prendre le pas sur les relations de fonds — famille, profession, amitiés anciennes. En somme, les relations de vanité ne sont tolérables que si elles ont — avant la vanité — une autre raison d'être : sympathie ou utilité... Les relations de pure vanité sont dangereuses. Excluez-les de votre vie, ma chère nièce.

Voilà bien des préceptes à propos d'une chose qui paraît généralement obvie : les relations. Je n'ignore pas qu'en effet le hasard est le plus souvent le grand assembleur de nos relations, alors même que nous croyons choisir. Surtout au début de la vie conjugale, — un jeune ménage incline à s'en remettre au hasard. Le désir de connaître beaucoup de monde le rend parfois imprudent : on s'encombre de relations vagues, de relations de désœuvrement. Puis vient un jour où l'on voudrait faire un triage, éliminer le déchet. On appelle cela : couper sa queue. Ce n'est pas facile. Vous avez la chance, Françoise, d'arriver à Versailles déjà quelque peu expérimentée : vous avez coupé

voire queue à Rouen... Le jour où vous ouvrirez les portes de ce salon que vous êtes en train de décorer avec tant de goût, ne choisissez pas le hasard comme introducteur. Pas de relations de désœuvrement. Le moins possible de relations de vanité ! Gare aux relations de flirt ! Gare aux amitiés de sexe à sexe ! Triez sur le volet les relations de sympathie !

Ah ! ce n'est pas chose aisée que de recevoir !

XXI

Les époques de recueillement. — Examen du passé, programme de l'avenir. — Journal de Françoise. — Modifications, par l'expérience, des idées que la jeune fille a conçues touchant le mariage. — Vie sentimentale, vie intellectuelle. — Bilan et résolutions. — Nouveau démarrage vers les lendemains.

Vous êtes charmante, Françoise, charmante à ce point qu'un si banal adjectif exprime mal la spécialité de votre charme. Vous le savez, d'ailleurs ; mais, Dieu merci ! cela ne vous empêche pas de vous critiquer vous-même, et de tolérer les critiques de quelques amis privilégiés, dont je suis. Il m'est donc permis, sans vous froisser, de vous souhaiter plus parfaite encore.

Or, comment se perfectionner ? Plus pratiquement, à quelles minutes de sa vie conjugale, une jeune épouse a-t-elle le loisir de songer à sa propre amélioration ? Ce n'est pas quand elle suspecte la fidélité de son mari, et que s'étend sur sa vie l'ombre hostile d'une dame aux cheveux orange. Ce n'est pas, non plus, durant qu'on voyage en Italie avec l'époux

pacifié ; ni tandis qu'on déménage de Rouen ou qu'on s'installe à Versailles. De telles époques sont exclusives de la méditation ; on agit, ou bien on laisse agir les événements. On pense peu.

Heureusement après ces périodes tumultueuses, commence, à l'ordinaire, une période d'accalmie. Les petits inconvénients de l'infidélité ont vacciné — au moins provisoirement — le mari contre l'inconduite. Le nid est rebâti sous un autre ciel. On est tranquille. Les choses, autour de soi, ont l'engageant aspect de la jeunesse, l'attrait du nouveau. Il semble qu'on a dépouillé, comme un vieux vêtement, sa personnalité du naguère : en changeant de lieu, on est devenu un peu différent... On se sent plus d'ardeur à vivre, plus d'espoir. Quel écolier, même paresseux, n'écrit avec un peu d'entrain au moins les premières lignes sur un cahier neuf ? Eh bien ! chère nièce, vous avez fini un cahier ; enfermez-le dans une armoire, tout fourbu qu'il est, froissé, raturé, maculé d'encre. Voici un cahier neuf ; armez-vous d'une plume neuve et remettez-vous au travail, bon écolier qu'excite la page blanche !... Ces minutes sont précieuses. Il ne faut jamais les laisser fuir sans faire l'examen de la vie d'hier et le programme de la vie de demain.

— Mais, mon oncle, que c'est difficile de faire des examens de vie, des programmes de vie ! J'essaye bien, de temps en temps, d'y appliquer ma pensée : elle s'échappe tout de suite, s'envole vers une foule de vains objets. Je perds patience ; j'envoie promener l'examen et le programme...

— Alors, ma chère nièce, écrivez. Certains Méri-

dionaux ne pensent que quand ils parlent. La plupart des humains, quel que soit leur point cardinal d'origine, ne fixent leur pensée que la plume en main... Vous faites la moue? Vous hésitez? Vous ne savez comment vous y prendre? Donnez-moi votre place au petit bureau Louis XVI. Comme un maître de dessin emprunte un instant le fusain et le papier de l'élève, je vais, sous vos yeux, me substituer à vous. Il me semble que je vous connais assez pour que mon « journal de Françoise » ait un grand air de vérité. Il vous servira, du moins, de « maquette ».

*
* *

JOURNAL DE FRANÇOISE

« Temps d'arrêt, temps de recueillement. Une calme après-midi du milieu de l'été, dans ma nouvelle maison, qui m'est de plus en plus amicale. La fenêtre de ma chambre, près de laquelle j'écris, est tellement enveloppée par les arbres, que, sur mon papier, flotte un reflet vert. Grand repos. Maxime est en manœuvre autour du fort de Palaiseau. La femme de chambre, wurtembergeoise silencieuse, coud dans la lingerie. Versailles somnole. Méditons !

« Les trois quarts d'une année ont coulé depuis qu'en octobre dernier, j'allai trouver mon oncle, lui confier l'inexplicable détresse de mon cœur, lui demander un moyen de cure. Le pauvre oncle a fait ce qu'il a pu : il a raisonné et sermonné à perdre haleine. Résultat : je suis certainement moins tumul-

tueuse aujourd'hui. Avouerai-je à mon oncle que l'honneur de cette cure ne lui revient pas tout entier ? Les événements ont mis beaucoup de complaisance à m'éclairer et à me calmer. Comptons les événements pour moitié dans la cure, et mon oncle pour l'autre moitié. Ce sera justice.

« Premièrement : part de mon oncle. Il m'a expliqué mon malaise avec assez de précision. Par lui, j'ai connu que ce malaise n'était pas une misère dont j'étais victime exceptionnellement, mais que c'était pour ainsi dire le *mal des jeunes femmes*, — celles de ma génération, au moins. Sentir que le mariage a arrêté le développement personnel ; qu'après une courte période de surexcitation sentimentale on se retrouve démunie de ressort intellectuel et volontaire ; qu'on gâche ses journées dans du vague et de l'inutile ; qu'en somme *on est en régression* : il paraît que ce phénomène ne m'est pas personnel, et que toutes mes contemporaines en pâtissent.

« La cause invoquée par mon oncle me sembla d'abord choquante.

« Je ne pouvais admettre que vivre avec mon mari, plus intelligent et plus cultivé que moi, eût pour résultat de me diminuer. C'était pourtant la vérité : et non seulement la vérité de mon ménage, mais des jeunes ménages environnants. J'ai dû constater cela, une fois mon observation mise en éveil. Nos maris sont en retard sur nous d'une bonne quinzaine d'années, pour le goût du progrès et le sens de l'évolution. Nos maris sont extrêmement réacteurs. Ils ont peur du changement, ils se méfient des « idées », des pré-

cieuses idées que, jeunes filles, nous adorions. Le premier effet de la cohabitation avec eux est de refroidir nos enthousiasmes et nos curiosités pour les idées. Comme le dit fort justement ma petite belle-sœur Lucie, mariée depuis un an et passionnée d'automobile : « Jeunes filles, nous marchions toujours en quatrième vitesse : le premier soin de notre époux est de nous faire passer en seconde ! »

« D'où, naturellement, impatience et discomfort.

« Ce n'est pas tout.

« A la plupart d'entre nous, le mariage apporte (osons l'écrire) une certaine déception sentimentale. Je l'avais ressentie pour moi-même : mon oncle m'a rendu le service de m'avertir que c'est une loi commune. Est-ce, comme il le croit, parce que les jeunes filles sont, à l'avance, trompées sur la réalité du mariage, et le confondent imprudemment avec l'amour ? Est-ce parce que la griserie des premières semaines est trop intense, et que fatalement une période de dépression lui succède ? Est-ce la faute de nos maris, trop volages ? Est-ce notre faute à nous, trop romanesques, sous nos apparences de petites personnes pratiques et positives ? Toutes ces causes, peut-être, se mêlent et se composent : le fait de la déception sentimentale est avéré. Rien ne sert de ne pas vouloir le voir, de « faire l'autruche ». Une déception acceptée n'est déjà plus une déception. Je sais désormais ce que le mariage peut me donner de bonheur, et quel bonheur. Je veux m'accommoder de ce bonheur. On ne me prendra plus à rêvasser !...

« Mais, pour m'amener à cet état de sagesse, les

événements ont agi sur moi plus encore que les conseils.

« Ils m'ont montré que l'amour de mon mari pour moi n'est pas cette chose éternelle, absolue, infrangible et sacrée que je concevais, au lendemain de notre mariage. L'amour de mon mari pour moi est susceptible de fatigue, de distraction, et même d'infidélité. Si une aventure aussi banale que la dame aux cheveux orange a pu l'émouvoir, l'induire en trahison, — où l'entraînerait, grands dieux ! une tentatrice vraiment séduisante ? Il m'a trompée pour moins que moi ; comment résisterait-il à mieux que moi ? (Mieux que moi, c'est rare ; mais enfin, s'il ne s'agit que du physique, c'est peut-être trouvable !)

« Ne nous affolons pas, cependant. J'ai constaté que mon mari est capable de me trahir : au fin fond de ce cœur mobile, j'ai tout de même trouvé mon « coin à moi » — la mystérieuse région qui m'est réservée, et (je le crois vraiment) réservée pour la vie. C'est une compensation. Jeune fille, on la jugerait insuffisante. Jeune femme, après quatre ans de mariage, on s'en contente. Car, si la jeune fille vit dans le rêve, la jeune femme est bien contrainte de vivre dans la réalité. Il faut m'accommoder de cet amour conjugal à racines solides, à floraison passagère, intermittente. Ou plutôt, il faut s'efforcer d'être la bonne jardinière qui améliore le plant médiocre par une culture habile, diligente. Il me semble que ce n'est pas impossible... Depuis le voyage en Italie, depuis l'installation à Versailles, — « mon plant » va mieux, — c'est-à-dire que le cœur de Maxime est plus sérieux, plus tendre, plus *mien*.

« D'ailleurs, moi qui critique mon mari, et justement, suis-je donc sur le même point, à l'abri de toute critique ?

« Il y a des confidences que je ne ferai jamais, ni à Maxime, ni à mon oncle, et que je consens difficilement à faire à moi-même. Certes, je n'ai rien à me reprocher de comparable à ce dont Maxime s'est chargé la conscience... Mais pourtant, pourtant!..., Pourrais-je lui raconter tout, absolument tout de ma vie, heure par heure, depuis notre mariage ? N'ai-je pas commis, au moins, le péché de coquetterie ? Ne me suis-je pas amusée à troubler d'autres sensibilités que celles de mon mari ? N'en est-il pas résulté, pour moi, un plaisir assez peu conjugal ?... Cela n'a pas été jusqu'à la tentation... mais enfin, si le courtisan qu'il me divertissait d'affoler avait été plus adroit, plus pressant, — disons le mot, plus tentant, n'aurais-je pas été tentée ? Et n'ai-je pas, tout au moins, même par ce flirt prétendu innocent, éraflé légèrement le contrat conjugal, qui commande *l'absolu* ? Je n'ai pas cédé à la tentation ; je n'ai même pas été tentée : mais j'ai cédé, selon le mot de mon oncle (emprunté, dit-il, aux casuistes), à la « délectation morose. »

(Je vous entends d'ici qui protestez, chère Françoise. Vous vous écriez :

— Mais, mon oncle, je vous défends bien de vous asseoir à mon bureau, de m'emprunter ma plume et mon papier pour écrire, sous mon nom, des billevesées aussi compromettantes !... Jamais de la vie je n'ai été coquette avec personne ! Jamais de la vie je ne me suis

divertie à affolér la sensibilité de personne ! Je n'ai pas éraflé le contrat ! Je n'ai pas eu de tentations, et je ne sais pas ce que c'est que la délectation morose !

— Fort bien, fort bien, ma nièce ! Tous mes compliments ! Effacez les lignes indûment écrites par moi sur votre journal. Mais croyez que peu, bien peu de jeunes épouses auraient le droit de se révolter si vigoureusement contre une hypothèse aussi modérée...

Je reprends le journal au point où votre protestation l'avait interrompu.)

« Ayant fini mon examen de la vie conjugale passée, venons aux résolutions à prendre pour l'avenir.

« D'abord, vie sentimentale dans le mariage : ne pas la négliger, ne pas la laisser végéter, risquer la mort, faute de soin. Évidemment, l'amour conjugal n'est pas ce que rêvent les jeunes filles. Mais, s'il a du moins, il a du plus. Moins comme enthousiasme, comme idéalité, comme... folie ; plus comme tendresse, comme charme du côté à côté. Aucune jeune fille ne peut imaginer à l'avance le bonheur d'être assis non loin l'un de l'autre, après des années de mariage, un soir, sans même se parler, chacun lisant un livre. Oui cela est très doux. Et très durable. Cependant, il ne faut pas se confiner dans cette douceur, trop calme. Il faut que l'amour échauffe cette tendresse conjugale qui, sans lui, risquerait de tiédir. Pour cela, chercher à plaire à son mari : se dépenser pour lui *comme pour un flirt*. Ne pas s'imaginer qu'il est à jamais conquis. Secouer sa propre paresse en pensant que, pour le séduire, d'autres femmes ne restent pas inactives !

« Voilà pour la vie sentimentale. Et la vie intellectuelle ?

« Ah ! sur ce point, bien se rendre compte d'abord qu'il y a désaccord originel entre la conception du mari et celle de la femme. Le mari moderne en est resté (avec quelques légères modifications, au moins en paroles) au système de Chrysale : la femme ménagère, inférieure au mari, etc... Nous arrivons au mariage, nous autres jeunes filles, avec des idées toutes contraires : la femme associée, égale au mari par l'intelligence et la culture, etc... D'où conflit, qui se termine le plus souvent par l'abdication intellectuelle de l'épouse. Car, c'est étrange : nous qui sommes entêtées comme des mules corses lorsqu'il s'agit de mettre un certain chapeau ou de nous rendre à une certaine invitation, nous cédon aisément sur le point de la culture de l'esprit. Peut-être parce que la culture de l'esprit féminin est relativement récente, et que nos mères, nos aïeules, nous ont transmis ataviquement une certaine paresse, combattue depuis quelques années seulement.

« Eh bien ! moi, Françoise, je ne veux pas que le mariage ait pour effet ma décadence intellectuelle.

« Quand je dresse le bilan de mes travaux d'esprit depuis quatre années que je suis Mme Despeyroux, je suis percluse de honte et de découragement. Moi, si active naguère, je n'ai pas progressé en quatre ans comme je progressais, jeune fille, en quatre mois. Que dis-je ? J'ai, comme dit mon oncle, régressé, c'est-à-dire progressé à reculons. Tout ce que je savais est noyé maintenant dans une brume. Je serais incapable

de passer le moindre examen ! Je ne lis rien qui vaille, ou du moins une bonne lecture est l'effet du hasard qui me met le livre sous les yeux ou dans les mains. Et, n'ayant aucun plan, aucun programme de lecture, ce que je lis coule sur mon esprit sans y laisser de traces. C'est le bon grain de l'écriture, chu sur la pierre : il est foulé aux pieds et les oiseaux du ciel le mangent.

« En revanche, j'ai développé considérablement mon goût et ma science de toilette, d'arrangement intérieur, de bibelotage. J'ai visité de vagues expositions artistiques. J'ai surtout appris à passer mon temps hors de chez moi, en visites de papotage. J'ai gagné un peu de « bagoût », c'est-à-dire de l'art de parler avec quelque fantaisie des choses les plus variées, principalement de celles qui n'ont aucune importance.

« Allons ! allons ! il faut que cela change.

« Je prends la résolution formelle de ne pas céder à l'influence anti-intellectuelle que veut, plus ou moins consciemment, exercer sur moi mon mari.

« Je n'organiserai pas contre cette influence une protestation officielle et violente. Mais je serai ferme à maintenir mes heures d'étude, de lecture, de méditation, d'exercices d'art. Les railleries ne me décourageront point. J'y opposerai de la bonne humeur, et, au besoin, une allusion discrète à l'innocence de pareilles occupations. Je ne suis pas sans avoir noté que, depuis la dame aux cheveux orange, Maxime baisse aisément pavillon quand on parle de fidélité conjugale.

« Je réduirai au strict indispensable le temps con-

sacré aux franfreluches et au papotage. Je ne les aimerai pas pour eux-mêmes. Je ferai les visites « vagues » par nécessité sociale, non pour passer mon temps. Je m'habillerai ingénieusement pour plaire à mon mari et pour offrir aux yeux un spectacle agréable : pas pour moi, car c'est le fait d'une maniaque égoïste.

« Enfin, je m'efforcerai de modifier heureusement Maxime, — son cœur et son esprit. Je tâcherai de réformer en lui le mari, en attendant que le Code réforme le mariage. Je m'appliquerai à lui inculquer le respect, ou plutôt le goût de la fidélité ; je sarclerai diligemment toute l'ivraie d'égoïsme masculin qui empêche les justes, les belles idées, de germer et de croître en lui. Je l'amènerai à souhaiter que sa compagne soit son égale. J'élargirai son horizon, trop limité aux vues de bien-être immédiat, d'avantages pratiques, — borné trop court vers l'idéal, vers le goût du perfectionnement personnel, vers l'espoir du meilleur devenir. En un mot, je tâcherai de réaliser le mariage étroit et durable de nos deux esprits, chacun des deux s'accroissant de l'autre... »

Et bien, chère Françoise ? Vous ne protestez plus ? Vous ne voulez plus m'arracher la plume et m'empêcher d'écrire sur votre journal ?

C'est donc que nous sommes d'accord ?

Tant mieux !

XXII

Un beau soir. — L'ordre dans la vie. — Que la vie doit être préparée à l'avance. — Méditations, la plume en main. — Recherche de son propre milieu de culture. — Comment on réalise ce milieu. — Le règlement de la journée. — La place de l'imprévu.

Hier, ma chère nièce, tandis que nous faisons les cent pas sous vos ombrages, (en attendant Maxime qui tardait à rentrer), vous commentiez, vous discutiez ma dernière lettre. C'était avant dîner, vers sept heures et demie; j'allais être votre convive. Un glorieux soir de juillet rougissait la verdure, les fleurs, le gravier du jardin. Fée pimpante de ce lieu d'enchantement, rosé vous-même dans votre robe de tulle brodé, au corsage orné d'irlande, les bras demi-nus, la gorge chastement découverte, vous m'objurguiez avec ardeur :

— C'est fort joli, mon oncle, disiez-vous, de recommander aux jeunes femmes la vie intérieure, la vie sentimentale, la vie intellectuelle, sans préjudice d'un honnête divertissement, sans négliger les relations sociales. Mais où trouver le moyen de caser tout cela

dans seize ou dix-sept heures d'une journée ? Moi qui n'ai pas d'enfants, je m'y perds ! Songez à celles de mes contemporaines qui sont mères de familles ! Vous devriez bien composer le programme précis d'une de nos journées, telle que vous la rêvez pour nous.

— Françoise, répliquai-je, voilà une excellente suggestion. Je dresserai pour vous le programme idéal d'une journée, je m'y engage.

Sur ces entrefaites, Maxime parut sur le perron, et notre conversation s'interrompit. Mais je n'ai pas oublié ma promesse. Sans doute, je ne vais pas vous tracer un règlement de pensionnaire : ce n'est certes pas cela qu'attend votre fringante indépendance. Le bon « règlement » est celui qu'on se trace à soi-même. Je veux vous mettre en état de tracer le vôtre, en vous y aidant un peu, au besoin.

Ma jolie nièce, si l'on me demandait quelles sont les trois conditions principales d'une vie utile, heureuse, belle et bonne, -- je répondrais, transposant un célèbre apophtegme :

— Premièrement : l'ordre. Deuxièmement : l'ordre. Troisièmement : l'ordre.

Et je sais bien que si ce conseil tombait sur un esprit moins subtil que le vôtre, il risquerait d'être compris à rebours. Les gens méticuleux, maniaques à l'excès, qui promènent à travers la vie une régularité, une ponctualité d'automates, sont rarement intelligents, et même rarement équilibrés. (Beaucoup de fous ont la folie du rangement.) L'ordre que je recom-

mande ne consiste pas à mettre toujours les mêmes objets à la même place, à accomplir scrupuleusement certains actes à des heures déterminées, au risque de perdre le fil conducteur de sa vie quand le moindre choc d'imprévu bouscule l'habitude. Je demande simplement à un être humain raisonnable de dépenser pour ce voyage capital : la vie, — ce que dépense d'effort prévoyant, d'ordre, un touriste raisonnable. Je lui demande de connaître exactement où il veut aller; de se renseigner de son mieux sur la route à suivre; sur le temps qu'exige chaque étape; sur les ressources des lieux et le prix du voyage; sur les bagages qu'il convient d'emporter et le vêtement dont il faut se vêtir. Enfin je veux qu'il sache approximativement l'heure qu'il est...

Demandé-je trop?... Non, n'est-ce pas, Françoise? et pas un pèlerin de bon sens ne partira jamais sans ces précautions élémentaires.

Eh bien! ce minimum d'ordre que voyageurs et voyageuses dépensent quand il s'agit d'une excursion en Bretagne ou aux Pyrénées, la plupart s'en affranchissent sur la route de la vie, seule route pourtant qu'on ne saurait rebrousser, et où les pas inutiles se paient de la plus chère monnaie qui soit : le temps.

Pour préparer un voyage, on consulte des documents établis à l'avance par des spécialistes : horaires de trains et de paquebots, cartes routières, guides Joanne, etc.... Peut-être existe-t-il en vue du voyage de la vie des guides aussi parfaits que les Joanne : j'avoue ne pas les connaître. Tout ce qu'on a proposé là-

dessus me paraît tristement indigent. Reste le parti de se faire à soi-même son Joanne. J'entends : le faire *par écrit*. Gravez ceci dans votre mémoire, Françoise : l'écriture, la notation, sont d'indispensables auxiliaires de l'ordre. Les gens qui raillent l'écriture sont des paresseux qu'horripile la discipline d'écrire. Elle est en effet assez rude au début. Puis l'usage l'allège et finalement elle devient chère. *Tabula assueta dulcescit*.

Prenez l'habitude, ma nièce, si vous ne l'avez déjà, de méditer la plume en main. C'est doubler la qualité de votre méditation, et doubler, comme dit Bossuet, son « efficace ». La pointe de la plume, par un mystérieux courant, maintient au contact des lignes le fluide des pensées, qui ne se disperse plus. Et puis, la pensée écrite, vous la retrouverez désormais à volonté — tandis qu'on a bien tort de se fier à la mémoire : la plus sûre est encore traîtresse. Seule est fidèle éternellement ce que j'ai appelé déjà pour vous la *mémoire seconde* : l'écriture.

Mais quoi donc écrire ? Quoi noter ?

Beaucoup de bonnes volontés sont arrêtées par une sorte de timidité, d'impuissance, au premier vis-à-vis avec le papier blanc. La plume se refuse à écrire parce que, semble-t-il, la pensée fuit. On triomphe aisément de ce malaise, qui n'est qu'une sorte de respect humain solitaire. Vous hésitez à écrire ? Vous ne trouvez rien dans votre cerveau ? Écrivez : « J'hésite à écrire ; je ne trouve rien dans mon cerveau... » Et déjà le charme est rompu ; le courant circule entre le cerveau et le papier blanc... Profitez-en pour définir aussitôt la cir-

constance présente de votre vie. Écrivez : « Je suis en tel lieu du monde ; j'ai vécu telles et telles années ; aujourd'hui j'ai tels soucis, tel espoirs. » Faites, en un mot, votre inventaire. Mais, de grâce, ne vous inquiétez pas de lui imposer une forme harmonieuse, ornée. Plus ce que vous écrirez sera *direct*, plus ce sera de vraie, de bonne littérature. Peut-être, en l'écrivant, rougirez-vous de la misère de votre style. Relisez-le seulement le lendemain, vous en apprécierez déjà l'importance documentaire. Si vous le relisez dix ans plus tard, vous serez émue comme par la page la plus pathétique d'un maître écrivain.

N'écrivez pas trop longtemps. Même soutenue par l'écriture, la faculté de méditer sur des sujets essentiels n'est pas inépuisable. Parmi les disciples que j'ai pu conquérir à la méditation écrite, les seuls qui me découragent sont ceux qui écrivent indéfiniment : pour ceux-là, le vagabondage de la pensée est incoercible ; la plume même ne le refrène point. Vous constaterez dès la première fois, après la difficulté du début, un temps de facilité relative, d'entrain. Puis votre ardeur se ralentira ; les distractions se multiplieront ; les contacts seront plus rares entre la plume et le papier. Efforcez-vous un peu... puis cédez. Fermez le cahier... et ne recommencez à écrire que le lendemain, autant que possible vers la même heure.

Au bout de quelques jours vous y verrez certainement plus clair dans vous-même, et dans la vie ambiante. D'abord vous saurez où vous en êtes ; vous aurez « fait le point » comme un bon navigateur. Où en est-on physiquement — sentimentalement — mora-

lement — intellectuellement ? Que de gens ne se posent jamais ces questions essentielles ! Que de gens ignorent (pour continuer la métaphore marine) leurs coordonnées ! Fixez bien vos coordonnées, Françoise : l'indispensable, pour entreprendre un voyage, n'est-ce pas de savoir d'où l'on part ?

Ce point reconnu, il sera temps de chercher où vous voulez aller. Mais oui, la jeune belle ! Pas un être humain sur cent ne connaît ses vrais projets, ses réels désirs : d'où tant de vaines poursuites vers des objets décevants ! Tous, nous poursuivons le bonheur ; et si peu d'entre nous se sont posé d'abord cette question : Qu'est-ce que le bonheur ? — ou plutôt : Qu'est-ce que *mon* bonheur ?

Vous chercherez à fixer, Françoise, ce qu'est votre bonheur. Et voici comment vous procéderez. Vous évoquerez votre passé, — toujours en aidant la mémoire par l'écriture. Pour déshéritées qu'aient été une vie, une jeunesse humaines, elles ont contenu certaines heures plus douces, plus brillantes que les autres. Rappelez-vous ces heures privilégiées. Notez-en assez minutieusement les circonstances de saison, de lieu, d'occupation, de milieu, de société. Si, comme c'est le cas ordinaire, vous pouvez comparer plusieurs périodes de cette sorte, vous constaterez en analysant vos souvenirs que toutes ces périodes ont eu des *caractères communs*... Pour telle femme, ç'aura été à la campagne, l'été ; un livre particulièrement passionnant occupait les heures de solitude ; de tendres amitiés caressaient la sensibilité. Pour telle autre, ce furent les périodes

de lutte active et victorieuse : les examens, les démarches pour l'installation, pour l'avancement du mari. Pour une troisième, les voyages où le pittoresque et l'art concouraient à entretenir l'émotion. Mais, quelle que soit la diversité des âmes, chaque âme a son lot de joies, qui dépendent d'un accord de circonstances. La joie résulte de cet accord, comme un phénomène météorologique d'une certaine conjonction d'astres.

Dès lors, comment orienter sa vie ?

Il faut l'orienter vers ces conjonctions d'astres favorables, vers la répétition des circonstances qui, déjà, nous ont composé du bonheur. — Mais elles ne dépendent pas de nous ! — Elles ne dépendent pas *uniquement* de nous : la force supérieure de la destinée domine en effet nos efforts. Devons-nous, pour cela, renoncer à l'effort ? Parce que les vents et la mer échappent à notre contrôle, faut-il ne s'embarquer jamais pour la Terre promise ?

Je ne lis pas dans votre cœur, ma Françoise : pourtant je vous connais assez bien. Il me semble que je ne me tromperais guère en notant les conditions favorables à votre bonheur. Il vous faut, d'abord, la santé.

— Comme à tout le monde !

— Non pas ! Les plus doux souvenirs de certaines femmes (que je ne vous recommande pas d'imiter) sont des souvenirs de dépression physique, ou d'inaction convalescente ! — Outre la santé, il vous faut le repos sentimental, la sensation que votre mari ne vous cache rien. — Votre envie de divertissement n'est pas extrême, non

plus que le besoin de toilette. Trop de toilettes, trop de mondanités vous laissent au contraire une sensation de malaise, après coup. — Des exercices physiques modérés vous sont indispensables. — L'absence de progrès intellectuel a tôt fait de vous rendre la vie insipide. — Vous êtes assez ambitieuse, vous voulez progresser socialement : et le sentiment que votre ménage est en stagnation altère pour vous (comme la stagnation intellectuelle) la saveur de la vie.

Comprenez-vous, maintenant, combien, partant de ces données précises, de ce vrai diagnostic, — vous pouvez élaborer un sérieux programme de vie, fondé en raison, utile, et en même temps proportionné à vos forces ? Faire ce que vous avez expérimenté que vous faites le mieux, ce qui vous a valu dans le passé le meilleur équilibre physique et mental ; agir sur les circonstances environnantes pour les accorder le plus possible avec vos goûts : voilà toute la philosophie du bonheur. En d'autres termes, et sans crainte d'entasser les métaphores scientifiques, nous dirons qu'il faut : premièrement, déterminer son meilleur « milieu de culture » ; secondement, s'efforcer de le composer et d'y vivre.

J'imagine donc, Françoise, qu'ayant fait sur vous-même les indispensables enquêtes préparatoires : vous savez où vous en êtes. Vous savez quelles conditions de vie vous voulez réaliser autour de vous. Reste à considérer un élément indispensable au progrès humain : le temps, je veux dire la durée. Presque personne, surtout presque aucune femme, ne donne, avant de commencer une entreprise, cinq minutes de

réflexion à ce problème : comment l'entreprise tiendra-t-elle dans le temps disponible ? Faute de cette réflexion préalable, presque aucune femme n'est exacte à ses rendez-vous d'affaire, ou même de plaisir. Or, toute entreprise sérieuse doit être précédée d'une méditation sur la durée. Dès qu'on a arrêté sa résolution, dès qu'on s'est dit : « Voilà ce que je veux faire », on doit se poser la question corrélatrice : « Combien de temps me faut-il pour cela ? » Plus d'une fois, à comparer le temps et le projet, vous constaterez que, malgré toute votre bonne volonté, le temps manquerait à l'effort... Vous vous épargnerez ainsi les faux départs, les entreprises avortées. Personne, ô Françoise, n'est maître de l'heure. L'heure inflexible nous régit ; tout effort humain doit s'y soumettre. Périodiquement, chaque année par exemple, ou même plusieurs fois par an, méditez (toujours la plume en main) sur le nombre probable d'heures que vous garde la vie, sur ce que vous vous proposez de faire tenir dans cette vie probable. De même, chaque mois, chaque semaine, chaque jour, comparez vos projets à la durée. Chaque jour surtout : car c'est la tâche quotidienne qu'il est le plus aisé, le plus efficace de prévoir ! Et nous voilà ramenés à ce « règlement quotidien » que je me garderai bien de vous tracer, parce que, je vous le répète, le seul bon règlement est celui qu'on se trace à soi-même.

Quelques observations d'allure générale, pourtant.

Les grandes divisions de la journée nous sont fournies par les usages de notre époque et de notre pays. Par exemple, en 1907, une jeune Française qui

ne gagne pas sa vie au dehors, se lève vers huit heures du matin, déjeune à midi et demi, dîne vers huit heures et se couche entre onze heures et minuit et demi. Adoptez les heures de votre pays et de votre temps, c'est le plus sage parti. Il en résultera que votre journée se partagera en trois segments : matinée jusqu'au déjeuner; après-midi jusqu'aux environs de sept heures; soirée.

Ne comptez pas trop sur l'après-midi : elle est le plus souvent dévorée par les nécessités de la vie sociale ou sportive, les démarches indispensables, les prétendus divertissements. Je souhaiterais pourtant que les sorties d'après-midi ne devinssent pas pour vous une façon de besoin maladif, et que, de temps en temps (par exemple quand vous n'aurez rien à faire dehors) vous ayez le courage de demeurer chez vous. Il faut bien que je dise : « le courage » puisque je vois la plupart de mes contemporaines se ruer hors de chez elles à deux heures pour n'y rentrer qu'à huit.

Respectez la matinée : c'est la jeunesse féconde du jour. Ne la laissez pas envahir par les vaines sorties, les coups de téléphone, les interminables bavardages avec vos gens ou les fournisseurs. Une heure (à tout le moins) de la matinée doit être réservée au recueillement, à la vie intérieure, au progrès intellectuel. Vous réserverez même deux heures si vous savez vous y prendre. Les femmes qui disent : « Je suis perpétuellement dérangée le matin » aiment, au fond, à être dérangées. Elles ont peur du recueillement.

Quelques-unes de vos soirées seront nécessairement absorbées par la vie extérieure. Ne tolérez pas qu'elles

soient *toutes* absorbées. Passez volontairement des soirées chez vous, en tête à tête avec votre mari, — volontairement, vous entendez bien ? et non parce que les invitations à dîner, ou le théâtre, chômeront un soir entre autres. Seulement, de grâce, organisez à l'avance ces soirées de tête à tête : autrement, je vous le prédis, elles ennueront Maxime autant que vous : fâcheux effet conjugal !

Sur votre petit cahier de prévision, j'aimerais à lire, par exemple, quelques lignes de ce genre :

« Jeudi soir. — Chez nous. — Dîner à 8 heures. Promenade dans le jardin tant qu'il nous plaira. — Un peu de musique (Repasser l'étude n° 5 du deuxième cahier de Chopin). — Ensuite, lecture à deux (prendre à l'abonnement, les deux volumes de *l'Allemagne*, de Heine). »

*
**

« Que d'ordre ! que d'ordre ! » s'écrieront ironiquement certaines perruches, vos amies, si elles lisent ma lettre par-dessus votre épaule !

Laissez caqueter les perruches. L'ordre, c'est la raison, c'est l'équilibre, c'est la santé ; je crois bien, en somme, que c'est le bonheur. Mettez de l'ordre dans votre vie ; prévoyez votre vie : seulement, ne soyez jamais l'esclave de vos prévisions. Accueillez d'un front serein l'inattendu. Vous avez prévu de bonne foi ; le sort vous démontre une erreur de prévision : changez vos projets sans amertume. L'imprévu, c'est le dieu. Favorable, ou non, il lui faut ouvrir, quand il frappe, la porte de la maison.

XXIII

La Grande Semaine. — Comment on passe le temps. — Comment le temps se venge. — Art de vieillir. — Art de ne pas vieillir. — Application de cet art double à la jeunesse, à la maturité, à la vieillesse. — Le truquage et la sincérité. — Qu'il faut posséder toute sa vie à chaque instant.

Août 1907, X...-sur-Mer.

Ma dernière lettre, chère Françoise, vous recommandait de régler minutieusement vos rapports avec cet inflexible maître de notre vie : le Temps. Or, en ce moment, je regarde vivre des gens qui n'ont à coup sûr aucun souci de la durée. Pour mieux dire, leur souci est de « passer » le temps : comme si le temps ne passait pas tout seul, sans aide !... C'est ce qu'on est convenu d'appeler la Grande Semaine, à X...-sur-Mer. Tous les mondains qui se voient constamment à Paris se sont donné rendez-vous ici. Ayant, naturellement, peu de choses neuves à se communiquer, ils s'adonnent à des divertissements : les sports mondains, les excursions, les raouts, les fins repas, les thés, et

surtout les courses, qui offrent l'avantage de dévorer toute l'après-midi.

Mon Dieu ! je ne prétends point que ces jeux soient coupables : vous m'y verriez même prendre une part légère, sans déplaisir. Mais si ma vie n'était pas, par ailleurs, lestée d'un peu de travail, — je regarderais avec une grande mélancolie chaque soir descendre sur la mer.

Il m'arrive parfois de converser avec ces brûleurs de temps, hommes ou femmes, — principalement avec les femmes, qui se racontent plus volontiers et s'observent plus ingénieusement. Non sans user de précautions courtoises, je demande à celles-ci : « Quel objet, Madame, assignez-vous à votre vie ?... » Et quand je les ai conduites à fixer un moment leur mobile génie, à s'interroger elles-mêmes, j'obtiens des réponses assez curieuses par leur diversité. Le nombre est restreint de celles qui répondent : « Aimer, être aimée... » Un plus grand nombre avouent leur goût d'être admirées, escortées de courtisans, de conquérir et de défendre une réputation d'élégance. L'énorme majorité confesse son besoin de ne pas penser, de ne pas réfléchir, de ne pas se sentir vivre : en un mot, de s'échapper à soi-même par tous les artifices de dissipation. Rien n'est, au fond, pessimiste comme une mondaine. Que de fois je recueille cette phrase désolante : « Ah ! si vous saviez comme je tiens peu à la vie ! » Des femmes riches, jeunes, adulées, me répondent cela ! Et je sais bien qu'elles sont sincères !

Elles sont sincères au moment où elles me répondent, parce que ma question les a placées devant

le vide de leur vie, et que ce vide, comme un abîme, les épouvante... Mais laissons passer dix ans, quinze ans ; rejoignons ces mêmes femmes à l'heure où la jeunesse va leur échapper : nous les verrons dépenser, pour disputer au temps ses minutes fuyantes, la même ardeur qu'elles dépensaient naguère pour activer leur fuite. Revanche du temps dédaigné, gaspillé durant la jeunesse ! On commence, vers la quarantaine, une lutte contre le temps : on ne veut pas vieillir. Lutte tragique, lutte désespérée, puisque le temps, en fin de compte, est assuré de la victoire.

Vous, ma chère Françoise, qui, dès la jeunesse, aurez su vous maintenir en bonne intelligence avec ce despote redoutable, vous recueillerez au contraire, à l'heure où finira votre été, le bénéfice d'une si sage prévoyance. Il ne dépend pas de nous de n'être point successifs. Peut-être préférerions-nous avoir toute notre vie en jeunesse, et finir brusquement, sans déclin : mais ce sont là des chimères de métaphysicien ou de poète. Habitons-nous, dès la verte saison, à la pensée que nous vieillissons d'un jour par jour. Gardons-nous de nous laisser surprendre par la saison rousse, comme ces imprudents que trompe l'éclat des derniers beaux jours, et qui partent en voyage, au mois d'octobre, sans vêtements d'hiver. Même après les plus glorieux automnes, l'hiver arrive !

Principalement pour une femme, cette harmonie entre les sentiments du cœur et les époques de la vie est recommandable. On aura beau tendre à l'égalité sociale entre les sexes : le physique des femmes gardera longtemps encore, beaucoup plus d'importance

que le physique des hommes. Il en résulte qu'une femme avisée aurait tort de compter pour rien ses attraits extérieurs. Combien la doctrine féministe souffre de la laideur systématique offerte par certaines protagonistes à la malignité de la foule ! Mesdames, la laideur est un défaut, dont un être humain n'est pas plus responsable que des autres défauts innés : mais encore ne faut-il pas s'en faire honneur, et convient-il de l'atténuer, de la dissimuler. L'agrément de l'extérieur, la beauté à tous ses degrés sont, par contre, des forces éminemment féminines. Pour peu qu'une femme en use avec honnêteté, et que les hommages ne la grisent pas, sa beauté lui servira à accroître la joie du ménage, le bonheur du mari. Elle lui rendra plus aisées les entreprises de la vie. Car la beauté du visage féminin, pareille à celle du jour, dispose ceux qui la contemplant au contentement, à l'humeur gaie, à d'amicales complaisances. Les vieillards de Troie, pendant les épreuves du siège, se réchauffaient à la beauté d'Hélène comme à un éclatant soleil.

Malheureusement, la beauté féminine a un ennemi, sûr de la victoire finale, qui est le Temps. Une femme raisonnable, d'un physique plaisant, se trouve donc partagée entre deux soucis : laisser le Temps lui voler peu à peu sa beauté, — ou entreprendre contre le Temps une lutte certainement désespérée, et probablement ridicule. Elle veut être, le plus longtemps possible, un objet agréable aux yeux ; elle redoute le comique macabre des coquettes hors d'âge. Il lui faut donc pratiquer deux arts également difficiles :

1° L'art de ne pas vieillir ;

2° L'art de vieillir.

Difficiles, non pas impossibles. Je vais tâcher, Françoise, de vous en montrer les principes.

Le premier principe, le fondamental, c'est de les pratiquer *conjointement*. Oui, tous les jours de la vie, une femme doit à la fois s'efforcer de combattre le Temps et de lui céder. Ne criez pas au paradoxe : je veux dire qu'une femme doit combattre le Temps avec son physique et lui céder avec sa raison et son cœur.

Combattre le Temps avec son physique : toute la science moderne travaille à nous y encourager. D'abord, fait mathématique : la vie moyenne a sensiblement accru sa durée depuis deux cents ans, principalement dans les milieux sociaux où l'on a le loisir et les moyens de lutter contre le Temps. Donc on vieillit aujourd'hui moins vite qu'autrefois, et tout permet d'espérer qu'on vieillira de moins en moins. Metchnikoff ne promet-il pas environ cent cinquante ans de durée à nos descendants mieux disciplinés à la bonne hygiène ? Ne nous démontre-t-il pas que nous mourons tous de maladie, et que c'est encore la maladie qui nous vieillit prématurément ?... D'autre part, nous constatons qu'une paysanne et une mondaine, nées le même jour, n'ont pas *le même âge*, trente ans après, — en ce sens qu'elles ne sont pas à la même distance de la vieillesse, de la décrépitude. Tout cela est maintenant avéré, vulgarisé même, à ce point qu'il est superflu d'y insister. L'efficacité de l'hydrothérapie et des régimes sobres se passe aujourd'hui de démonstration, et je vous renvoie, ma chère nièce, pour les

commentaires, aux excellents ouvrages du docteur Maurice de Fleury, si littéraires, si intelligents, si nourris de science. Je n'y veux ajouter qu'un conseil précis, non sans importance :

La lutte physiologique contre le Temps est inutile si on la commence trop tard.

Combattez la vieillesse dans la jeunesse même. Ce n'est pas à quarante ans qu'une femme doit se rebeller contre l'usure des jours ; c'est à l'heure de l'épanouissement, c'est même avant ! Que de femmes de vingt-cinq ans se condamnent à une déchéance précoce en serrant exagérément leur taille, en torturant leur chevelure par de meurtrières ondulations ! Que de femmes fauchent en herbe le blé précieux de la vie !... Jeunes femmes, c'est à vingt ans, à vingt-cinq ans que vous lutterez le plus efficacement contre les signes de diminution physique qui menacent votre quarantaine. Et voilà un des points où se conjoignent l'art de vieillir et l'art de ne pas vieillir. Même à votre âge, chère Françoise, il faut se dire expressément chaque soir : « Aujourd'hui j'ai vieilli d'un jour. » Ne faites pas l'autruche ; ne vous efforcez pas d'oublier ; ne pensez pas, puérilement : « Bah ! je suis jeune ! qu'importe si les jours fuient dans l'irréparable, puisque les jours ne marquent pas encore, en passant sur moi ! » Hélas ! les jours ne laissent pas, en effet, leur trace sur une tête féminine de vingt-cinq ans ; mais chaque jour écoulé rapproche tout de même cette tête de la première ride, de la première couperose, du premier cheveu blanc. Il faut dès la jeunesse discipliner son cœur à cette loi, parce qu'alors *ce n'est pas pénible* :

la joie d'être jeune illumine les plus graves méditations ! Et puis, la jeunesse contient une force d'espoir si magnifique ! Autre chose est de se dire : « Je suis jeune et je ne veux pas vieillir trop tôt », ou bien : « Ma jeunesse est finie et elle a fui trop vite ». Vous voyez donc, ma jolie nièce, que même pour les séduisantes personnes de votre âge, il y a lieu d'étudier, et d'exercer l'art double que je vous recommande : art de ne pas vieillir — en commençant avec toute la vigueur de vos jeunes organes la lutte contre le Temps ; art de vieillir — en jouissant consciemment de votre jeunesse, en prévoyant que cette jeunesse aura un terme, qu'elle est même la moindre partie de la vie, et que, par suite, il faut en quelque sorte l'économiser pour plus tard. N'imitiez pas les jeunes femmes qui, faute d'avoir prévu qu'elles n'auraient pas toujours vingt ans, sont détraquées à trente-cinq.

Trente-cinq, quarante, quarante-cinq ans ! Ces âges vous semblent aujourd'hui lointains et redoutables, chère Françoise ? Pourtant ils sont tout voisins : vous n' imaginez pas comme votre vie va courir vite, surtout à partir de votre âge présent. Considérez-les donc comme des étapes prochaines, où il importe de se préparer un séjour amical : c'est l'art de vieillir. Mais efforcez-vous de conserver le plus possible, d'étape en étape, ce que la jeunesse vous vaut aujourd'hui de précieux privilèges : c'est l'art de ne pas vieillir.

Les privilèges de la jeunesse, qu'il s'agit de défendre le plus longtemps possible, ne sont pas seulement la fraîcheur du teint, la profusion de la chevelure, la

taille élégante et le souple jeu des membres. Il faut compter parmi les plus précieux et les plus significatifs la gaiété, l'ardeur à l'entreprise, la réaction naturelle contre les traverses de la vie. Eh bien ! ma chère nièce, toutes ces merveilleuses forces de la jeunesse, le Temps ne peut réellement rien pour les abolir, si vous entraînez dès la jeunesse votre volonté à les défendre. Avant moi, Jean Finot et le docteur Maurice de Fleury nous ont démontré que la plupart des humains vieillissent prématurément, par la peur de vieillir. J'estime, plutôt, qu'il existe une sorte de « convention de vieillesse » — purement convention — et qu'il dépend de nous d'en être affranchis. Convention, car elle s'est déjà modifiée cent fois. Une femme de trente ans est, pour Balzac, au bout de sa jeunesse ; et, dans la *Physiologie du Mariage*, parlant d'un homme de quarante-quatre ans, le même Balzac l'appelle expressément « ce vieillard ». En 1907, tous les séducteurs que nous montre le théâtre approchent de la cinquantaine ; toutes les amoureuses ont passé trente ans. Et ce n'est pas seulement avec les époques que varie la convention de vieillesse : c'est avec les pays. Outre-Manche, il semble naturel qu'un homme de soixante ans épouse une jeune fille de vingt-cinq. Dans certaines contrées de l'Orient une femme est mûre à vingt ans. Je vous le dis en vérité, Françoise, chacun de nous peut légitimement dénoncer la « convention de vieillesse », pour son compte personnel. Il est absurde qu'un homme de cinquante ans s'écrie : adieu l'effort, l'activité, l'espoir, le goût de la vie ! Il est navrant qu'une femme de quarante ans dépose les

armes, soupire : « Comment, à mon âge, plaire encore à mon mari ? »... et se lamente.

Ainsi, il dépend presque exclusivement de nous de garder fort avant sur la route de la vie les privilèges moraux de la jeunesse : une auto-suggestion salutaire y suffit... Par contre, la nature physique nous impose de brutales constatations, contre lesquelles il n'est pas facile de « s'auto-suggérer ». Exemple : les rides et les cheveux gris. Faut-il, sous prétexte de lutte contre le Temps, plâtrer les rides et teindre les cheveux ? N'attendez pas de moi, chère Françoise, une philippique véhémement contre les quinquagénaires désolées qui recourent à l'émail et aux teintures. Dans cette lutte avec la vieillesse commençante, je vois, bien moins qu'un mensonge, un effort altruiste pour ne point déplaire, pour n'offrir point un spectacle désagréable. Quelques lutteuses y réussissent, au moins pour des yeux de Parisiens. Car, à Paris, surtout, nous sommes indulgents pour elles, nous leur savons gré de leur peine. Nous prolongeons avec complaisance leur réputation de jeunesse. Hélas ! qu'un ami de province nous arrive : si nous lui montrons au spectacle ou aux courses la « Belle Madame Une Telle » âgée de cinquante-deux ans, blanche et rose sous ses cheveux d'or, il s'écrie : « Mais c'est une vieille dame ! » — à moins qu'il n'emprunte, pour la circonstance, une comparaison à la faune du désert !

Laissons donc nos contemporaines mûres user, s'il leur plaît, de fards et d'eau oxygénée. La Duse, avec ses mèches grises en désordre autour de son visage ravagé, sans fards, nous donnait naguère, même

au théâtre. l'impression d'une jeune héroïne, faite pour aimer et pour qu'on l'aime. D'autres prolongent par d'intelligents artifices une incontestable illusion de jeunesse... Rien d'absolu, ma chère nièce. Mon goût à moi est pour la vérité nue : j'estime qu'une femme, en défendant *dès la vingtième année*, par une hygiène sévère, sa taille, son teint, ses cheveux, ses dents, peut approcher et dépasser la cinquantaine sans truquage, et demeurer encore, même physiquement, un ornement pour la société où elle figure. De telles femmes sont infiniment plus séduisantes que les « truquées ». Le truquage, au fond, sent la vieillesse et la mort.

Mais les années courent, courent éperdument. Voilà passée la cinquantaine ; la soixantaine approche. Voici le cœur de l'hiver : les chênes eux-mêmes n'ont plus de feuilles. Lutter alors pour conserver une apparence de jeunesse est la plus cruelle erreur où puisse choir une femme. Ah ! dès la chaude saison, préparez-vous à cette saison glacée : accoutumez votre volonté à la nécessité d'être, un jour, *une vieille dame*. La vieille dame travestie en jeune offre un spectacle horrible : non pas celui d'une chose ruinée, qui peut se parer de noblesse, mais celui d'une décomposition. Toute la légitime coquetterie de la vieillesse, chez une femme, doit se limiter à ne pas offusquer les regards. Une certaine science de mouvements modérés, de demi-jours, de toilettes dissimulantes et adroitement nuancées : voilà qui peut, non pas donner le change, — mais empêcher le spectacle de la vieillesse de devenir

attristant. La vieille dame travestie en jeune suggère l'envie de pleurer : elle manque grossièrement aux préceptes de l'art de vieillir.

Est-ce à dire qu'à ces limites de la vie, l'art de ne pas vieillir ne soit plus utilisable et ne prescrive plus rien ? Que non pas ! Sous des fronts ridés et sous des cheveux blancs peuvent, heureusement, survivre et prospérer d'actives pensées. Hugo, Verdi, George Sand, Rosa Bonheur, ont prouvé que *toute* la jeunesse de l'inspiration persiste parfois jusqu'à l'âge le plus avancé. Pourquoi de plus modestes génies, pourquoi des sensibilités moyennes ne défendraient-elles pas également leur fraîcheur et leur vigueur contre la vieillesse ? Tel est, au bout de la vie, l'art de ne pas vieillir : défendre son patrimoine de cœur et d'esprit par l'énergie du vouloir, par l'exercice quotidien, et surtout, surtout par l'esprit d'entreprise. Jusqu'au jour où vous terrasse un mal irrémédiable, et où on le sait, il faut supposer qu'on jouira du lendemain, des lendemains. Le délicieux La Fontaine nous fait donner, entre cent autres, une parfaite leçon de viril optimisme par cet octogénaire, qui plantait.

Françoise chérie, ma lettre, par sa pente nécessaire, nous a conduits, vous et moi, à regarder l'étape dernière de la vie. Habitons-nous à la préparer, tandis que nous ne sommes pas encore des vieillards ! Naguère je vous ai recommandé de bien posséder votre passé, seul morceau de la vie qui soit bien sûrement à nous. Maintenant je vous dis : possédez aussi l'avenir ; vivez à chaque instant toute votre vie, là réelle,

qui est le passé, — l'éventuelle, qui est l'avenir. Oui, à chaque instant, je veux que vous ayez entre les mains tout ce livre de la vie, défini par Lamartine en des vers célèbres. Relisez les pages écrites; feuillotez les pages blanches, en méditant pour celles-ci un plan d'écriture. C'est tout le secret de bien vivre.

Fin de l'histoire de la dame potelée

Croyez-vous à la médecine, chère Françoise?... Juste autant qu'il faut, n'est-ce pas? c'est-à-dire sans fanfaronnade de scepticisme, mais aussi sans cette foi du charbonnier que tant de nos contemporains, férus pourtant d'indépendance intellectuelle, accordent aux modernes augures.

Quant à moi, si vous me retournez ma question, je vous confesserai que je fais plus de confiance au médecin qu'à la médecine, à l'artiste qu'à l'art. Rien n'a varié davantage, au cours des siècles, que les prétendues façons de guérir. Celles d'hier nous font rire ou nous épouvantent : pourtant, à toute époque, il y eut de bons médecins. Oui, Françoise, au temps (pas si lointain, mon Dieu!) où l'on soignait les affections du cœur en ingérant au patient de la « mousse de pendu » — certains médecins guérissaient tout de même des clients qui, non soignés par eux, auraient succombé.

Je crois donc à l'influence du médecin sur la guérison de son malade : j'y crois surtout si le médecin est conscient de son influence personnelle, et point trop prodigue de thérapeutique.

Parmi mes plus chers amis, je compte un médecin de cette libre école. Ses ordonnances prescrivent peu de drogues ; mais il converse longuement avec ses malades, un peu à la façon socratique, c'est-à-dire en faisant germer dans leur esprit, exprimer par leur propre bouche les idées qu'il juge pour eux profitables. Comme on dit aujourd'hui (on le dit même un peu abusivement) il les suggère. Cette médication, m'assure-t-il, réussit presque toujours sur les hommes, et infailliblement sur les femmes.

Chaque semaine, le docteur G... et moi nous dînons au moins une fois en tête à tête. Il me raconte ses « cas » les plus intéressants ; je le consulte sur la vraisemblance de telle ou telle de mes imaginations : le conteur, de nos jours, ne peut se passer d'un contrôle scientifique. Enfin, nous discutons librement sur ce qu'on est convenu d'appeler des problèmes de psychologie.

L'autre soir, tout en mâchonnant un havane d'excellente marque, mais qui tout de même « fumait » mal, le docteur G... me dit :

— J'ai besoin de ta collaboration pour soigner une de mes clientes.

— Je te vois venir, m'écriai-je en reculant ma chaise. Tu vas me proposer de lire le manuscrit de quelque détraquée qui trouve la vie insupportable parce qu'on ne la publie pas. Grand merci ! J'ai

déjà rencontré cette cliente-là, sans être médecin.

— Pas du tout. Ma cliente n'est aucunement femme de lettres. Et elle ne mérite pas encore l'épithète de détraquée. C'est une femme normale de tout point, mais qui a reçu une forte secousse. D'ailleurs, tu la connais.

— Bah ?

— Tu la connais... C'est même sur ses instances que je te parle d'elle. Tu comprends bien que j'ai résisté, d'abord...

— Et elle s'appelle ?

— Mme Nointel... Aline Nointel.

— Ta cliente t'a menti, répliquai-je, je ne la connais pas.

— Tu ne la connais pas sous son nom. Mais tu l'as vue. Tu l'as reçue deux fois chez toi... la dernière fois au printemps dernier... voyons, rappelle-toi !

— Ah ! m'écriai-je, j'y suis ! La dame potelée.

— Potelée ? fit G... en secouant la tête. Si elle le fut, elle ne l'est plus guère !

— Quelle maladie a-t-elle donc ?

— La maladie de la plupart des femmes qui se plaignent de leur estomac, de leurs intestins, qui souffrent d'insomnies, de migraines, de nervosité ou même de rhumatismes : une crise sentimentale, d'abord aiguë, devenue chronique.

— Et tu guéris ces blessées de l'amour ?

— Je les soigne, et parfois, comme disait notre maître Ambroise Paré : « Dieu les guarit ! » Mes soins consistent à modifier l'état de fermentation mauvaise dont pâtit leur pauvre âme. J'essaye de provoquer

une fermentation opposée, comme font ces thérapeutes qui prescrivent à leurs patients des bouillons de microbes destinés à combattre la mauvaise flore intestinale. Celle que tu appelles la dame potelée ne serait sauvée que si je parvenais à provoquer en elle une sorte de... *moralité* aiguë, une de ces crises qui jetaient au couvent, à la pénitence, au cilice, les âmes de nos aïeules. Veux-tu m'y aider ? Cette femme a gardé un bon souvenir des deux visites qu'elle t'a faites, parce qu'il paraît que, chaque fois, tu l'as bien bousculée. Tu as été, me dit-elle, son unique confident au début de son aventure : elle n'en a pas eu d'autre que moi, pour la fin. J'espère que ta vue provoquera en elle une révulsion salutaire.

— Eh bien ! qu'elle vienne, je la recevrai.

-- Oh ! elle n'est pas en état d'aller chez toi. A peine si elle peut se mouvoir, en ce moment, de son lit à sa chaise longue. Il faut que tu m'accompagnes chez elle.

— Et le mari ?

— J'ai prévenu le mari que j'amènerais probablement un de mes confrères en consultation officieuse. Tu seras le confrère. D'ailleurs, ce pauvre mari, qui adore sa femme et qui est fort honnête homme (encore que mari assez maladroit) se prêterait à n'importe quelle démarche pour guérir son Aline... Voyons ! consens ! C'est une bonne œuvre à faire, outre que c'est une curieuse observation.

— Soit. Je t'accompagnerai. Mais je ne sais pas très bien à quoi je servirai.

— Tu me serviras de réactif. C'est un rôle modeste et facile. N'oublie pas que tu l'as connue irrépro-

chable... Oui, elle m'a raconté ses deux visites chez toi. Tu vas symboliser pour elle son passé d'honnête femme. Sois assuré qu'elle ressentira, à te voir, une violente émotion, très probablement salutaire.

— Que lui est-il donc advenu, à cette pauvre petite femme ?

— C'est juste. Tu ne connais que les deux premiers actes... Écoute...

Il jeta son cigare, décidément incombustible, et en choisit dans la boîte un autre, qui s'alluma correctement.

— Voici, reprit-il, le troisième acte.

Ce troisième acte, chère Françoise, je ne vous le raconterai pas scène par scène : il dépasserait les bornes d'une lettre. Qu'il vous suffise d'apprendre que le sieur Émile (comme c'était à prévoir) avait conduit la dame potelée aux fins qu'il souhaitait. Le « surcouple » ainsi formé rendit, durant le printemps tout entier et une partie de l'été, le culte le plus diligent à Zarathoustra.

Un soir — c'était au commencement de juillet — Aline dînait en tête à tête avec son mari, sans le moindre remords, comme il convient à une surfemme. Cet innocent et aveugle époux lui dit : « Tu sais la nouvelle ? Émile est fiancé : je le tiens de lui-même... » Aline ne se pâma point : elle sourit, au contraire. Sa confiance en Émile était si absolue qu'elle pensa tout de suite : « Qu'il est malin ! Il a trouvé cela pour dérouter les soupçons de mon mari... » Le lendemain, en revoyant Émile, elle le félicita de sa ruse. Émile l'in-

terrompit : « Ce n'est pas du tout une ruse : je suis réellement fiancé et je me marierai en septembre. » Cette fois la pauvre dame potelée se trouva mal, puis elle eut une crise de nerfs, puis elle pleura, supplia, menaça : série de manifestations qui n'ébranlèrent point Émile, décidément bien mieux exercé que sa complice à la morale des maîtres. « En quoi cela nous gênera-t-il ? (objectait cet imperturbable Nietzschéen). Vous trompez bien votre mari avec moi ; pourquoi ne tromperais-je pas ma femme avec vous ? » La dame potelée répliqua : « Je ne veux pas de partage... » Et elle rentra dignement chez elle. Elle y reçut, le soir même un petit bleu d'Émile qui disait : « Vous avez raison. Il sera plus élégant de fermer d'un commun accord le livre délicieux que nous avons ouvert et lu ensemble. Adieu. » Alors seulement elle comprit que tout était fini : et au même instant elle se rendit compte qu'elle aurait consenti au partage, qu'elle aurait consenti à tout plutôt qu'à la rupture, mais que la rupture, c'était lui qui la voulait... Elle tomba malade.

— Pour le mari, me dit G..., cela s'appelle une crise intestinale : et, après tout, cela en eut les symptômes, cela en a les effets. Au fond, comme d'habitude, c'est une crise de la sensibilité. Les casuistes avaient raison, vois-tu, quand ils disaient : « Toute la femme est dans son cœur. » Ils le disaient d'ailleurs moins poliment.

— Va-t-elle mieux maintenant ? demandai-je.

— Elle va mieux en ce sens qu'elle s'alimente et qu'elle dort un peu. Mais la crise n'est pas résolue.

Ma cliente — notre cliente — demeure à l'état de révolte. Toutes les balivernes pseudo-nietzschéennes que lui a inculquées cet Émile la possèdent encore. Elle déclare ne ressentir aucun remords de ce qu'elle a fait : mais elle ne veut pas être une victime. Elle rêve de vengeance. Dans l'état d'impotence où elle est, elle a dû se contenter, jusqu'à présent, d'écrire des lettres anonymes. Oui, mon cher... elle a écrit à la famille de la jeune fille des lettres dénonçant la vilénie d'Émile. Elle veut à tout prix se lever, aller faire du scandale à l'église le jour du mariage. Elle parle aussi de suicide : et telle que je la connais, c'est cette solution désespérée que je redoute beaucoup plus qu'une solution de violence. Enfin, je suis assez ennuyé, assez inquiet... Aide-moi. Mon influence, sur elle, commence à s'user. La tienne, plus intacte, s'exercera mieux. Fais cette bonne action, même si cela t'ennuie.

Et voilà, ma chère nièce, comment j'ai revu la dame potelée, chez elle, hier après midi, justement à l'heure où il pleuvait abondamment sur Paris.

La dame potelée habite au quatrième d'une de ces maisons bâties à cent exemplaires, dans le quartier Monceau, par une société plus soucieuse de profit que d'esthétique. Une alerte femme de chambre m'introduisit aussitôt, sur le mot de passe convenu : « l'ami du docteur G... » Seulement, le docteur G..., que je croyais trouver là, me joua le tour de ne point venir. Il m'avoua depuis qu'il l'avait fait exprès, jugeant plus profitable pour la malade un tête-à-tête avec son premier confident.

La dame potelée me reçut dans son petit salon, pareil à tous les petits salons de bourgeoises qui se croient mondaines : faux Louis XVI, bibelots médiocres, copies de gravures anglaises, photographies dans des cadres à trois francs, etc... Elle-même était étendue sur une chaise longue, à contre-jour, les rideaux de dentelle croisés : je la distinguai mal au premier coup d'œil ; le temps était si noir !

Mais quand nous nous fûmes donné la main, quand je fus assis non loin d'elle et que nous eûmes échangé nos premières répliques, mes yeux, qui s'adaptaient à cette pénombre, distinguèrent sur la figure et sur le corps de ma « cliente » les ravages du mal.

Comme l'avait dit mon ami G..., la dame potelée n'était plus potelée du tout. Elle n'était même plus jolie, tout son charme ayant consisté naguère en une rondeur, une fraîcheur, un « potelage » de bébé sain et gai. Elle me parut maigrie, fanée. Seulement, du même coup que la joliesse un peu commune, la banalité avait déserté le visage : et les yeux, reculés dans l'orbite, fiévreux sous les paupières meurtries, semblaient plus grands, plus profonds, signifiaient plus de pensée, — une vie intérieure plus intense.

Toutefois, vous comprenez bien, Françoise, que la pauvre enfant n'avait pas changé d'âme parce qu'elle avait éprouvé l'infidélité d'un homme. La puérilité, disparue du visage, s'accusa tout de suite dans les phrases qu'elle prononçait. Devinez un peu pour quelles raisons (inconnues du docteur) elle souhaitait si fort me revoir ? Non, tenez ! ne cherchez pas, vous ne trouveriez point.

Première raison : S'assurer que je ne lui gardais pas rancune d'avoir été traité de « pion ». Deuxième raison : Obtenir de moi que je fisse un roman à clé, dans lequel la conduite du sieur Émile, dûment reconnaissable, serait racontée et flétrie.

Tant de niaiserie m'agaça, je l'avoue, et m'ôta en partie mes dispositions pitoyables. Il était écrit que (selon l'expression de mon ami) je « bousculerais » toujours la dame potelée.

— Madame, lui dis-je, quand elle eut terminé sa requête, m'assurant que « le roman était tout fait, qu'il n'y avait plus qu'à l'écrire, et qu'il passerait en intérêt et en originalité les œuvres les plus célèbres », — Madame, je n'écrirai pas ce roman. Et ce n'est pas pour vous punir de m'avoir appelé « pion ». Les circonstances de la vie m'ont conduit ailleurs ; mais j'ai de l'estime et j'aurais eu du goût pour la pédagogie. Je n'écrirai pas ce roman parce que, contrairement à votre idée, il n'offre aucun intérêt d'exception. Son intérêt — pour moi, mais pour moi seul — gît au contraire dans sa banalité. Une femme de condition bourgeoise, point mauvaise, mais dépourvue de toute éducation de la volonté, mariée par convenance et n'ayant pas eu la bonne fortune que la convenance fit naître l'amour dans son ménage, rencontre un petit jouisseur moderne, plus malin qu'elle et léger de scrupules. Elle a la sottise de lui céder, et surtout de s'imaginer que cette déchéance vulgaire l'égale aux plus fameuses héroïnes. Le petit jouisseur l'abandonne dès qu'il s'est assez divertie. La délaissée souffre et veut se venger. Croyez-moi, madame, tout cela est

très banal, très « à la douzaine ». On n'en pourrait faire qu'un récit sans éclat. Seulement ce serait un récit moral, parce qu'il illustrerait un certain nombre de vérités.

« D'abord : qu'il faut s'efforcer d'éduquer la volonté des petites demoiselles de la bourgeoisie. Car c'est très bien d'affranchir la femme, mais à la condition de lui faire une personnalité, c'est-à-dire une volonté consciente et ferme. Autrement, elle aura le sort de ces esclaves émancipés d'Amérique, lesquels, ignorant l'usage de la liberté, n'avaient le choix qu'entre la misère, le crime, ou le retour consenti à la servitude.

« Secondement : que pour les êtres de condition et d'âme moyennes, le plus sûr procédé de bonheur est de vivre d'accord avec les lois sociales ambiantes, quelque imparfaites soient-elles. Cela, je vous l'avais déjà dit ; mais vous ne m'avez pas écouté. La morale sociale n'est, en somme, qu'une hygiène fondée sur l'expérience. Certains peuvent violer impunément l'hygiène : mais c'est qu'ils ont des tempéraments exceptionnels.

« Je sais bien que vous allez vous écrier : Je suis un tempérament exceptionnel ! Moi, je vous réponde : — Non, madame. Je pouvais en douter jusqu'à présent ; mais votre attitude, votre état actuel me prouvent que vous n'avez rien de l'Ève affranchie : vous êtes l'antique Ève, serve de l'homme. Vous tenez pour l'union libre jusqu'au moment où c'est l'homme qui se libère. Vous voulez briser les liens qui vous chargent, à condition d'en charger votre complice. Chi-

mère, madame ! Ce que gagne la femme en indépendance, elle le perd en protection, en sécurité, et c'est justice. Si vous portez dans vos amours les libres mœurs des hommes, si pour vous, comme pour la plupart d'entre eux, l'amour n'est qu'un appétit, imitez leur insouciance sentimentale. Cela commence, cela finit : peu leur importe, pour la plupart... Oui, j'entends : il y a aussi des hommes qui pleurent quand on les abandonne, qui écrivent des lettres anonymes, qui jettent du vitriol ou qui se tuent. De ceux-là, on dit précisément qu'ils agissent comme des femmes... Votre Émile a plus de sang-froid. Ah ! s'il sait en quel état de servitude permanente il vous a réduite, et comme il vous est indispensable, il n'en doit pas être médiocrement fier ! C'est pour le coup — comparant votre trouble à sa sérénité — qu'il doit se traiter *in petto* de surhomme !

La dame naguère potelée se dressa sur son séant :

— Mais je ne suis nullement réduite en servitude, monsieur ! Je me moque absolument de cet individu ! Il m'est si peu nécessaire que je le verrais là, à mes pieds (elle montrait une fleur du tapis) me suppliant de renouer avec lui, je le repousserais... je le chasserais... oui, monsieur, je le chasserais... Seulement, je veux me venger.

— Vengez-vous donc en lui montrant que vous l'oubliez aisément, que vous ne l'avez pas pris au sérieux, qu'il a été, lui aussi, un incident sans importance dans votre vie. Voilà ce qui lui sera sensible, ce qui le touchera dans son amour-propre...

— Vous avez raison, fit la malade. Je vais prendre dix, vingt amants. Et il le saura.

Dit par cette pauvre loque féminine, ce n'était plus impudent ; c'était douloureux. Elle en eut la sensation, je crois, car elle s'abattit aussitôt sur les coussins, et sanglota.

— Madame, repris-je, après l'avoir quelques instants laissée pleurer, ce serait une revanche à rebours que de vous avilir en l'honneur de ce personnage. Laissez-moi vous parler, non pas morale, mais raison. Ce qui infligera au sieur Émile la plus rude blessure d'orgueil, c'est de vous voir heureuse dans l'union avec votre mari ; c'est de vous voir préférer sincèrement votre mari, qui vaut mille fois mieux, m'a dit le docteur G..., et qui vous aime.

— Oh ! c'est vrai : mon mari est excellent. Et dans tout cela, il a été si bon, si discret !

— Eh bien ! voilà l'appui tout naturel. Vous êtes par nature une honnête bourgeoise. Laissez donc en paix Zarathoustra et redevenez une bourgeoise honnête.

Elle fut un moment silencieuse, puis elle soupira :

— Je ne peux plus... être... avec mon mari... comme autrefois... comme avant... Je voudrais tout lui avouer... et je sens bien que c'est impossible, que cela ferait plus de mal que de bien. Alors, sa crédulité, sa bonté même... j'en souffre... oh ! j'en souffre tant ! si vous saviez !

Des larmes gouttaient une à une le long de ses joues. Je pris les mains maigres qui traînaient sur la couverture.

— Vous avez de la peine ; vous pleurez ; votre ménage est bouleversé ; les choses ne vont plus comme avant ; le mensonge obscurcit votre vie... Que voulez-vous ? Tout se paye. C'est une loi de mécanique sociale aussi infaillible que celle de la réaction égale à l'action, en mécanique ordinaire. On a manqué à l'hygiène, on a commis un excès : on le paye dans sa santé, dans l'équilibre de son corps. On a manqué à l'hygiène morale : on le paye dans l'équilibre de son cœur. Évidemment, *ce ne sera plus comme avant*, dans votre ménage. Vous avez faussé l'équilibre. Ou vous faites du mal à votre mari, et vous risquez de briser votre foyer, si vous avouez ; ou vous n'avouez pas, et alors vous vivez avec un mensonge sur le cœur, mensonge inoubliable, d'autant plus pesant que votre union avec votre mari redeviendra plus étroite. A cela, madame, rien à faire : c'est la règle du doit et avoir. L'effet en est douloureux, mais vous pouvez le rendre salutaire, et vous garder, grâce à lui, contre d'autres erreurs. Tel un homme que j'ai connu, gourmand et paresseux par nature : un violent accès de goutte, ressenti à trente ans, le rendit sobre, sage, et par suite, laborieux. Pour la première fois de votre vie, madame, vous ressentez violemment l'effet du « tout se paye », principe de l'hygiène physique et morale. Profitez-en.

Comme je parlais ainsi, je constatai que ma cliente ne m'écoutait guère plus. Elle rêvait.

— Oui... murmura-t-elle. Ce serait une revanche élégante... se consacrer au bonheur d'un mari qui ne m'a pas donné tout le bonheur auquel j'avais droit, mais qui est bon, et dont ce n'est pas la faute s'il ne

m'a pas comprise. Vivre en beauté morale, sous les yeux de l'homme qui m'a trahie.

Elle fit une pause, puis répéta, pour elle-même :

— Vivre en beauté... Ce serait élégant...

... Oh! Françoise, Françoise! La littérature, une certaine littérature surtout, transportée dans la morale, dans le bon sens, dans le tran-tran de la vie, — quel cauchemar! Je fus si désagréablement surpris par cette rechute en plein pathos soi-disant littéraire que je me levai assez brusquement.

— Vous partez déjà? fit la malade.

Et son air de déception, de regret, la rendit de nouveau sincère et touchante.

« Après tout, pensai-je, c'est peut-être par le goût d'une attitude d'héroïne conjugale, que cette petite intoxiquée reviendra à l'honnêteté. Elle a bien cessé d'être honnête, au moins pour moitié, par goût d'une attitude! »

— Adieu, madame, lui dis-je.

— C'est cruel, fit-elle d'un ton d'enfant chagrin, c'est cruel de me laisser seule, si tôt... Enfin, je ne veux pas abuser de vos instants. Vous m'avez fait du bien, je vous remercie.

— Pensez à la règle du « tout se paye », fis-je en serrant la main qu'elle me tendait. C'est une bonne règle. Il faut l'aimer, même quand on en pâtit.

— Et lui?... Croyez-vous qu'il en pâтира? Croyez-vous qu'il paiera sa dette, lui aussi?

— N'en doutez pas. Je vous répète que c'est une loi de la nature.

J'avais déjà gagné la porte du salon : je me retournai pour saluer une dernière fois, la maîtresse du lieu.

Elle me fit signe de l'écouter encore.

— Je me sens mieux, grâce à vous, dit-elle. Oh ! je veux me rétablir vite... Je veux assister à *son* mariage, à côté de mon mari, bien serrée contre mon mari... avec une très jolie toilette... et un amour de chapeau... Tâchez de venir... C'est à Saint-Augustin, le 8 septembre. Venez ! Vous serez content de moi !

Tels furent, Françoise, les derniers mots que j'entendis de la dame potelée.

Pauvre dame potelée ! Pitoyable déchet d'une révolution morale ! Les vieilles barrières abolies, les vieux liens brisés aujourd'hui, — comme on comprend que leur disparition fut prématurée, pour de telles âmes !

Ne devrait-on pas, Françoise, fonder des asiles pour ces créatures désorientées, que l'émancipation de la femme a surprises avant qu'elles aient eu le temps de se faire une personne, d'acquérir une âme ?

XXV

Difficulté de prêcher la morale sans fadeur. — De l'altruisme. — Altruisme avec le mari. — Altruisme avec ceux qui nous servent. — Altruisme dans le monde. — Bienfaits de l'altruisme. — La charité : la fausse et la vraie. — Tout se résume à traiter autrui comme si l'on était autrui. — L'intoxication par l'égoïsme.

C'est fort bien, ma chère Françoise, de régler sa vie méthodiquement, en vue du plus de bonheur possible, du plus fructueux emploi de ses facultés. Mais le « Soi » n'est pas tout. Et j'aurais mal tenu mon rôle d'oncle-conseil si, relisant quelque jour cette liasse de lettres, vous n'y trouviez, en somme, que les préceptes d'un égoïsme intelligent.

— Je pressens, mon oncle, que vous allez me prêcher la morale?...

— La morale?... si vous voulez ! Disons plus précisément : l'altruisme. Hélas ! je sais toute la fadeur ordinaire des livres prétendus moraux. J'ai feuilleté le cours de Morale professé à l'un de mes petits-neveux dans un grand lycée parisien : c'est à pleurer, ou plutôt, c'est à donner envie de commettre les plus

graves délits, rien que pour protester contre la niaiserie de l'auteur. Prendre un traité de morale religieuse; en supprimer la religion; offrir le résidu, tant bien que mal raccordé, et dire: « Voilà un traité de morale! » c'est vraiment trop naïf. Vous demandez, ma nièce, un peu plus de logique à qui se mêle de vous conseiller, — ou bien vous envoyez promener conseils et conseiller.

N'attendez pas de moi, cependant, que je bâtisse pour vous les fondements d'une morale plus ou moins scientifique, ni que je cherche à accorder la morale religieuse avec la morale tout court. Peut-être aborderons-nous ces graves problèmes, un jour, s'il vous survient la responsabilité d'un enfant à instruire: ce dont je ne désespère pas. Actuellement, je vous suppose persuadée qu'une hygiène supérieure de l'esprit et de la sensibilité est nécessaire: nous appellerons « morale » cette hygiène-là.

Le chapitre d'hygiène morale que je voudrais traiter aujourd'hui est celui des rapports avec autrui.

L'autrui le plus proche de vous s'appelle: votre mari. Il ne suffit pas d'aimer son mari. Il faut encore être bonne pour lui. Oui, bonne, tout simplement. Nombre de femmes, bien qu'elles aiment leur mari, ne le rendent pas heureux.

Exemple:

Yvonne adore Julien, son mari: ce fut un mariage d'amour réciproque. Elle ne se plaît que dans la société de Julien; sans Julien, la vie, même après plusieurs années de mariage, lui paraît vide et fade.

Aimant ainsi Julien, elle se juge autorisée à réclamer de lui, non pas seulement un égal amour, mais une façon identique de le manifester. Elle lui refuse le droit de prendre le moindre plaisir hors de sa présence, pour innocent que soit ce plaisir. Julien goûte l'agrément de la lecture, tandis qu'Yvonne préfère des divertissements moins calmes. Dès qu'Yvonne surprend Julien en train de lire, elle se juge délaissée, trahie ; elle commence un régime de bouderie : Dieu sait qu'elle s'entend à le suivre ! C'est vingt-quatre heures au moins sans proférer une parole, et un visage de bois offert au mari pendant les vingt-quatre heures. Pour la même raison, Julien a dû supprimer toute relation masculine : Yvonne n'admet pas qu'un mari déjeune, dîne ou se promène sans sa femme. S'ils vont ensemble dans le monde, et que, par hasard, Julien semble se divertir à causer avec une personne d'un sexe différent, aussitôt surgit Yvonne, cherchant en vain à dissimuler sous un air enjoué un malaise incoercible :

— Qu'est-ce que vous racontez à Julien ?

Et voilà encore vingt-quatre heures de bouderie assurée... Il est vrai que des élans passionnés succèdent à ces bouderies.

— Je n'aime que toi au monde, tu le sais bien, s'écrie alors la jeune femme en pleurs : quand je suis loin de toi, je ne vis pas ! quand tu ne t'occupes pas de moi, il me semble que tu ne m'aimes plus, et alors je perds la tête !

Que répondre ? Julien sait qu'Yvonne dit vrai ; il est touché de ce sincère amour... mais il trouve cependant sa vie difficile : il n'est pas parfaitement heureux.

Les Yvonne sont légion.

Autre Yvonne, la femme qui contraint son mari à sortir tous les soirs, malgré la fatigue de la journée, fatigue qu'elle ne partagea point. — Yvonne, celle qui entraîne son mari à un labeur excessif pour subvenir à trop de luxe, et se justifie en songeant : « Lui aussi jouit de ce luxe... » Yvonne, la flirteuse honnête qui sait que sa tenue suspecte ravage le cœur du mari, et se dit, pour rassurer sa conscience : « Qu'importe, puisque c'est mon mari qui en profitera ?.. »

Toutes ces Yvonne aiment leur mari : mais elles l'aiment mal ; elles l'aiment pour elles-mêmes, non pour lui. Elles l'aiment en égoïstes. La vraie façon d'aimer son mari, c'est de l'aimer pour lui. Un ménage non altruiste n'est pas un parfait ménage. Dans le parfait ménage, chacun administre, avant tout, *le bonheur de l'autre*. Et il se trouve que c'est la plus intelligente façon de soigner son propre bonheur : car il n'y a pas d'exemple que dans un ménage pratiquant la vie en commun, l'un des conjoints puisse être parfaitement heureux si l'autre ne l'est point.

Aimer son mari, Françoise, ce n'est pas seulement lui donner une fidélité scrupuleuse de corps et de cœur ; ce n'est pas le bien soigner quand il est malade ; ce n'est même pas avoir le besoin nerveux de sa présence : c'est lui fournir le bonheur *qu'il préfère* (à condition que ce bonheur soit légitime). L'amour digne de ce nom sacrifie joyeusement ses préférences aux préférences de l'être aimé. Vous souriez ? vous pensez que peu de ménages modernes s'aiment ainsi ? Ils ont tort, croyez-moi. Moderne ou pas moderne, un

ménage n'est heureux que s'il est bon ; et il n'est bon que s'il est altruiste.

Après le mari, votre prochain le plus prochain, chez vous, ce sont vos domestiques. Le chapitre des domestiques occupe abondamment la conversation des femmes. Qu'une telle conversation, entre deux « dames » de la bourgeoisie française, tourne à célébrer les vertus de leurs gens, ce serait, je crois, sans exemple. Mais Dieu vous garde, en revanche, d'entendre vos gens parler de vous entre eux !

Vous seriez épouvantée de la noirceur d'âme qu'ils vous imputent. Vos actions les plus inoffensives vous apparaîtraient muées en demi-crimes ; vous entendriez, en un mot, votre condamnation au maximum de la peine. Et, fort attristée, vous vous demanderiez : « Que leur ai-je fait?... » Car vous être convaincue, n'est-ce pas, que vous êtes une juste et douce patronne ?

Ainsi vivent, sous le toit d'une même maison moderne, les maîtres et les valets, dans un état de mutuel mécontentement, quelquefois de détestation mutuelle. N'est-ce pas tragique, quand on y réfléchit, ce groupe humain formé par moitié d'ennemis, et que relie une double nécessité : celle, pour les maîtres, d'être servis, et, pour les serviteurs, de gagner leur pain ? A qui la faute ? Et ne peut-on rien là contre ?

Convenons qu'il y a des maîtres, et surtout des maîtresses insupportables. Oui, surtout des maîtresses. Presque toujours le mari est préféré à la femme par les domestiques... « Parbleu, objecteront les femmes, c'est nous qui les commandons, qui les surveillons,

qui les punissons !... » Eh bien ? qu'est-ce que cela prouve ? Que vous devez posséder les vertus d'un chef, c'est-à-dire prévoir, organiser, être attentives, justes, indulgentes. Que de vertus ! La plupart des maîtresses de maison n'en ont cure.

Pourtant, la première condition pour être bien servi, c'est assurément de bien gouverner. Cela exige un effort : il faut sortir un moment de son égoïsme, penser à autrui. La plupart de vos domestiques, avec des droits sociaux et des appétits d'adultes, sont, en somme, des enfants (comme la plupart des salariés au commencement du vingtième siècle). Il faut les guider, les perfectionner, les corriger moralement, comme des enfants, et cependant ne pas les heurter dans ce qu'ils croient être leur liberté et leurs droits. Ah ! ce n'est pas commode ! Pourtant on y parvient.

Pour y parvenir, il faut, dans tous les rapports qu'on entretient avec eux, se « mettre à leur place » mentalement... Première conséquence de cet effort altruiste : leur offrir un exemple de moralité aussi parfait que possible. Une dame qui a besoin de la discrétion de sa femme de chambre ne saurait être exigeante dans le service. Mais la pureté des mœurs, l'honnêteté ne suffisent pas à assurer l'autorité. Il faut encore donner à vos gens l'impression de la possession de soi, de l'équité. Eux ne se mettent pas en colère en votre présence, ne perdent pas leur sang-froid, car ils y risqueraient leur place : la maîtrise de soi est une nécessité professionnelle des serviteurs. Songez de quel œil et dans quel sentiment ils observent vos mouvements d'humeur, soit entre époux,

soit contre eux ! Possédez-vous devant eux, et soyez justes avec eux. Qu'ils ne puissent pas méconnaître en vous un fort souci d'équité. Voici l'un des moyens les plus efficaces, et dont ils sont le plus frappés : lorsque vous vous êtes trompée, dites-leur tranquillement : « Vous aviez raison ; je me suis trompée. » Malheur à l'autorité qui croit se confirmer en imposant l'erreur ! Elle se ruine.

Mettez-vous aussi « à leur place » en imaginant leurs pensées quand ils sont hors de votre présence, et qu'ils comparent votre vie à la leur. Cette vie, je sais bien qu'ils l'ont choisie, et que souvent leur choix fut déterminé par une certaine inertie, par le goût d'un certain bien-être facile : étant pauvre, jouir par contre-coup du bien-être des riches. Mais rien que l'absence de liberté, au degré où certains maîtres l'imposent à leur gens, rend ceux-ci pitoyables. Ils vous regardent vous parer, recevoir, ou simplement rester étendue quand vous êtes fatiguée, dormir tard, dépenser pour des fantaisies ce qui représente pour eux un mois de besogne. Ah ! oui, mettez-vous à leur place et agissez comme vous souhaiteriez que votre maîtresse agît, si vous étiez serve ! Il ne vous appartient pas de modifier la condition sociale de vos gens. Mais, vous souvenant que, par certains côtés de leur caractère, ils sont de vrais enfants, vous vous efforcerez de les distraire de cette humble condition. Faites-leur comprendre, par votre attitude, que vous ne les considérez pas comme une race inférieure. Je frémis quand j'entends des maîtres imprudents prononcer à table, devant leurs gens, des propos comme celui-ci :

« Un tel a une âme de domestique ». Ou même : « Mme X a l'air d'une cuisinière ». Ne comprenez-vous pas, malheureux ! que cela ne vous sera *jamais* pardonné ?...

Tout en veillant aux intérêts sérieux de ceux qui vous servent, rappelez-vous que leur âme pué-
rile est souvent plus touchée par un plaisir offert (congé, théâtre, etc...) que par un bienfait positif. Souvenez-vous enfin qu'un des plus intelligents et des plus profitables usages de l'argent, c'est de faire naître la bonne humeur parmi ceux que nous employons. J'admire souvent, sur ce point, la façon contradictoire dont se comportent certaines personnes riches. Elles ont le pourboire facile, hors de chez elles : mais, avec leurs propres serviteurs, ou même avec l'institutrice de leur fille, elles rognent sur un écu. Abolissez, Françoise, les générosités ostentatoires au profit de la libéralité domestique. C'est surtout chez soi qu'il faut se faire des amis à l'aide de l'argent. *De mammonè iniquitatis facitote vobis amicos !*

*
* *

Se « mettre à la place d'autrui » est encore une excellente formule pour déterminer la façon de se comporter avec ce qu'on est convenu d'appeler : ses amis. Dans des lettres précédentes, chère nièce, nous avons traité la question des relations, et nous sommes tombés d'accord sur le sens ample et vague que le mot *amis* prend dans le monde. Les gens qui ont l'amitié facile ne se gênent pas, à l'ordinaire, pour

débiner leurs amis. C'est la marque d'un cœur insensible et léger; c'est un procédé vilain, puisqu'il implique de la duplicité; mais c'est aussi une sottise lourde. Les propos malveillants qu'on débite sur des contemporains de son milieu leur sont *toujours* répétés. Car s'ils sont entendus par des amis des personnes débinées, ces amis avertiront légitimement leurs amis; si des ennemis les recueillent, ils s'empresseront de les propager, et les propos finiront par rejoindre l'intéressé. Ah! Françoise, ne dites pas des autres ce que vous ne souhaiteriez pas qu'on dît de vous! Je sais bien que c'est parfois tentant, que l'esprit méchant est le plus facile de tous les esprits. Mais, en vérité, l'avantage d'avoir excité le rire aux dépens d'un absent ne vaut pas les ennuis que vous coûtera, sans doute, ce propos spirituel. Pour plus de sûreté, et afin que vous évitiez de plus loin la médisance, je me permets de vous engager à NE POINT TROP PARLER. C'est un lieu commun de dire que les femmes, en général, parlent trop. Surtout dans les milieux où la conversation est en honneur, comme à Paris, elles se livrent à un véritable match — non pas d'esprit, car l'esprit est une rare denrée — mais de bagout. Craignez le bagout. Faute d'idées pour le nourrir, la plupart des femmes versent dans une licence de paroles assez répugnante, ou dans le débinage systématique. Françoise, ma Françoise, ne soyez pas une caillette! Ne soyez pas la « petite madame » tirée à des centaines d'exemplaires, que nous rencontrons à chaque pas, et qui nous fatigue de son caquet. Rappelez-vous qu'une bavarde ne devient jamais le vrai centre d'un

groupe social ou mondain : elle y joue tout au plus un rôle de figurante. Au contraire, une Mme Récamier, qui ne fait pas profession d'esprit, attire tout le Paris brillant dans sa petite chambre de l'Abbaye-au-Bois, — même à l'âge où sa beauté n'est plus qu'un souvenir. Pourquoi ? Parce qu'elle donne de l'attention gracieuse, et, par là, une sorte de bonheur à tous ceux qui la visitent.

Jeunes femmes qui ambitionnez d'avoir une maison, un salon, et d'être goûtées dans la maison et le salon des autres, je vais vous confier le secret pour y parvenir : oubliez-vous, et occupez-vous des autres. Le beau roman de Balzac intitulé : *Le Lys dans la Vallée*, contient une admirable lettre de Mme de Mortsauf à Félix de Vandenesse sur ce point, précisément, de la conduite dans le monde. Entre autres conseils, elle donne celui-ci à l'apprenti diplomate : « Occupez-vous des femmes âgées préférablement aux jeunes femmes ». Pareillement je vous dirai : « Ne cédez pas, Françoise, à votre seul attrait, pour distribuer votre amabilité. Ne bavardez pas pour le plaisir de vous écouter. Contraignez-vous à donner un peu de votre temps et de votre grâce aux personnes les moins favorisées de votre société. Enfin, ne songez à vous divertir qu'après avoir diverti les autres. »

— Mais alors, mon oncle, je m'assommerai dans le monde ?

— N'en croyez rien. Vous vous ferez vite une réputation de bonté intelligente qui vous rendra, au contraire, la vie sociale extrêmement agréable. Vous aurez, dans le sens latin du mot, une clientèle, dont

s'accroîtra votre importance personnelle. Vous éviterez les sottes brouilles qui encombrent et gâtent les heures de tant de mondaines. Ayant cherché le contentement des autres, vous aurez abouti, comme presque toujours, à votre contentement. L'altruisme, en matière de relations sociales, est un placement de premier ordre.

∴

Quand il ne s'agit plus de votre mari, de vos gens, de vos amis, mais bien de la foule anonyme, l'altruisme prend un autre nom, très beau ; il s'appelle la Charité.

Combien je voudrais, en effleurant ce sujet, éviter toute grandiloquence, et vous dire un petit nombre de choses précises ! Toutes les charités ne sont pas admirables, ma nièce. Les charités ostentatoires sont odieuses (oh ! les noms de souscripteurs, dans les journaux) ! Les charités corporatives, les charités par ligue, avec dames patronnesses, comités, réunions, bals, sont frelatées de mille soucis d'amour-propre, de divertissement, de politique. J'aimerais que vous vous en abstinssiez le plus possible. Ce n'est pas toujours possible. Mais quand vous ne pourrez pas vous en abstenir, il sera bien entendu, n'est-ce pas, que votre charité *n'est pas une vraie charité*, puisqu'elle n'est pas déterminée par un altruisme absolu ?

La seule bonne charité est la charité purement altruiste, née de ce qu'on s'est mis un moment, par a pensée, « à la place » des malheureux, et que, par

une mystérieuse transposition de la sensibilité, leur besoin est devenu votre besoin. Une telle charité est nécessairement discrète : elle emprunte la pudeur du pauvre lui-même. Malheur à la femme qui ne ressent jamais ce pudique et parfait besoin de consoler, de reconforter, de soulager les malheureux ! Son insensibilité est une infirmité réelle : elle n'est pas tout à fait une femme. Je vous connais trop, ma douce nièce, pour vous suspecter d'une infirmité pareille. J'ai surpris chez vous, souvent, le charmant désir de payer par une charité immédiate tout bonheur qui vous arrive : c'est un gentil fétichisme altruiste, très touchant. Il faut avoir, ainsi, la charité spontanée, comme on a de l'appétit ou de la soif.

Que cette charité, pour être spontanée, ne soit pourtant point paresseuse. Je veux dire : Ne donnez pas au hasard, afin d'éviter la peine de vous renseigner. C'est une charité incomplète, celle qui pense : « Mon geste est fait ; mon besoin charitable est soulagé : maintenant, que la Providence se débrouille... » Ame charitable qui pensez si sottement, vous ne vous êtes pas vraiment mise « à la place » des pauvres. Le faux pauvre est un voleur de pauvres, et vous le subventionnez !

Ainsi, ma chère Françoise, la « mise à la place d'autrui » réparait toujours, comme premier acte de vos rapports avec le prochain. Par ces temps d'individualisme outrancier, je tenais à vous faire ce modeste cours d'altruisme. Il n'est pas inutile. La plupart des pessimistes, des neurasthéniques, des énervés et

des fielleux qui pullulent dans la vie contemporaine sont tout simplement des gens que leur « moi », non contenu dans ses limites organiques, a fini par intoxiquer.

XXVI

La vie intellectuelle d'une jeune femme. — Elle a trois ennemis : la paresse, les divertissements, le mari. — Deux heures à trouver par jour. — Culture générale, culture spéciale. — Le cas du talent : ses dangers. — Une surprise : visite de Maxime. — Maman !

Bien des fois, ma chère Françoise, au cours de mes précédentes lettres, j'ai fait allusion à cet amoindrissement de la personnalité qui, pour la plupart des jeunes femmes, suit immédiatement le mariage. Vous en avez souffert, c'est même ce qui vous fit, de nouveau, recourir à votre oncle, comme à une sorte de médecin consultant. Fier de ce rôle, je vous ai enseigné la reprise de votre volonté, de votre énergie : je vous ai donné, pour fortifier et régler votre vie intérieure, un moyen que je ne crains pas de qualifier d'admirable : la méditation écrite... La méditation écrite, voyez-vous, Françoise, c'est la clef de diamant. Jamais vous ne me remercirez assez de l'avoir mise entre vos mains. (Riez ! riez ! « tordez-vous, » comme vous dites ! je ne vante pas encore assez la clé de diamant !)

Une fois votre vie intérieure restaurée, une fois le régime de votre volonté rétabli, l'un de vos premiers usages d'énergie sera, si vous m'en croyez, de vous refaire une vie intellectuelle. La plupart des jeunes femmes contemporaines n'ont presque pas de vie intellectuelle, — sauf, bien entendu, les intellectuelles par métier. Et encore, même pour celles-ci, l'intellectualité est le plus souvent bien bornée, murée dans les questions professionnelles... Si l'on compare une jeune fille moderne, si curieuse de science, presque trop avide de tout connaître, risquant de disperser son effort cérébral sur trop d'objets, avec la même jeune fille mariée depuis un an, on a l'impression d'une terre cultivée naguère intensivement et qui, peu à peu, retomberait en friche. Et ce n'est pas une des moindres désharmonies de notre époque que ces jeunes filles enflammées du désir de connaître et ces jeunes femmes indifférentes à toute culture.

D'ailleurs, cette désharmonie s'explique très facilement.

L'intellectualité de la jeune femme a trois ennemis : sa propre paresse, les divertissements et le mari.

La paresse naît du mariage même, de ce « temps de rêve » dont je vous ai entretenue. On a eu la révélation de la paresse heureuse, voluptueuse même ; on est enclin à s'y coucher comme sur un lit excellent ; un beau jour, on s'aperçoit que la paresse heureuse est devenue une paresse morne. On essaye alors de se divertir, au sens pascalien du mot, — c'est-à-dire de se

détourner de soi-même, de sa propre réflexion, de sa vie intérieure. Les occupations nouvelles d'une jeune épouse donnent quelques mois d'illusion : installation, relations à nouer ou à reprendre, plaisirs mondains, toilette. Toilette surtout ! pour presque toutes, le souci du vêtement remplace le souci de la culture. (Et cependant, que les jeunes femmes en soient persuadées : les jeunes filles, en leur simple ajustement de jeunes filles, demeurent les plus réjouissantes à voir !) Enfin, le mari, dans neuf ménages sur dix, combat l'intellectualité de sa femme. Avant le mariage, il se félicitait d'épouser une jeune fille cultivée ; après, il s'irrite de la supériorité de sa compagne, et, au moindre effort qu'elle dépense pour son esprit, l'accuse de pédantisme, de bas-bleuisme.

Ma chère nièce, malgré ce triple ennemi — paresse, divertissement, mari — il faut que votre intellectualité survive et prospère ; sans cela *vous ne serez pas heureuse*. Quel que soit par ailleurs l'agrément de votre vie, vous vous surprendrez parfois à vous demander à vous-même : « Mais pourquoi ne suis-je pas parfaitement satisfaite ? Que me manque-t-il ? D'où me vient cette étrange sensation de malaise, de mécontentement de moi ?... » La cause en sera, simplement, l'arrêt de votre progrès d'esprit, la nostalgie de l'intelligence. Vous vous serez volontairement exilée d'un Chanaan merveilleux : le pays de la pensée. Et, de temps en temps, le *heimweh* vous tracassera le cœur.

Comment une jeune femme doit-elle être intellectuelle ?

Si vous le voulez bien, je vous dirai d'abord com-

ment il ne faut pas qu'elle le soit. La fausse intellectualité est pire que la plus crasse ignorance. Fausse intellectualité, la course aux conférences sensationnelles, aux répétitions générales, aux expositions brillantes, en somme toute intellectualité présentée sous forme d'attraction mondaine. (L'erreur de la plupart des étrangères, principalement des Américaines, est de se laisser prendre à ces apparences.) Fausse intellectualité, la lecture hâtive des comptes rendus, et le bavardage éperdu sur des sujets qu'en somme on ignore. (Ça, par exemple, c'est pire que tout. Nul défaut féminin n'est plus anti-intellectuel que le « bagout ».) Fausse intellectualité enfin, le pédantisme, le bas-bleuisme. Car le perfectionnement de l'esprit n'est pas *tout* pour la jeune épouse. S'il la préoccupe au point de lui faire négliger sa maison, son mari, ou même sa parure et sa bonne grâce, foin du perfectionnement de l'esprit.

— Alors, mon oncle, quelle mesure faut-il s'imposer ? Plus précisément, combien de temps chaque jour faut-il consacrer aux choses de l'esprit ?

Écoutez-moi bien, Françoise. Quand vous étiez jeune fille, avec toutes vos heures libres, et qu'une merveilleuse ferveur vous animait pour conquérir la science, je vous conseillais trois heures, sans plus, de travail intensif par jour. Aujourd'hui je vous dis : Ces trois heures d'application quotidienne de l'esprit *ne peuvent pas* trouver place dans une vie de jeune femme moyennement mondaine, même si elle est, comme vous, sans enfant. En province, où les soirées se dépensent rarement hors de chez soi, la jeune femme pourrait les

vouer au perfectionnement de son esprit. Seulement, le mari est là qui, ayant travaillé tout le jour, veut de sa femme une présence réelle, active, distrayante. Et c'est vraiment une dette de la femme, que celle-ci ne doit pas laisser protester. Un excellent usage de pareilles soirées est la lecture à deux ; mais, n'est-ce pas ? Françoise, nous n'appelons pas cela du travail. (Repassez, sur ce point, les lettres que je vous ai écrites, jeune fille.)

AXIOME : Sauf dans le cas où le mari a lui-même des occupations d'intellectuel sédentaire, une femme ne peut guère travailler à sa propre culture que lorsque le mari est hors de la maison.

Or, la plupart des maris occupés sont absents de la maison entre neuf heures et midi, puis entre deux heures et six heures. Quand une femme ne réussit pas à loger dans ces deux intervalles son activité intellectuelle, elle se condamne à la friche définitive. Mais comme, précisément, dans ces deux intervalles doivent en outre trouver leur place et les soins de la maison (ou des enfants, quand on en a) et les courses, et les visites, et le temps à donner aux gens qui viennent vous voir pour affaire ou par amitié, — le loisir utilisable est finalement très raccourci.

AXIOME : Une femme qui se ménage quotidiennement une heure et demie pour travailler à sa culture intellectuelle est digne d'admiration et d'éloge. (Bien entendu, il s'agit ici de vrai travail ; non pas d'écrire de vagues lettres ou de lire des romans, même excellents.)

Ne vous imposez pas, ma Françoise, une tâche plus

lourde que celle-là : mais tenez-y ferme. En y ajoutant une demi-heure quotidienne de méditation, la plume en main, cela fait deux heures à trouver dans toute la journée. Vrai, c'est facile. Les moments les plus propices sont le matin, après le départ de votre mari, la première toilette achevée; — l'après-midi, entre la sortie de votre mari et votre sortie à vous. Naturellement, le premier « service » à assurer est la méditation écrite. Le perfectionnement de l'esprit passe après le dressage de la volonté.

Enfin, vers quoi diriger son effort ? Que travailler ? Qu'apprendre ?

Je vous renverrai encore, pour la réponse, à la première liasse de mes lettres, à celles que je vous ai écrites quand vous orniez de votre présence l'institution Berquin. Le résumé de mes propos d'alors est à peu près ceci :

La jeunesse studieuse doit être consacrée à la culture générale de l'esprit. Si la jeunesse a été bien utilisée, la culture générale est achevée quand l'élève quitte les écoles. Alors commence la culture supérieure : c'est-à-dire que le jeune esprit, assoupli et nourri, approfondit telle ou telle étude, pour laquelle il ressent de l'attrait. Sur cette étude comme sur une nervure principale, viendront se souder ce qu'on peut appeler les études latérales. Par exemple, si l'on a du goût pour l'histoire, c'est l'histoire qu'on fouillera spécialement et, à propos de l'histoire, latéralement, la littérature, les arts, etc... Toute cette doctrine est développée en détail dans la première série de mes

lettres. Relisez-la si vous l'avez oubliée... Mais gardez-vous d'omettre ceci, qui est important : la culture générale, supposée finie à la sortie des écoles, est neuf fois sur dix imparfaite. Il faut donc la compléter au cours de la vie. Eût-elle été complète, il faut l'entretenir. Connaissez vos lacunes et faites effort pour les combler. Un excellent moyen pratique de boucher les fissures de son savoir est de ne jamais laisser passer, dans une lecture (livre ou journal, mais surtout journal) une allusion à tel ou tel fait de culture générale sans vérifier qu'on le sait, et, si on l'ignore, — sans s'informer.

Les conseils qui précèdent, ma jolie nièce, concernent la moyenne des femmes, celles qui ont le goût des choses de l'esprit, des préférences pour telle ou telle étude, mais pas de vrai *talent* en quoi que ce soit. A ces femmes je dis : vous ne serez vraiment heureuses qu'en insérant un peu de travail intellectuel dans votre vie. Outre qu'ainsi vous accroîtrez votre *valeur*, vous accroîtrez votre *bonheur*. Essayez : je n'ai pas de doute sur le résultat.

Mais les femmes qui ont *du talent* ? Talent de chanteuse, talent de peintre, talent d'écrivain?... Quel usage en doivent-elles faire ?

La question n'est pas simple. Posons d'abord quelques principes, sur quoi nous nous appuierons pour la résoudre.

I. Tout le monde peut étudier utilement. Mais l'exercice d'un art, même devant un public restreint, est pernicieux et ridicule pour qui n'a pas de talent.

Quand on n'a pas de talent, on étudie, on s'exerce pour soi, et pour mieux jouir du talent des autres.

II. Quand on a du talent, l'exercice de ce talent devient légitimement un des objets principaux de la vie. A cet exercice est toujours convié un public plus ou moins ample. Voilà donc modifiée la vie du ménage, ce qui peut déplaire au mari. Ainsi une femme de talent aura parfois à choisir entre son talent et son mari. La solution conjugale est, évidemment, de choisir le mari. Mais tout conseil est vain sur ce point : chacune résoudra le problème selon sa conscience et son cœur. En tout cas, la jeune fille qui a des projets d'artiste aurait bien tort de les dissimuler à son futur : elle se condamnerait par avance à la discorde intime.

III. Le vrai talent est une source de profit, de gain pécuniaire. Qu'une femme de vrai talent le veuille ou non, la question se posera pour elle de gagner de l'argent avec son talent. D'où modification importante de la condition conjugale habituelle.

Partant de ces principes (qui sont inattaquables), n'est-il pas aisé, chère Françoise, de tirer la conclusion ? Vous l'avez tirée déjà, j'en suis sûr. C'est que le talent de la femme, surtout s'il se révèle après le mariage, n'est pas, à l'ordinaire, un élément de bonheur conjugal... Le talent du mari non plus, me direz-vous : et c'est vrai. Mais, avec l'organisation encore surannée de notre mariage français, toujours subordonné au vieux Code, le péril est bien plus grave si c'est la femme qui a le talent. Car alors, par la force des choses, l'homme se sent un peu déchu de la primauté où le hissent son éducation, les mœurs et la

loi. Je constate d'ailleurs avec plaisir que beaucoup de femmes de talent, et de talent publiquement acclamé, ont des maris d'apparence ou résignée, ou satisfaite, ou même réjouie. Preuve que beaucoup de femmes de talent sont en même temps des femmes de sensibilité et d'esprit, sachant accorder les nécessités de leur gloire avec l'amour-propre de l'époux. N'importe... Il y a trop d'exemples fameux de désaccord dans des ménages où l'épouse fut illustre. Le rôle du mari de l'étoile n'est décidément pas enviable.

..

... J'allais, ma chère Françoise, reprendre ce matin ma lettre laissée hier soir inachevée sur ma table, quand on introduisit votre mari dans mon cabinet de travail. Il était en petite tenue, un peu poudreux. Il avait fort bonne façon militaire.

— Bonjour, lieutenant? Quelle faveur du sort me vaut cette visite?

— Mon cher oncle, j'ai été chargé d'une petite mission confidentielle, de la part de mon colonel, pour la place de Paris. Je suis en déplacement payé : trois francs soixante que j'aurai à toucher ce soir. J'ai eu la chance de finir rapidement. J'en profite pour venir vous saluer avant de reprendre le train de Versailles.

Je ne laissai pas d'observer, dans les yeux de Maxime, une certaine ironie guillerette.

— Je parie, reprit-il, que vous écriviez à ma femme.

— Hélas! oui, Maxime, j'ai cette faiblesse. Fran-

çoise a su me persuader que ma correspondance lui donnait de l'agrément. Peut-être la jette-t-elle au panier sans la lire. Mais cela m'amuse, de lui écrire. Et cela vaut mieux que d'aller, par exemple, au café.

— Sans doute, fit Maxime. Je vous assure d'ailleurs que ma femme goûte infiniment vos lettres. Elle-même a la manie d'écrivasser... Mais *au fait*, mon oncle, n'avez-vous rien de nouveau pour moi ?

J'admire toujours la franchise cordiale avec laquelle votre mari témoigne, sans ambages, que ses affaires personnelles le préoccupent avant tout. Je répondis :

— Maxime, je n'ai rien de nouveau pour vous, et je m'en excuse. Ne croyez pas, d'ailleurs, que j'oublie vos désirs et le soin que vous m'en avez confié. Mais comme vous ne m'avez pas demandé une démarche précise, moi-même je me creuse la cervelle pour deviner en quel genre de civil on peut utilement transformer un joli lieutenant comme vous.

— En un civil qui ait beaucoup à travailler et qui gagne beaucoup d'argent, répliqua Maxime. Je suis fatigué de la vie médiocre.

— Mais votre vie n'est pas médiocre ! Vous avez de quoi vivre largement à Versailles, un jeune ménage comme le vôtre, sans enfant...

— Sans enfant, peut-être ! fit Maxime en souriant. Mais...

— Mais quoi ?

Soudain je compris.

— Comment ? C'est cela que vous venez m'annoncer ?

— Précisément, mon cher oncle, Je suis ici l'émis-

saire de Françoise. Et vous êtes la première personne informée... après moi.

Je ne sais pas, ma chère nièce, si je parus à votre mari aussi ému que je l'étais en effet. Malheur à l'homme que ne troublerait pas le grand mystère de la maternité, réalisé dans un être chéri!... Françoise appelée à son tour : maman! C'est une pensée qui ne me visitait plus, je ne sais pourquoi. Et pourtant voilà que cela est... Une autre étape de la vie commence pour Françoise.

Cependant je complimentais Maxime, comme il sied de le faire. Il me parut très content, avec cette fierté que les jeunes gens manifestent en pareil cas. Il construit déjà mille projets; il insiste sur la nécessité d'augmenter ses revenus pour y subvenir. Votre mari est un prévoyant de l'avenir.

Je lui promis de m'employer à consolider la situation sociale et matérielle de son futur héritier ou de sa prochaine héritière. Mais quand il fut parti, toujours ironique et guilleret, quand je me retrouvai seul à ma table, — je vous avoue que ce fut surtout à la maman que je rêvai.

XXVII

L'enfant. — Est-il le tout du mariage ? — L'amour conjugal et l'amour maternel. — Danger de l'excès de maternité. — Supériorité, sublimité de l'amour conjugal. — Regard en arrière : ce qu'ont contenu les lettres à Françoise mariée. — Toujours la défense de la personnalité. — Conclusion.

De quoi vous parlerais-je aujourd'hui, ma Françoise, sinon de ce qui concentre et absorbe toute votre pensée : la maternité prochaine ? Sur n'importe quel autre sujet, vous m'écouteriez distraitement. Et puis, dans une série de lettres touchant le mariage, l'enfant n'est-il pas un sujet primordial ? Si, jusqu'à présent, je l'avais évité, c'est que je connaissais votre cœur, et son chagrin secret. Sans que vous me l'eussiez jamais avoué, je savais bien que, dans la solitude, vous pleuriez parfois de n'être point mère. Je vous observais, quand vos yeux s'attachaient sur de petits enfants, puis brusquement se détournaient. Un jeune ménage demeuré trois ans, quatre ans sans postérité, s' imagine qu'il est frappé d'un mauvais sort. Vis-à-vis des autres ménages contemporains, pourvus d'enfants, il se juge en état d'infériorité. L'accord conjugal fût-il

complet, le jeune ménage sans enfants n'est pas parfaitement heureux...

Est-il donc vrai que l'enfant soit le tout du mariage ? C'est l'idée de Fénelon, déclarant qu'on ne doit se marier que pour avoir des enfants. C'est aussi, sans nul doute, l'opinion de notre vieux Code civil. Elle peut s'expliquer et se défendre. Cependant, suivie à la lettre, d'abord elle ne me paraît pas conforme à la réalité; ensuite je la crois dangereuse aussi bien pour les parents que pour les enfants.

L'enfant est naturellement roi. Dès qu'il paraît, on lui est asservi, même s'il n'est pas « notre » enfant. Il nous donne à tous l'envie de nous dévouer pour lui, sans récompense : et par là il nous met dans un état de générosité consciente, de satisfaction de nous-mêmes, dont nous lui savons gré. Si, en outre, il est *notre* enfant, un puissant égoïsme nous relie à cette chair de notre chair. En lui se personnifie l'amour conjugal, le don sans réserve des époux l'un à l'autre. Il comble à la fois nos instincts et nos rêves. C'est de l'idéal vivant.

Aussi la poésie et la littérature ne se font-elles pas faute de le célébrer. Étudiez toutefois ces gloses enthousiastes : vous constaterez qu'elles chantent seulement le petit enfant, celui que Jésus appelait à lui. On n'enguirlande pas de strophes passionnées le lycéen déjà moustachu ni la pensionnaire aux bras rouges... Certes, pour les parents, cette pensionnaire, ce lycéen, sont toujours la chair de la chair, les « petits » bien aimés. Mais l'humanité ambiante s'en désintéresse, et les

poètes détournent d'eux leur regard désenchanté. L'enfant, pour la littérature et même pour la sensibilité moyenne des humains, c'est, sans plus, le poupon. Quand deux jeunes gens se marient, c'est bien au poupon qu'ils pensent en souhaitant l'enfant : au poupon, c'est-à-dire à leur propre amour devenu vivant, hors d'eux-mêmes, réalisé dans quelque chose de frais, de sain, de joli, d'amusant — dans un adorable jouet.

Or, si l'enfant peut demeurer éternellement cela pour les poètes, il ne le demeure pas pour les parents. Le poupon grandit très vite. Il est soumis à l'épreuve des maladies. Il cause des soucis. Il devient une petite personnalité humaine pourvue de qualités et de vices. Il doit apprendre, travailler, généralement à contrecœur, et par ordre du père et de la mère. L'éducation terminée, l'enfant quitte la maison paternelle, fille, pour le mariage, garçon, pour le métier : et voilà rompue l'union passagère avec les parents. Oui, rompue, vous le savez bien : la loi du développement individuel l'exige. En sorte que vous, père et mère, vous n'avez eu vraiment votre enfant à vous que pendant un temps très court par rapport au temps de votre union d'époux. Je sais bien qu'après un enfant, il en peut venir un autre, puis encore d'autres : néanmoins, sauf des cas bien exceptionnels, surtout en France, l'enfant ne sera jamais qu'un passant dans la vie conjugale. Passant de marque, passant privilégié, passant souverain au moins pendant qu'il est « poupon » — passant tout de même, qui, certain jour, quitte ses hôtes et va vers son avenir.

Pourquoi vous dis-je cela, Françoise ? Est-ce pour

assombrir votre soleil, pour brider l'élan de votre joie ? Oh ! non... Mais premièrement, à la veille de la maternité, je crois sage de vous dire, comme pour le mariage : « cela aussi est *une chose sérieuse* ». Secondement, je veux parer d'avance, pour ce qui vous concerne, à un danger qui menace parents et enfants, danger endémique dans notre pays : l'excès de passion maternelle. Les mères françaises, au vingtième siècle, ont voué au fruit de leurs entrailles un amour presque maladif. A cet amour, elles se sont sacrifiées elles-mêmes ; elles lui ont souvent sacrifié l'amour conjugal ; et finalement elles lui ont sacrifié les enfants eux-mêmes. Car, pour que l'enfant venu fût plus heureux, elles ont renoncé aux maternités futures ; et le bénéficiaire de ce sacrifice, gardé, couvé par les parents avec une jalousie inquiète, s'est souvent étioilé dans une vie médiocre, le ressort de son activité personnelle étant brisé dès la jeunesse.

Il sera temps, dans quelques années, chère Françoise (si vous me demandez conseil), de vous mettre en garde contre l'excès de maternité au détriment de l'enfant venu et des enfants à venir. Pour le moment (n'oubliant pas que mes lettres, depuis un an, conseillèrent Françoise *mariée*), je vous mets en garde contre l'excès de maternité au détriment du mari. Quels que soient la beauté, l'honneur et le bonheur de votre nouvelle fonction de mère, elle ne doit pas empiéter sur votre fonction d'épouse. Je regrette de me trouver sur ce point en contradiction avec Fénelon et avec le Code civil. Mais je voudrais vous pénétrer des principes que voici :

I. Une femme normale, à la fois épouse et mère, doit être plus épouse que mère.

II. Sacrifier l'époux à l'enfant, à quelque degré que ce soit, est un acte imprudent et immoral de la part de la mère.

Ne criez pas à l'égoïsme masculin : ce que je dis de la primauté de l'époux sur l'enfant est également vrai pour l'épouse. Seulement, c'est moins nécessaire à dire, car un mari n'a guère de tendance à être plus père que mari. Quel mari s'oppose à l'usage constant des chirurgiens : en cas de péril, sacrifier l'enfant pour sauver la mère?... Je ne suis pas bien sûr que dans un si tragique dilemme certaines mères n'hésitent pas entre l'enfant et le mari. C'est cela qui est maladif. C'est cela contre quoi il faut protester au nom de la santé morale. Que de fois, au cours de ces lettres, ma chère Françoise, j'ai tâché de vous libérer, de nous libérer de la domination des grandes phrases toutes faites, des grands sentiments préparés à l'avance, et selon la formule, comme des potions du Codex !... Eh bien ! la primauté de l'amour maternel sur l'amour conjugal est une de ces formules dont il faut s'affranchir. Remettons l'amour maternel, respectueusement, à la place qui lui convient : la première après l'amour tout court, ou, si vous voulez, après l'amour conjugal. Ce faisant, nous aurons rendu service à notre pays (qui souffre de l'inquiète maternité des Françaises) et nous demeurerons dans la réalité des choses.

Voyez-vous, Françoise, l'amour, l'amour conjugal, c'est encore la plus admirable, la plus touchante, la

plus féconde manifestation de la sensibilité humaine. L'égoïsme et l'altruisme s'y mélangent de façon indiscernable : garantie de sincérité et de durée. L'homme uni à la femme, voilà vraiment la molécule humaine principe de tout ce qui agit pour le bonheur et pour le bien. Fusion des êtres où chaque parcelle de l'un a besoin de chaque parcelle de l'autre, — rien ne l'égale en beauté, en liberté, en réciprocité, dans l'amour de la mère pour l'enfant. Certes, comme dans l'amour maternel, il y a de l'animalité impérieuse dans l'amour conjugal. Mais combien, dans l'amour conjugal, cette animalité s'épure, s'idéalise ! Une mère humaine ne saurait être plus admirablement, plus dévotement mère que telle mère du règne animal ; la logique du langage courant, pour exprimer élogieusement la maternité d'une femme, dit : c'est une poule et son poussin... Tandis que l'amour conjugal est vraiment spécifique de l'animal humain, comme la faculté d'analyse ou l'articulation des paroles. Et ce ne sera jamais un éloge que de comparer l'amour des humains à celui de leurs frères inférieurs !...

Tout cela, Françoise, est pour vous dire qu'à la veille d'un état nouveau, il vous faut bien prendre garde à ceci : la maternité doit resserrer votre union conjugale, et non la relâcher, comme il arrive trop souvent, précisément dans les très bons ménages, et très épris. Aimez votre enfant à travers votre mari, et non l'inverse : l'inverse est l'expédient des ménages médiocres.

D'autre part, soyez, à l'avance, bien déterminée à ne pas vous laisser envoûter par la maternité. Pas plus

que le mariage, la maternité ne doit vous faire oublier que vous êtes une personne. Ce serait trop réduire le rôle d'une femme que de lui mettre seulement en main le flambeau de la vie et de lui dire : « Transmets-le ! » Non, non, cent fois non, la femme moderne ne doit pas être condamnée exclusivement à faire la chaîne pour perpétuer l'espèce. Elle doit accepter, chérir même le devoir d'être mère, parce que la maternité est l'épanouissement de l'amour et le terme de l'évolution féminine. Mais c'est un préjugé de races rudimentaires ou de civilisations antiféministes que de finir le rôle de la femme au moment où commence celui de la mère. Réjouissez-vous d'être mère, ma Françoise : mais gardez-vous d'abdiquer pour cela votre royauté d'épouse et votre personnalité de femme. Réaliser en vous la plus parfaite image du vrai, du bien, du beau, demeure, avant comme après la maternité, le meilleur usage que vous puissiez faire de votre vie. Une parfaite humanité n'est point celle où chaque individu agit comme une cellule aveugle dans le tourbillon universel. Car si chaque individu se bornait à être un transmetteur de vie, ce serait promptement le retour à l'inorganisme et au chaos.

* *

Vous relirez de temps en temps, je l'espère, ma chère nièce, ce paquet de lettres, déjà lourd, où, durant une année, j'ai tâché, tout en vous conseillant de mon mieux pour le bonheur dans le mariage,

de défendre votre personnalité de femme contre les vains divertissements, contre le terre-à-terre des occupations quotidiennes, et enfin (qu'il me pardonne, c'est pour son bien !) contre le mari. Être une personne ! C'était la substance même des conseils que je vous donnais, jeune fille ; c'est encore la moelle de mes conseils à la jeune épouse que vous êtes. Tout ce qui diminue votre personnalité, tout ce qui l'empêche de se développer normalement fait du tort, non seulement à vous, mais à votre ménage. Et d'une façon générale tout ce qui empêche la femme d'être, dans le plus large sens, une personne, fait du tort au mariage et à l'humanité. Voilà ma foi sincère. J'ai déjà beaucoup écrit pour le dire. Je n'ai pas fini ; tant que j'aurai des forces, je continuerai.

Vers l'affirmation et l'accroissement de la personne féminine évolueront les mœurs et les lois du mariage, cela n'est pas douteux. Et, comme de coutume, ce sont les mœurs qui précéderont les lois. Car l'élaboration des lois est soumise à des lenteurs dont la vie impatiente ne s'accommode guère. C'est pourquoi je vous ai dit, chère Françoise : « N'attendez pas la promulgation officielle d'un Code civil révisé pour réformer vous-même le mariage dans *votre* mariage. Travaillez continûment à affirmer, à développer votre personnalité, comme avant d'avoir lié votre sort à celui d'un mari. Mais ne perdez pas de vue que ce compagnon de votre vie ne partage pas vos idées et n'est pas échauffé, comme vous, par une ferveur de perfectionnement. Des causes ethniques et historiques que j'ai tâché de vous expliquer ont fait de ce mari

par rapport à vous, un retardataire. Moitié sincèrement, moitié par intérêt, il tient encore pour le vieux jeu, le jeu du bonhomme Chrysale. C'est une Henriette qu'il lui faut, par peur d'une Armande. Ne le chagrinez pas en bousculant ses dieux familiers, ou même en leur témoignant de l'irrespect. Convertissez-le, sans brutalité ; utilisez pour cela l'action bienfaisante du temps, votre présence continuelle, votre exemple. Prouvez-lui qu'une épouse moderne peut avoir les qualités ménagères d'une Henriette sans son terre-à-terre, son défaut d'idéal, sa paresse à apprendre, son gros amour charnel et bourgeois. Ni ange ni bête, dit Pascal. Molière dit : Bête, résolument. C'est Pascal qu'il faut suivre.

D'une main légère, vous remettrez ainsi, peu à peu, les choses en leur vraie place dans votre foyer. Le mari n'y sera plus infatué d'une fâcheuse manie de supériorité que rien ne justifie, au moins dans la moitié des couples modernes. Il rayera de son programme marital le mot : obéissance, appliqué à l'épouse. Il lui préférera le mot : accord. Il égalera à celui de l'épouse son devoir de fidélité. Il aimera l'intelligence et l'initiative de sa femme, devenue vraiment son associée. Soyez sûr qu'il ne sera pas long à s'apercevoir qu'à toutes ces réformes, il a gagné en fin de compte. Quel homme normal ne préférerait pour compagne une amie consciente, intelligente, cultivée, responsable, à une jolie perruche dont toute la morale est limitée aux barreaux de sa cage ? Dans ce développement simultané de la moralité de la femme et de sa personnalité, le mari trouvera une ample compensa-

tion à la fameuse « toute-puissance » invoquée par les barbes d'autrefois.

*
* * *

Tels sont les conseils que j'ai donnés à Françoise mariée, sur sa demande. J'y ai joint quelques recettes pratiques destinées à lui faciliter cette défense et cet accroissement de la personnalité dans le mariage. Nous avons examiné ensemble le cas épineux de l'infidélité conjugale. Nous avons médité sur l'amour, sur les questions d'intérêt, sur les relations, sur la tenue de la maison, sur l'intellectualité... Nous avons vraiment bien gagné, l'un et l'autre, un peu de répit, moi à vous écrire, vous à me lire. Les prés, pour le moment, ont assez bu ; fermons les écluses. Aussi bien, vos préoccupations, durant plusieurs mois, vont tout naturellement s'orienter ailleurs...

J'interromps donc, chère nièce, les lettres à Françoise mariée : mais je vous promets de reprendre un jour cette correspondance de quinzaine, que vous voulez bien goûter.

Je la reprendrai quand Françoise II ou Maxime II, cessera d'être un poupon, un joli petit animal blond, et que lui aussi (ou elle aussi), commencera d'affirmer sa jeune personnalité. Alors, à propos d'elle ou de lui, nous tâcherons d'étudier le problème de l'éducation de demain ; nous sonderons consciencieusement l'avenir. De graves changements semblent imminents dans la vie des individus et des peuples : c'est la génération de Maxime II, de Françoise II qui les verra s'accom-

plir et en subira le contre-coup. Que sera pour eux la morale ? Que sera le travail ? Que sera l'argent ?...

N'y rêvez pas trop pour le moment, chère jeune femme pensive, toute émue du mystère qui s'accomplit en vous. L'heure est à la nature : gardez-vous d'entraver son effort par trop de pensée. Plus tard, la pensée reprendra ses droits : et je tâcherai d'aider la vôtre en écrivant une dernière série de lettres à Françoise... maman.

[1906-1907.]



TABLE DES MATIÈRES

I

La minute de Faust. — Réflexions sur la fuite du temps. — Françoise en 1902 et en 1906. — La cachette des six billets de mille. — Il y a lettres et lettres. — Vie inutile, banale et charmante. — Une note du garde des Sceaux. — Quel genre de chose est le mariage ? 1

II

Les pensées et les mots. — Recours au dictionnaire. — Trois significations d'un adjectif. — Ce que l'on appelle le sérieux du mariage. — Agnès et Valentine. — L'aide de la nature. — Crise du mariage. — Jeunes filles, jeunes femmes, jeunes maris. — Chaque épouse peut entreprendre la réforme du mariage 10

III

Retour du voyage de noces. — Le lit Empire ; le buffet de grand'mère. — Accueil de l'appartement. — La robe d'intérieur et le complet feuille-morte. — Premier déjeuner. — Gaieté et larmes d'une jeune épouse. — Pourquoi pleurer ? — Le vrai mariage. 20

IV

Ce qu'une jeune femme regarde en traversant la place Vendôme. — Le n° 13. — Réforme du Code civil. — La « grande » sous-commission. — Obéissance conjugale. — Histoire édifiante d'un tyran et d'une victime.	30
---	----

V

Histoire de la Dame Potelée	41
---------------------------------------	----

VI

Coquetterie de jeune fille, coquetterie de jeune femme. — Le budget de toilette. — La course au « toujours plus cher ». — Petite chose infiniment coûteuse. — Deux axiomes. — Espoir de réforme : les diverses élégances. — Un bon programme	55
--	----

VII

Commentaires sur les trois liens du mariage. — Le système d'Asmodée. — Maurice et Julie. — Le vieux Code, les vieilles mœurs. — De l'intimité dans un ménage de convenance. — Jean et Henriette. — Petite scène conjugale. — Théorie de l'habitude. — Le tendre égoïsme. — Et l'amour ?	66
---	----

VIII

Idées de Mme Le Quellien sur la supériorité du mari. — Idées de Françoise. — Comment la jeune épouse en arrive à inventorier l'esprit de son époux. — Le fantôme. — Macaulay et la revue de <i>la Cigale</i> . — Opinion motivée de la femme sur le mari. — Qui des deux, au vingtième siècle, est le plus civilisé ?	78
---	----

IX

Récoltes humaines. — Les générations simultanées de garçons et de filles, en France, ne sont pas vraiment contemporaines. — Observation de Michelet. — Deux grandes crises morales. — Les filles ont dépassé les garçons. — Éducation des maris par leurs femmes. 90

X

Parlons enfin de l'amour ! — Mais qu'est-ce que l'amour ? — Observations, dans un petit village français. — L'attrait réciproque des deux sexes. — Le choix. — Définition de Jean-Jacques : sa profondeur et sa noblesse. — Déclaration de guerre à la pudibonderie. — Trois axiomes. — L'amour dans le Code. 101

XI

L'amour dans le mariage. — Que le mariage peut être propice à l'amour. — Hygiène morale de l'amour conjugal. — Points suspensifs : une visite de Françoise. — Ce qui passe, ce qui demeure dans la mode féminine. — « Mon mari ne m'aime plus ! » — Grieffs de Françoise. — La dame aux cheveux teints . . . 110

XII

De la fidélité. — Ce que dit le Code ; ce que pratiquent les mœurs. — Opinion du monde sur la vertu de la femme et sur celle du mari. — Deux poids, deux mesures. — Comment prévenir la crise ? — Le péril est dans l'occasion. — Cas particulier de Maxime . 120

XIII

Temps de crise. — La bonne attitude ; vouloir sa volonté. — Résignation ou « scène à faire ». — Les

preuves. — Les arguments : tendresse, raison, loi. — Nécessité du pardon ; nécessité de la sanction. — Le cas des enfants	131
---	-----

XIV

L'oncle et le neveu. — Maxime goûte Paris. — Joyeuse confession d'un époux coupable. — Une comédie mo- derne : idée de Maxime sur l'amour. — La tasse de chocolat. — Projets de Maxime. — Françoise jugée par son mari.	142
---	-----

XV

Françoise absente. — Les cartes postales. — Loin des des yeux !... — Une vieille lettre. — Déjeuner avec un auteur illustre. — Le visiteur. — Tout homme marié n'est pas un mari. — Quelques versets de l'É- vangile	153
--	-----

XVI

Permutation. — Que le rôle de Providence est ardu. — Histoire des « Midi ». — Le plumage et le nid. — Variations du goût en matière de logement et de mobi- lier. — Vieux hôtels, jeunes appartements. — Un logis doit être une fidèle expression de l'habitant. — La vie intérieure	163
---	-----

XVII

Suite de l'histoire de la Dame Potelée.	175
---	-----

XVIII

Horreurs du déménagement. — Qu'il est imprudent d'écrire de longues lettres aux gens qui déména- gent. — Projets d'avenir. — L'épouse associée : celle d'autrefois, celle d'aujourd'hui. — Dangers que font courir au ménage certaines associées. — Le <i>bluff</i> ; les mauvaises démarches. — Quelques prin- cipes	189
---	-----

XIX

L'encoignure aux Chinois. — Françoise s'installe. — Préparatifs pour « recevoir ». — La question des relations. — Relations imposées. — La famille est la base des relations. — Les chefs. — Relations choisies. — De l'amitié entre femmes. — De l'amitié entre sexes différents. — Flirt et amitié. . . . 200

XX

Suite du traité des relations. — La sympathie et les sympathiques. — Amitiés entre femmes. — Du flirt ; son utilité ; ses dangers. — Relations de vanité. — Les mondes et le monde. — Les relations de hasard et de désœuvrement. — Qu'il est difficile de recevoir 210

XXI

Les époques de recueillement. — Examen du passé, programme de l'avenir. — Journal de Françoise. — Modifications, par l'expérience, des idées que la jeune fille a conçues touchant le mariage. — Vie sentimentale, vie intellectuelle. — Bilan et résolutions. — Nouveau démarrage vers les lendemains . 222

XXII

Un beau soir. — L'ordre dans la vie. — Que la vie doit être préparée à l'avance. — Méditations, la plume en main. — Recherche de son propre milieu de culture. — Comment on réalise ce milieu. — Le règlement de la journée. — La place de l'imprévu. 233

XXIII

La Grande Semaine. — Comment on passe le temps. — Comment le temps se venge. — Art de vieillir. — Art de ne pas vieillir. — Application de cet art

double à la jeunesse, à la maturité, à la vieillesse.
 — Le truquage et la sincérité. — Qu'il faut posséder
 toute sa vie à chaque instant 244

XXIV

Fin de l'histoire de la Dame Potelée 256

XXV

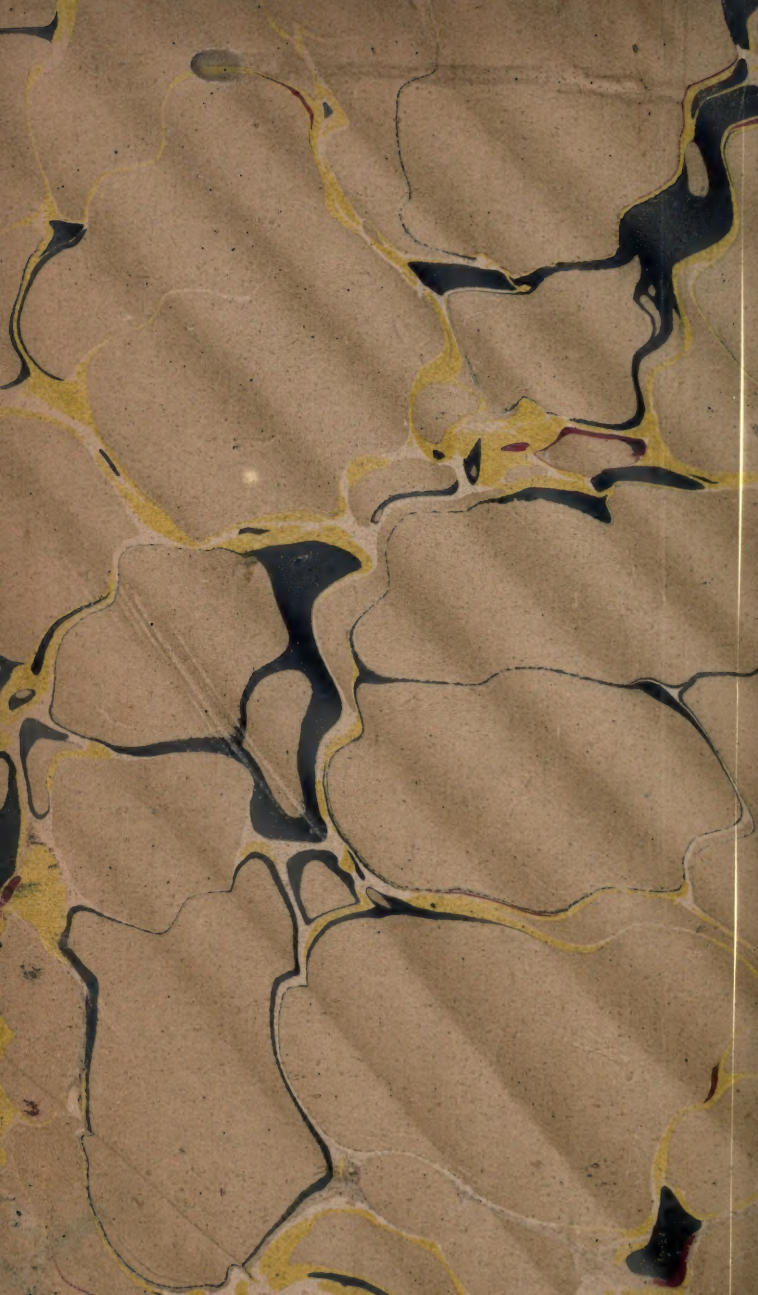
Difficulté de prêcher la morale sans fadeur. — De l'altruisme. — Altruisme avec le mari. — Altruisme avec ceux qui nous servent. — Altruisme dans le monde. — Bienfaits de l'altruisme. — La charité : la fausse et la vraie. — Tout se résume à traiter autrui comme si l'on était autrui. — L'intoxication par l'égoïsme 271

XXVI

La vie intellectuelle d'une jeune femme. — Elle a trois ennemis : la paresse, les divertissements, le mari. — Deux heures à trouver par jour. — Culture générale, culture spéciale. — Le cas du talent : ses dangers. — Une surprise : visite de Maxime. — Maman ! 284

XXVII

L'enfant. — Est-il le tout du mariage ? — L'amour conjugal et l'amour maternel. — Danger de l'excès de maternité. — Supériorité, sublimité de l'amour conjugal. — Regard en arrière : ce qu'ont contenu les lettres à Françoise mariée. — Toujours la défense de la personnalité. — Conclusion. 295



PQ
2383
P6L43

Prévost, Marcel
Lettres à François mariée

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

